





No.

LIBRARY
OF THE
DEPARTMENT OF STATE.

ALCOVE, F 2263

SHELF, .G97 Vol.1



161467 3 207
200
Stat

HISTOIRE

NATURELLE, CIVILE
ET GEOGRAPHIQUE

DE

L'ORENOQUE.

Et des principales Rivières qui s'y jettent

Dans laquelle on traite du Gouvernement, des usages & des coûturnes des Indiens qui l'habitent, des animaux, des arbres des fruits, des résines, des herbes & des racines médicinales qui naissent dans le País. On y a joint le détail de plusieurs Conversions remarquables & édifiantes.

Par le Pere JOSEPH GUMILLA, de la Compagnie de Jesus, Supérieur des Missions de L'ORENOQUE.

Traduite de l'Espagnol sur la seconde Edition, par M. EIDOUS ci-devant Ingenieur des Armées de S. M. C.

TOME PREMIER.



A AVIGNON,

Chez la Veuve de F. GIRARD, Imprimeur.

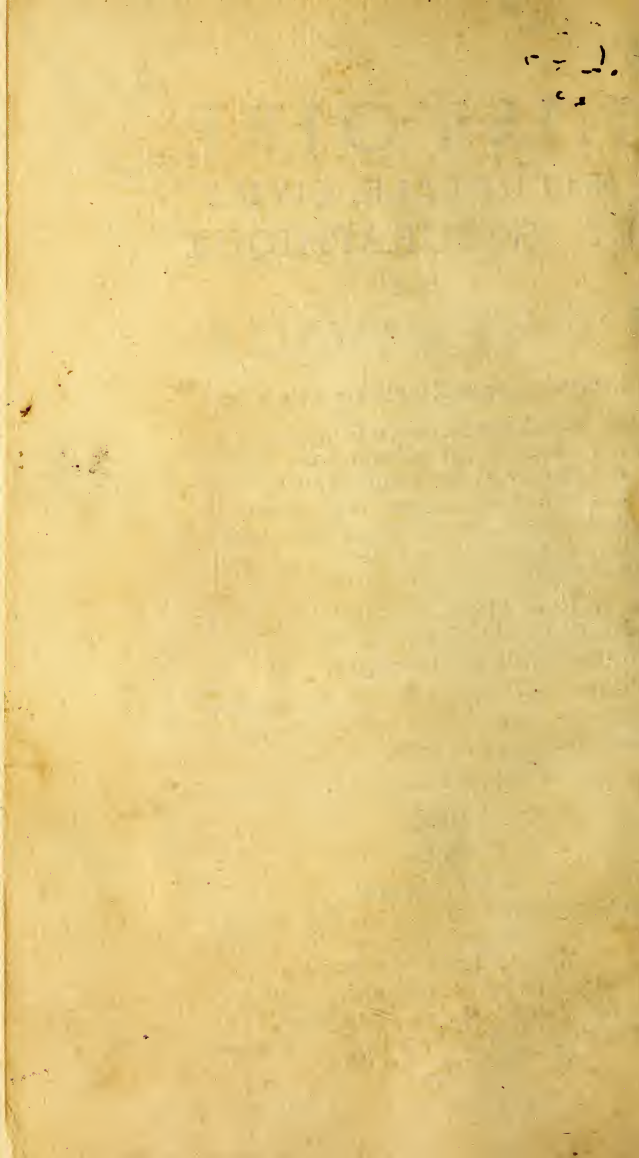
Et se vend,

A MARSEILLE,

Chez D. SIBIE, Imprimeur du Roi,

& JEAN MOSSI, Libraire.

M. DCC. LVIII.



F
2263
Q 97

2331
OF
G5714
1738
L. I SCHWAB

iiij



¹
P R É F A C E
D E L' A U T E U R.

C' EST une coûtume généralement reçüe parmi les Ouvriers qui travaillent aux Mines dans l'Amérique Méridionale , de suivre avec soin la veine la plus riche & la plus abondante, & d'écarter la terre qui leur cache le trésor qu'ils cherchent avec tant de peine. L'ont-ils obtenu, ils ne méprisent ni n'abandonnent point cette terre inutile en apparence, au contraire ils la travaillent avec soin, & en tirent un profit consderable. C'est ainsi que le Pere JOSEPH CASANI, aussi distingué par la subtilité de son esprit, que par son éloquence, vient de composer depuis peu l'Histoire générale des Missions que nôtre Compagnie dirige dans le nouveau Royaume de Grenade & dans

la terre Ferme , se servant avec adresse des connoissances répandues dans les *Manuscrits Originaux* , & écartant tout ce qui pouvoit occasionner des digressions ennuyeuses , ou interrompre le fil de son *Histoire*. Ce sont ces matériaux , & , si je l'ose dire , ce terrain abandonné , que j'ai entrepris de cultiver , pour satisfaire aux instantes prières d'un grand nombre de personnes , que je ne puis désobliger , dont les simples insinuations sont pour moi des ordres absolus , & qui sont persuadées que le fruit qu'on tirera de mon travail ne le cedera point en son genre à celui qu'a déjà produit l'*Histoire générale* dont je viens de parler. Elles disent en son genre , & avec raison , parce que l'*Auteur* de cette *Histoire* prend un vol aussi élevé que celui de l'*Aigle* , remontant à la *Fondation des Colléges & des Missions* , & exposant à nos yeux les entreprises héroïques , les exemples remarquables , & les vertus d'un grand nombre de personnages illustres , qui ont fleuri dans ma *Province* , & dont la vie nous sert de modèle.

P R E F A C E



Ma plume ne prendra point un vol si élevé, elle ne s'élevera presque point de terre, & ne perdra jamais de vûe le terrain dont elle parle pour faire connoître certaines choses moins remarquables. Je ferai seulement quelques réflexions qui pourront être de quelque utilité aux Ouvriers que Dieu appellera à la culture Spirituelle de cette moisson ; c'est là la fin que se sont proposée le Pere ANTOINE RUIEZ DE MONTOYA, & le Pere ANDRE' PEREZ DE RIBAS, le premier dans l'Ouvrage intitulé La conquête Spirituelle des Missions du Paraguay, & le second dans celui des triomphes de la Foi qu'ont remporté dans la nouvelle Espagne les Missionnaires de Cinaloà, de Topia, & de quelques autres contrées. C'est encore le but que se sont proposés les P. P. COMBES, COLIN ET RODRIGUEZ dans les Histoires qu'ils ont donné des Philippines, de Mindanao, & du Marannon, & le P. TRIGAULT Missionnaire dans celle de la Chine, & l'étude qu'ils ont faite de l'Histoire Naturelle, Civile & Geographique de leurs Missions respectives, ne les a point

empêchés d'y joindre ce qu'ils ont crû propre à nous éclairer & à nous instruire. Je n'ai point assés de présomption pour oser me comparer à des personnages aussi Illustres, & à d'Ecrivains si fameux, mais je m'efforcerai de suivre, quoique de loin, la route qu'ils m'ont fraïée. Je rapporterai ce qui se présentera, & ce que m'offrira le tissu de mon Histoire : j'écarterai comme une terre inutile ce qui ne sera point conforme à ce que j'ai vû & éprouvé moi-même, soit parce que les choses ont changé de face, ou en tout, ou dans quelques unes de leurs circonstances, soit parce qu'on en a aboli quelques unes, & qu'on en a introduit d'autres en leur place, comme il arrive par rapport aux usages & aux coutumes, & dans les affaires qui concernent la guerre & la paix, qui changent avec le tems, & qui tiennent de son inconstance.

Comme la tache des Missionnaires, pour lesquels cet Ouvrage est principalement fait, ne regarde pas seulement le salut éternel de l'ame, mais encore le bien temporel du corps, pour me

P R E F A C E vii

conformer aux ordres de l'Apôtre , j'indiquerai les maladies qui sont propres à ces Pais , aussi bien que les remèdes que le besoin ou l'industrie a fait découvrir , sans oublier les antidotes dont on a éprouvé l'efficacité contre les vipères & les autres animaux vénimeux , dont ces vastes pais abondent , & dont l'Histoire Générale ne dit qu'un mot en passant , parce qu'elle se propose une fin plus noble & plus relevée. J'éviterai cependant de répéter dans mon Ouvrage ce qui se trouve dans le précédent , si l'on en excepte quelques points dans lesquels le tems a introduit du changement , ou quelques connoissances qui méritent d'être communiquées , que l'on doit regarder uniquement comme des miettes tombées de cette table abondante , & comme des parcelles que j'ai ramassées dans les déserts de l'Orénoque , pour les garantir de l'oubli , imitant en cela le soin officieux avec lequel RUTH ramassoit les épis que les gens de Booz laissoient tomber ou par hazard , ou à dessein. Je renvoye donc ceux qui aiment les récoltes

abondantes & les faits rares & curieux, à l'Histoire Générale dont j'ai parlé, car la mienne ne contiendra que quelques restes d'épis, de miettes & de fragmens que j'entremêlerai avec les choses singulières que j'ai observées dans les oiseaux, les animaux, les insectes, les arbres, les résines, les herbes, les feuilles & les racines: je marquerai la situation de l'Orénoque & de ses branches; je décrirai l'abondance de ses eaux, la variété des poissons qu'il nourrit dans son sein, la fertilité des campagnes qu'il arrose, & la manière grossière dont les Indiens les cultivent. Je parlerai de la température de ces climats, des usages & des coutumes de ces peuples, & je suis persuadé que la nouveauté de ces matières satisfera le lecteur. Je dirai mon sentiment dans quelques Dissertations curieuses & utiles, & je parlerai en chemin faisant des progrès que fait l'Evangile dans l'esprit des Indiens par l'entremise des Missionnaires de notre Compagnie & de quelques autres Ordres célèbres, appuyant ce que j'a-

P R E F A C E ix

vance d'un grand nombre de faits singuliers. Cet amas de connoissances fera que l'Orénoque, qui a été presque inconnu jusqu'à nos jours, renâtra dans mon Ouvrage avec un nouvel éclat, par le soin que je prends de le tirer de l'oubli pour le faire connoître au public.

A l'égard du stile, je tâcherai seulement de me faire entendre avec le plus de clarté qu'il sera possible, & ce ne sera pas peu si j'en viens à bout, parce que accoutumé depuis longtemps à la prononciation Barbare, à l'arrangement & aux expressions des langues grossières des Indiens, ce sera un pur hazard si je ne pêche point ni dans les frases ni dans la propriété des termes. Je ferai cependant en sorte que ma plume suive le cours du Fleuve dont je donne la Description. Ses différentes branches composent un corps fluide & étendu par l'amas insensible d'une quantité immense d'eaux qui sortent d'une infinité de réservoirs éloignés; & qui courent naturellement à leur centre sans d'autre impulsion que celle de la pesanteur qui leur est

naturelle. Tantôt ce Fleuve employe ses eaux à enrichir & à fertiliser les Campagnes délicieuses qui l'environnent : Tantôt il les répand dans des Lacs spacieux , & tantôt il les écarte avec furie en se brisant contre les Rochers qui s'opposent à son cours : Variété naturelle , qui en embellissant le cours naturel de l'abondant Orénoque , donne l'être & la beauté à l'Histoire Naturelle que le même Fleuve nous offre d'une façon aussi nouvelle que variée , pour éviter l'ennui , & attirer l'attention du lecteur.

Pour ce qui est de la vérité , qui est le fondement & la base principale de l'Histoire , je proteste que ce que je n'aurai point pris dans les deux Histoires manuscrites des P. P. MERCADO ET RIBERO , tous deux distingués par leurs vertus héroïques , & respectés dans toute ma Province , je le devrai à mon expérience , & que je n'avancerai rien qui n'ait passé par mes mains , & que je n'aye examiné avec l'attention la plus scrupuleuse. Dans les cas où je rappor-

P R E F A C E xj

terai quelque fait sur la foi d'autrui, je citerai mes garans, de même que les Auteurs dont le témoignage sert à confirmer ce que j'avance. Malgré ces précautions, ce n'est pas sans répugnance que j'entreprends cet Ouvrage, qui doit être lû des Savans & des ignorans. Je ne crains point les premiers qui connoissent les Histoires tant de l'ancien que du nouveau monde; mais je redoute la critique de ceux, qui ne connoissant d'autre País que le leur, jugent du reste du globe selon les foibles lumières qu'ils ont acquises, & traitent de fabuleux ce qui passe leur intelligence. La critique de ces sortes de gens est d'autant plus à craindre, qu'elle est plus commune, puisque nous voyons que ce qu'il y a de plus commun est ordinairement le plus plausible. Je dois cependant prévenir ceux qui traitent les réalités du nouveau monde de fabuleuses, qu'ils vont en cela de pair avec un grand nombre d'Américains, qui avec une égale ignorance, & un aveuglement égal jugent aussi mal des choses de l'Europe, que les ignorans

dont je parle jugent de celles de l'Amérique. Il est certain que le grand éloignement des lieux alière non seulement la vérité, mais donne encore un air de vrai semblance au mensonge : mais la prudence exige qu'avant de porter un jugement décisif, on cherche à connoître la personne de qui l'on tient cette connoissance. En attendant, je voudrois trouver quelque collyre pour ceux qui ont de la peine à voir, quelque effort qu'ils fassent pour ouvrir les yeux, & je n'en connois point d'autre, ni qui opere un meilleur effet, que de grossir les figures du Tableau, d'augmenter l'éclat des couleurs, & de donner au pinceau le plus de force qu'il est possible ; afin qu'en voyant clairement l'existence du nouveau monde, dont aucune personne raisonnable ne peut douter, ils voyent que celui-ci étant nouveau, les parties qui le composent doivent aussi être nouvelles ; car on l'appelle le Nouveau Monde non-seulement parce qu'on l'a découvert depuis peu, mais aussi parce qu'étant comparé avec l'ancien,

P R E F A C E xiiij

cien, il est tout-à-fait nouveau & entierement different. De-là vient que pour le connoître parfaitement, il faut de nouvelles idées & des images tout-à-fait neuves, tant du tout, que de chacune de ses parties. Ce País dans lequel on trouve une infinité de riches Mines d'or, d'argent & d'émeraudes, parût nouveau aux Européens, & il est tel en effet. Les côtes de ces Mers, sur lesquelles on pêche tant de perles extraordinaires, sont entierement nouvelles en égard à l'impetuosité de leurs courans & à la rapidité des Rivières qui s'y jettent. Les Rivières paroissent aussi nouvelles par l'immense quantité d'eau qu'elles contiennent, par les diverses espèces de poissons qu'elles nourrissent, & qu'on n'a jamais vûes ailleurs, & par le sable d'or & d'argent dont leurs plages sont couvertes. Ce n'est pas une moindre nouveauté de voir les bois & les forêts embellies d'arbres dont les feuilles, les fleurs & les fruits n'ont rien de commun, d'y trouver des Bêtes féroces & d'animaux aussi étranges par leurs figures,

qu'utiles par leurs propriétés, sans compter une infinité d'oiseaux singuliers qui éblouissent les yeux par l'éclat de leur plumage. L'admiration augmente à chaque pas que l'on fait dans la campagne, & l'on y trouve une infinité de fruits qui diffèrent autant des nôtres par la figure, l'odeur & le goût, que nos climats diffèrent de ceux de l'Amérique. A la vûe de tant de nouveautés, on ne doit pas être surpris que les hommes, que la Providence a destinés à cultiver ces nouveaux Pais, paroissent aussi de nouveaux hommes, & nous frappent d'autant moins, qu'ils nous paroissent moins raisonnables.

La chose est pourtant ainsi, & prévenus de ce principe, observons que ces hommes de l'Amérique, qui nous paroissent nouveaux & étranges, & dont on a peine à croire l'existence, ont eû leurs semblables dans le Continent que nous habitons. Quels hommes a-t-on trouvé & trouve-t-on encore tous les jours dans l'Amérique? Des hommes qui n'ont aucune connoissance de Dieu, qui n'ont ni loix

ni éducation, des hommes grossiers & sauvages & dans lesquels la raison n'est encore qu'ébauchée. Mais qu'ont-
eu de plus, & quelles autres mar-
ques ont donné pendant tant de Siè-
cles presque toutes les Nations de
l'ancien monde? Je dis presque, pour
en excepter uniquement le Peuple
choisi; mais qu'on ouvre l'Écriture,
& à peine trouvera-t'on parmi les
Indiens les plus sauvages rien qui
approche de la barbarie des Hébreux;
or si telle a été la conduite d'un
Peuple que Dieu avoit choisi, &
avoit pris soin d'instruire lui-mê-
me, quel a dû être l'avenglement
des hommes livrés à l'idolatrie?

Il est certain que dans les Missions
de l'Amérique on découvre tous les
jours des hommes qui paroissent des
bêtes sauvages, & dont la barbarie
est telle, qu'on seroit tenté de la re-
garder comme naturelle si on ne sa-
voit qu'elle est une suite nécessaire
du défaut d'éducation. Quelle au-
tre conduite & quelles autres mœurs
trouvons nous dans l'antiquité, non-
seulement parmi les Scythes, mais

encore chez les Egyptiens, les Athéniens & les Romains, qui se van-
toient d'être conduits par Minerve ?

Mais pourquoi recourir aux téné-
bres de l'antiquité, lorsque nous vo-
yons de nos jours tant d'égaremens,
d'autant plus déplorables, qu'ils sont
indignes de peuples éclairés de la lu-
mière de l'Evangile ? Ma plume de
concert avec ma pensée ne vole qu'en
tremblant sur les infortunées régions de
l'Asie & de l'Affrique, crainte de se
souiller par les absurdités horribles de
Mahomet, qu'une infinité de Peuples &
de Nations suivent aveuglement, &
je n'ai pas assez de force pour dé-
crire les égaremens des Nations Bar-
bares qui habitent ces deux princi-
pales parties de nôtre Continent. Il
est vrai que le divin Pasteur de nos
ames s'est réservé quelques troupeaux
choisis, qu'il a confiés aux soins des
Missionnaires de nôtre Compagnie, &
de quelques autres Religieux, mais
cela n'empêche pas qu'il ne regne
encore des ténèbres aussi palpables
que celles qui couvrirent autrefois
l'Egypte. Nôtre Europe, ce País de

P R E F A C E xvij

Jessen, éclairé par le divin Soleil de Justice, est heureuse & le seroit encore plus, si le malin Aquilon n'infectoit de son souffle contagieux un si grand nombre de belles Provinces, y suscitant des erreurs qui causent la ruine éternelle d'une multitude infinie d'ames. Enfin, si parmi nôtre Peuple choisi nous voyons régner avec douleur les vices & le scandale, malgré les travaux & les soins assidus de tant d'ouvriers infatigables; si nous pleurons la perte d'une infinité de Brébis qui se précipitent volontairement à la vûe de leurs Pasteurs, sera-t'on surpris des erreurs, de l'aveuglement, du délire & des barbares coutumes des Peuples qui habitent l'Orénoque & les Pais des environs.

Personne n'en sera sans doute surpris, & je suis au contraire persuadé que nos ames touchées de l'ignorance aveugle de ces Nations, eleveront leurs cris au souverain Maître de cette moisson, pour qu'il envoie au plutôt un grand nombre d'ouvriers pour la recueillir, la disposant à

recevoir les influences célestes , & cette même lumière de la grace que tant de Provinces de l'Amérique ont déjà reçue pour la gloire de son saint Nom , & pour le salut d'une quantité innombrable d'Indiens , & afin que cette foi , ce culte & cette adoration que la malice & l'erreur ont bannies de cet ancien monde , & qui par la bonté de Dieu ont établi leur throné dans tant de Régions de l'Amérique , étendent leur domaine jusqu'à l'extrémité du nouveau monde , & que la lumière céleste , qui semblable à l'Aurore , commence à luire depuis peu sur ces Nations nouvellement découvertes & incultes , fasse bien-tôt place au jour de la grace , qui peut seule les convertir en un soleil qui luise durant toute l'Eternité.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

LA Préface qu'on vient de lire suffit pour mettre le lecteur au fait de mon Ouvrage ; ainsi je me dispenserai d'en donner une seconde , qui m'obligeroit à des réditions inutiles , & je me contenterai d'avertir les personnes entre les mains desquelles cette Histoire pourra tomber , que dans le dessein de la rendre aussi exacte qu'utile , j'ai voulu éclaircir un doute , dont la solution importe beaucoup aux progrès de la Géographie , & à la connoissance du Globe que nous habitons. Plusieurs Auteurs ont prétendu que l'*Orénoque* communique avec le *Marannon* , & de ce nombre est M. de la Condamine , qui cite à ce sujet une lettre du P. Jean Ferreira , Recteur du College des Jesuites de la Ville de *Gran-Para* , dans laquelle ce Religieux marque expressément qu'en 1744 , quelques

Avertissement

Portugais d'un camp volant, qui avoit pris poste sur *Rio-Negro*, s'étant embarqués sur cette Rivière, l'avoient descenduë jusques près des Missions de l'*Orénoque*, dont ils avoient rencontré le Supérieur, avec qui ils avoient remonté le *Negro*, & étoient revenus au camp volant, sans faire aucun chemin par terre. Le P. GUMILLA soutient au contraire que l'*Orénoque* & le *Marannon* n'ont aucune communication; se moquant de ceux qui l'admettent dans un Chapitre qu'il a donné sur ce sujet. Il étoit à présumer qu'un Religieux, qui a fait un séjour de trente ans dans le país de l'*Orénoque*, devoit assés connoître ce Fleuve pour décider là-dessus.

D'un autre côté il me paroissoit impossible que les Portugais dont parle le P. Ferreira se fussent trompés au point de croire qu'ils avoient passé du *Rio-Negro* dans l'*Orénoque*, si cette communication n'existoit point. Pour bannir l'incertitude où j'étois sur un point aussi important, je me suis adressé à un Religieux Espagnol,

Du Traducteur.

(a) aussi distingué par son savoir & ses talens, que par sa modestie, qui m'ayant communiqué l'Ouvrage dont je donne la traduction, a bien voulu encore se donner la peine de le revoir sur l'original, pour corriger les fautes qui ont pû m'échaper. Il s'est même intéressé à mon Ouvrage au point d'écrire à Madrid, pour avoir l'éclaircissement dont j'avois besoin, & voici ce que lui a répondu un Religieux de la Compagnie de Jesus à qui il s'est adressé. „ Vous „ me marqués qu'un de vos amis a „ traduit l'Histoire de l'*Orénoque* du „ P. GUMILLA. Avertissez-le, je vous „ prie, d'y corriger une erreur confi- „ derable en fait de Géographie & „ d'Histoire Naturelle que ce Réli- „ gieux a commise, en niant la com- „ munication de l'*Orénoque* avec le „ *Marannon*. On ne peut aujour- „ d'hui douter de cette communica- „ tion, depuis que le P. MANUEL „ ROMAN, Supérieur des Missions

(a) Le Pere Abat Religieux de l'Or-
dre de Saint François.

Avertissement

de l'*Orénoque* , l'a découverte &
suivie en 1740. Ce Religieux s'ab-
senta neuf mois des Missions , pour
aller découvrir d'où quelques In-
diens qui les inquiétoient vers la
partie supérieure de l'*Orénoque* , re-
cevoient des armes à feu. Il des-
cendit cette Rivière , & étant arrivé
après un mois de voyage par le
317 degré & demi de longitude ,
& par un & demi de latitude , il
trouva dans cette partie Septentrio-
nale de la ligne une branche de
l'*Orénoque* qui couloit vers le Sud ,
& se détournoit l'espace d'un quart
de lieuë au couchant , & qui étant
arrivée par les 316 degrés de lon-
gitude , & par un peu plus d'un
degré de latitude Méridionale , se
joignoit au *Rio-Negro* , qui va se
jetter dans le *Marannon*. Lorsque
mes Supérieurs me destinerent pour
la fondation de *Caracas* , je voya-
geai sur l'*Orénoque* , mais je laissai
cette communication fort au-dessus
du lieu où je me trouvai. Je re-
tournai ensuite de *Caracas* à l'*Oré-
noque* , pour traiter de certaines

Du Traducteur.

» affaires avec nôtre Provincial , qui
» faisoit la visite de ses Missions.
» Dans la nouvelle Carte qu'ont dressée
» les derniers Procureurs de *Quito* ;
» on n'a point oublié cette commu-
» nication , & l'on marque qu'elle a
» été découverte par le P. ROMAN ;
» mais la graduation en est fautive ,
» & je n'oserois assurer que celle que
» j'ai indiquée soit plus exacte , le
» Religieux , qui m'a donné la Carte
» que j'ai de l'*Orénoque* , n'étant point
» au fait de ces matières , quoi-qu'il
» ait été long-tems dans ce País à la
» suite du P. Roman ; mais je suis
» persuadé que cette Carte est infini-
» ment plus exacte que les autres. Si
» vôtre ami joint une Carte à son
» livre , il faut qu'il corrige celle du
» P. GUMILLA , tant à cet égard , que
» parce qu'il place la source de l'*Oré-
» noque* quelques centaines de lieuës
» plus loin que l'endroit où elle est
» effectivement. J'attens une Carte
» fort exacte de cette Rivière , qui
» sera dressée sur les Observations de
» Don Yturriaga , que le Roi a com-
» mis pour fixer les limites entre les
» Couronnes d'Espagne & de Portu-

Avertissement

„ gal. Il est actuellement sur l'*Oré-*
„ *noque* avec des Astronomes & des
„ Mathématiciens préposés pour les
„ Observations. Je sens que ma let-
„ tre est déjà trop longue , mais je
„ n'ai pû me dispenser de relever une
„ erreur aussi considérable , qu'on a
„ oublié de corriger dans la seconde
„ Edition qu'on a donnée à Madrid
„ de cet Ouvrage.

Je finirai par l'Extrait que M.
Freron a donné de ce Livre dans le
Journal étranger du mois de Février
de l'année 1746. Ses lumières le met-
tent mieux en état que tout autre
de jager du mérite d'un Ouvrage ,
& je profite avec plaisir d'une occa-
sion , qui en me rappelant l'amitié
qui nous a unis , me procure l'avan-
tage de rendre justice à ses talens.

„ Le P. GUMILLA termine son *Oré-*
„ *noque* illustré par une Dissertation
„ sur la population des Indes , & par
„ une longue Apostrophe aux Mission-
„ naires de la Compagnie de Jesus.
„ Pour nous nous finirons par don-
„ ner au P. GUMILLA les justes éloges
„ qu'il mérite. Son livre est plein de

Du Traducteur.

récherches curieuses, présentées avec
ordre, & dans un jour agréable,
La pureté & le tour simple & na-
turel de son stile, le distinguent des
Ecrivains de sa Nation, qui tom-
bent souvent dans un excès, dont
cependant on commence à revenir
en Espagne. Il regne dans le cours
de l'ouvrage une tendresse Apосто-
lique, qui donne une heureuse idée
du caractère de l'Auteur. Nul em-
portement, nulle partialité dans ses
Critiques. Tout y est menagé selon
les loix de la bienséance la plus
exacte. Les détails dans lequel il a
dû nécessairement entrer pour ce
qui regarde sa profession de Mis-
sionnaire, le rendent quelquefois un
peu monotone; mais il cesse de
l'être auprès de ceux, que ces sortes
de matières intéressent autant que
lui. Du reste, il n'est pas nécessaire
de faire observer combien de tra-
vail & d'attention a dû lui coûter
cet Ouvrage, pour en bannir le
désordre, la confusion & les lan-
gueurs,





HISTOIRE
 NATURELLE, CIVILE
 ET
 GEOGRAPHIQUE,
 DE
 L'ORÉNOQUE.

INTRODUCTION

A LA PREMIERE PARTIE.

L'HISTOIRE ne se borne point à fixer la date du tems & des événemens, elle est un flambeau qui répand sa lumière sur la posterité la plus reculée ; & comme la galerie la plus riche, lorsqu'elle n'est point éclairée.

A

rée, ne paroît qu'un amas confus & mal assorti de pièces de toute espèce, de même l'Histoire la plus curieuse, si elle manque de clarté, d'ordre & de methode, ne sert qu'à faire naître des doutes & à jeter de la confusion dans l'esprit.

Celle que je vais donner de l'O-rénoque contiendra la Description d'une infinité de Pays, de Nations, d'Animaux & de Plantes, dont on n'a presque point de connoissance jusqu'aujourd'hui. On sent bien qu'une pareille entreprise demande beaucoup de clarté & de methode, aussi ferai-je tous mes efforts pour qu'on n'ait rien à me reprocher à ces deux égards; & pour cet effet je ne sortirai des bornes que je me suis prescrites, qu'autant que je serai obligé de le faire, soit pour prouver ce que j'avance, soit pour refuter ce qui sera contraire à la vérité. Pour ne point interrompre le fil de ma narration, je suis bien aise de prevenir les difficultés que la nouveauté des matieres presente dans presque tous les Chapi-

tres de cette Histoire. Cette précaution me paroît d'autant plus nécessaire , qu'ayant conféré sur ces matieres en Italie , en France & en Espagne , avec des personnes distinguées par leur savoir & leur érudition , elles m'ont fait une infinité d'objections qu'elles ne m'auroient point faites , si elles eussent fait réflexion, que les productions de la terre se ressentent de la variété des climats , & que la parité n'a pas lieu dans le sujet que je traite. Comment se peut-il , m'a-t'on dit plusieurs fois , qu'il n'y ait ni Blé , ni Vin, ni Brébis dans le Pays qu'arrose l'Orénoque , puisque nous savons par les Histoires & par les habitans de l'Amérique , qu'il y en a une grande quantité au Chily , au Paraguay , à Lima & au Mexique ? Je réponds à cela , que si ceux de qui l'on tient ces faits eussent parlé de l'éloignement infini qu'il y a entre ces Pays , & de la variété des climats qui les separent , ils auroient prevenu ces objections & toutes les autres qu'on peut faire. Il est bon

d'observer d'abord que l'Amérique est beaucoup plus grande qu'on ne l'imagine pour l'ordinaire, que les lieuës s'y comptent par milliers, & qu'on regarde dans ce Pays les voyages de cinq à six cent lieuës comme des voyages ordinaires. L'Archevêché de Sainte Foi dans la nouvelle Grenade, sans y comprendre les Evêchés Suffragans, est une fois plus grand que le Royaume d'Espagne. Sa largeur de l'Est à l'Oüest prise depuis *Varinas* jusqu'à *Los Remedios* est de 400. lieuës, & sa longueur du Nord au Sud depuis *Merida* jusqu'à *San Juan de Los Lanos* de 600. Ce qui ne doit point s'entendre de la latitude, ni de la longitude, mais de la difficulté & de l'apreté des chemins. Ce n'est là cependant qu'une petite partie de l'Amérique. Eh! que fera-ce de l'Amérique entière? Comment dans une si vaste étenduë de terrain & dans une si grande diversité de climats, pourroit-on juger des productions d'un Pays par celles d'un autre? Vû qu'en Espagne, qui

DE L'ORENOQUE. §

n'occupe sur le globe qu'un pied de terrein en comparaison du nouveau monde , on a lieu de s'étonner de même pourquoi , par exemple , dans les Royaumes de Murcie & de Valence on trouve une quantité de Soye , de Ris & de Fruits , qu'on ne rencontre point dans les deux Castilles ; pourquoi les Provinces Meridionales d'Espagne ne produisent , ni les Olliviers ni les autres fruits, qui croissent en si grande quantité dans l'Andalousie , le Languedoc & la Provence. Que si une difference de cinq à six degrés en latitude , produit une variété si notable dans les productions de la tetre , que sera-ce des Royaumes de l'Amérique dont la difference en latitude est de trente , quarante & même de soixante & dix degrés.

Ceux qui trouvent étrange qu'à *Lima* , *Quita* & *Santa Fé de Bogota* & autres Pays semblables , il y ait des arbres qui portent tout à la fois des fleurs & des fruits verds & murs , ne font pas attention qu'il en est de même du Carouge , des

6 HISTOIRE

Citroniers & des Orangers dans les Royaumes de Valence & de Murcie, & que les Arbousiers à Carthagene & dans la Provence portent des fleurs & des fruits dans les mois de Septembre & d'Octobre.

Quant aux fruits & aux animaux extraordinaires, & dont les propriétés paroissent étonnantes, je m'attends bien qu'on sera surpris de ce que j'en dis : mais il y auroit de la stupidité à nier ce que je rapporte, parce qu'on ne les a point vûs, ou parce que les Auteurs n'en ont rien dit. À l'égard des effets extraordinaires que nous appellons miracles de la nature ou de la grace, il suffit pour les admettre qu'ils ne renferment aucune contradiction, & qu'ils soient attestés par des témoins dignes de foi ; car de les nier entierement, outre que ce seroit borner la Puissance Divine, ce seroit encore rendre inutiles & infructueuses la plûpart des Histoires.

J'espere que celle que je donne ne sera point inutile, & quelque jugement qu'on en porte, je ne

doute point qu'elle ne soit parfaitement bien reçûë des Ouvriers Evangeliques , destinés à cultiver la vigne du Seigneur dans l'Amérique.

La moisson , il est vrai , y est abondante , mais il reste encore des terres à défricher , & ce ne sera pas un petit avantage pour eux d'être instruits d'une infinité de choses , dont la connoissance ne s'acquiert qu'avec des peines & des travaux infinis.

Comme cette Histoire a passé par différentes mains , & a été examinée par diverses personnes, dont les unes l'ont lûë avec des yeux de Lynx & d'autres avec des yeux d'Argus , il n'est pas étonnant , qu'elle ait trouvé de critiques , qui semblables aux oiseaux nocturnes, preferant les ténèbres à la lumière , ferment les yeux à l'éclat de l'aurore , pour ne pas voir la beauté des jardins & des prairies. Leur procedé ne m'a point surpris , parce que je m'y étois attendu dans ma Préface. Les uns ne m'ont fait des objections que pour mieux dé-

couvrir la vérité, & les autres se sont plaints de la manière succincte dont je traite certains sujets, qui veulent être plus approfondis. Je tâcherai donc de satisfaire les uns & les autres, sans m'écarter de la brièveté que je me suis prescrite.

Parmi le grand nombre d'objections qu'on m'a faites, il y en a qui sont fondées, & d'autres qui ne le sont point. Comme je suis obligé de répondre aux unes & aux autres, il faudra nécessairement que mes réponses soient relatives, non seulement aux difficultés, mais encore à la manière dont on les a proposées. Je serai donc quelque fois obligé de me servir des termes même de mes censeurs, & par conséquent de varier mon style dans les augmentations que j'ai promises. J'avertis donc le Lecteur que la première partie de chaque addition contiendra l'objection dans les termes qu'on l'a faite, & que j'y répondrai dans le corps de l'ouvrage, m'appuyant sur des autorités auxquelles on ne pourra se refuser.

DE L'ORENOQUE. 9

Je prie le Lecteur de lire mon ouvrage dans le même esprit que je l'ai composé. J'écris non-seulement pour les Savans de l'Europe, mais aussi pour les Américains, & pour ceux qui vivent dans les Pays, dans les Villes & les Missions où j'ai appris les particularités que je rapporte, & que personne ne revoque en doute, parce qu'on en est parfaitement instruit. J'avertis encore que l'Etoile qu'on verra à la marge, désigne le point que j'éclaircis, & l'on pourra s'assurer soi-même des autorités que j'allegue, en consultant les Auteurs que je cite lorsque l'occasion s'en presente. J'ai marqué d'une double étoile les changemens que j'ai fait, ou les éclaircissemens que j'ai donné. Ce même signe marque que j'ai abregé le texte de la premiere Edition, pour ne point donner trop d'étenduë à mon Ouvrage. Il deviendroit même trop diffus, si je voulois entrer dans un détail circonstancié de tous les sujets qui se presentent; mais je disposerai la chose de façon que mon

10 HISTOIRE
Histoire ne péchera ni par trop de
brieveté, ni par trop de prolixité.

CHAPITRE PREMIER.

*Description des Côtes où est située
l'embouchure de l'Orénoque. Pre-
mières notices qu'on a eûes de
cette Riviere. Qui sont ceux
qui l'ont découverte. Les Etran-
gers cherchent à s'en rendre maî-
tres. Fondation de la Ville de
Saint Thomas de la Guayane.*

§. PREMIER.

AVANT PROPOS.

Intro-
duction
& com-
paraison

LA premiere chose que fait un
Architecte qui se charge de bâ-
tir un Palais, est de s'en former une
idée dans l'esprit, après quoi il re-
presente sur un plan avec la regle &
le compas toutes les différentes Piè-
ces qui le composent. Cette con-
duite, quoique nécessaire, ne suffit
pas pour mettre tout le monde au

DE L'ORENOQUE. II

fait de son Ouvrage. L'inspection de ce Plan suffit aux connoisseurs, mais ceux qui ignorent l'Architecture, ont besoin d'une explication qui leur facilite l'intelligence du Plan qu'on leur presente.

C'est pour imiter cette conduite, qu'ayant à écrire l'Histoire de l'Orénoque, j'ai mis à la tête une Carte de tous les Pays dont je dois parler, ne negligant aucune des circonstances qui peuvent interesser le Lecteur. Par la simple inspection de cette Carte les Géomettres connoîtront la situation & la position de l'Orénoque, de ses sources, & des Pays qu'il arrose : mais comme je n'écris pas seulement pour les Savans, je suivrai ce Fleuve depuis sa source jusqu'à l'Océan où il va se rendre, mêlant ses eaux avec les siennes, & les adoucissant pendant l'espace de plusieurs lieuës. C'est ce qui fait que dans les anciennes Cartes que les premiers Conquérens ont dressées de ce Fleuve avec un péril continuel de leur vie, on trouve à l'Embouchure de l'Oré-

noque *Rio dulce*, *Riviere douce*, au lieu de *Mar dulce*, *Mer douce*. C'est à ce titre seul qu'on distingue ce Fleuve redoutable, lequel après s'être jetté dans la Mer par plus de cinquante Embouchures, s'étend le long des Côtes à plus de quatre vingt lieus, en obligeant la Mer à les abandonner. C'est pour résister à l'impetuosité de son cours, que l'Auteur de la nature lui a opposé *L'Isle de la Trinité*, & peut-être que par la rapidité de ses courans il a formé les quatre Embouchures de *los Dragos*, & détaché l'Isle de la terre ferme de *Paria*. Ce qu'il y a de certain est, qu'il coule toujours avec la même impetuosité, & que ses courans, après avoir mangé la terre qu'ils rencontrent, détruiront peut-être dans peu les rochers qui bordent l'Isle, sans aucun autre avantage que celui de les blanchir de l'écume des vagues qu'ils élevent, ce qui a fait appeler cette Côte *Costa de los Blanquizales*.

§. I I.

*Description de la Côte où est située
l'Embouchure de l'Orénoque.*

DEUX raisons m'ont empêché lors de la première Edition de cet Ouvrage , de décrire la Côte de *Paria* , de *Goyane* & de *Cayenne* , qu'on appelle *Côte du Nord* , pour la distinguer de celle du *Perou* , ou du *Sud*. 1^o. je jugeai qu'il ne convenoit pas d'amuser le lecteur avec des descriptions de Côtes , & de m'opposer au désir qu'il a d'entrer dans l'Orénoque , pour admirer l'abondance de ses eaux & les autres particularités qui distinguent cette Riviere de toutes les autres. 2. Je craignis de dégouter les curieux en exposant à ses yeux dès l'ouverture du livre une Côte qui n'offre rien que de triste , & dont la description ne pouvoit manquer de l'ennuyer , comme elle m'avoit ennuyé moi-même. Cependant pour satisfaire au désir de quelques personnes, dont

Raisons pour lesquelles l'Auteur a omis ce paragraphe dans la 1. Edition de cet Ouvrage.

je regarde les prieres comme des ordres ; je vais décrire les Côtes dont je viens de parler , en ne m'arrêtant qu'à ce qui a rapport à la Géographie & à l'Histoire naturelle. J'imiterai en cela la conduite des Peintres , qui pour rendre certaines parties de leurs tableaux plus saillantes , ont soin d'affoiblir les lointains.

Rapidité
éton-
nante de
l'Oréno-
que à
son em-
bouchu-
re.

Le Golfe auquel Colomb donne le nom de *Triste* , & que d'autres appellent *Mer douce* , n'est point assés spacieux pour recevoir toute l'eau de l'Orénoque ; & quoique ce Fleuve se décharge à l'Orient de la Côte & à une grande distance du *Golfe Triste* , par une grande Embouchure appelée *Boca de Navios* , repoussant la Mer avec une impetuositè qui se fait sentir entre les Isles de *Tabaco* & de la *Trinité* , cependant l'eau qui sort par les autres Embouchures situées dans le *Golfe Triste* , a assez de force pour repousser la Mer à la distance de plus de 40. lieuës , l'obligeant à sortir par les Embouchures de *Los Dragos*,

DE L'ORENOQUE. 15

& cela avec tant de furie , que Colomb avouë qu'il n'a jamais couru plus de danger que dans cet endroit là , si grand est le choc de la Mer & du Fleuve.

Voy. son Journal chap. 67. fol. 77.

La Providence a placé l'Isle de la *Trinité* vis-à-vis la plûpart des Embouchures de l'Orénoque , pour ralentir en quelque sorte la rapidité de son cours. Cette Isle est située sous le neuvième degré de latitude Septentrionale , & entre le 316 & 317. de longitude.

Description de l'Isle de la Trinité.

Colomb étant arrivé au mois d'Août sur les rives de l'Orénoque , fut si charmé de la beauté & de la temperance du Pays, qu'il crût avoir trouvé le Paradis terrestre. Je ne doute pas qu'il n'eut donné le même éloge à l'Isle dont nous parlons , car il n'y en a point de plus fertile ni de plus délicieuse. Elle n'est qu'une Forêt continuë de bois précieux , tel que le Cedre , le Noyer , le bois de Gaïac , & autres arbres propres pour la construction. Les Chacaotiers y croissent sans culture , & l'expérience a fait voir qu'il n'y a point de terrain ni

Situation & Description de cette Isle.

Bois pour la construction & fruits exquis.

de climat plus propre pour les cannes à Sucre. *L'Anil* y est aussi abondant que les Chardons dans les autres pays, & on le trouve jusques sur les bords des chemins. On y voit des treilles chargées de Raisins qui mûrissent dans la saison, les Oranges aigres & les Oranges de la Chine y sont abondantes, & les Citrons & les Limons si communs, qu'on n'en fait aucun cas. Cette Isle fournit du Maïs aux habitans de la Marguerite & de plusieurs autres Contrées de l'Amérique.

On n'y trouve plus de Cacaotiers.

De tous les fruits que cette Isle produit, il n'y en avoit point de plus estimé que le Cacao, on le preferoit même pour la saveur à celui de *Caracas*, si bien que pour se l'assurer, les Marchands le payoient d'avance aux propriétaires; mais on n'en trouve plus dans l'Isle depuis 1727. De tous les Arbres que Dieu a créés pour l'utilité de l'homme, il n'y en a point qui donne plus de fruit que le Cacaotier. L'Olivier & la Vigne ne portent

qu'une fois l'an , mais il n'en est pas de même de l'arbre dont nous parlons. On recueille son fruit au mois de Juin , & c'est ce qu'on appelle la Recolte de la Saint Jean , & dans le même tems les arbres sont couverts de Fleurs pour celle qui se fait en Decembre. Ce n'est pas tout : cet arbre est si reconnoissant envers ceux qui le cultivent , qu'il paye tous les mois les soins & les peines du Laboureur avec une exactitude singuliere. Ses noix murissent tous les mois , & on en fait trois Recoltes par an. Il porte une si grande quantité de fruit que les branches casseroient si on ne les étoit. Il jette des fleurs & du fruit de toutes les parties de son tronc , & s'il arrive par hazard que le tems ou la pluye découvrent quelques unes de ses racines , elles donnent du fruit à foison. Ce second arbre pousse ses fleurs en forme de Bouquets , & ses noix de deux en deux , de trois en trois , & même en plus grand nombre. On a vû ci-dessus que les Marchands payoient d'avance le prix de

Descrip-
tion de
cet ar-
bre.

Sa ferti-
lité.

Maniere
extraor-
dinaire
dont il
pousse
des fleurs
& du
fruit.

ce fruit aux Propriétaires : il arriva dans la suite que ceux-ci ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourser en cette espece de denrée , ils promirent d'acquitter leurs dettes à la Recolte suivante , mais n'ayant pû tenir leur parole , ils furent obligés de retenir la Dîme , qu'ils offrirent de payer dans la suite. Comme les acheteurs les pressoient , il leur fut impossible de remplir leur engagement , & plusieurs Recoltes se passerent sans que les Receveurs de la Dîme fussent satisfaits. La Recolte qu'ils attendoient vint enfin , mais par un Decret particulier de la Providence , les noix eurent à peine atteint la grosseur d'une amande , qu'elles tomberent , & la même chose arrive encore aujourd'hui au préjudice des Propriétaires.

Je ne pretends point attribuer à un châtiment du Ciel un effet qui peut quelquefois avoir une cause naturelle. Les deux plus grands ennemis du Cacao en fleur sont la gélée & les vents du Nord. La gélée n'a

DE L'ORENOQUE. 19

point lieu dans un climat aussi chaud que celui de l'Isle dont nous parlons, & pour ce qui est des vents du Nord, outre qu'ils sont extrêmement rares dans ce pays, les Cacaotiers en sont garantis par les arbres qui sont entre deux, & par des Forêts touffuës. Les Cacaotiers, même après qu'on les a sciés & abandonnés, conservent toute leur vigueur, ils fleurissent à l'ordinaire & leur fruit tombe avant que d'être parvenus à maturité. Il faut donc recourir à une cause supérieure, & reconnoître humblement avec les Insulaires, que cet effet est un châ-timent visible du mépris qu'ils ont fait de payer la Dîme. La critique ne peut avoir lieu ici, puisque, comme je l'ai dit, tous les habitans de l'Isle ont perdu leurs Cacaotiers, à l'exception du nommé *Rabelo* originaire de l'Isle de *Teneriffe*, qui étoit le seul qui payât la Dîme, & qui continuë de payer exactement, non-seulement celle des arbres qu'il avoit autrefois, mais de ceux qu'il a planté depuis, & qui réussissent

comme les premiers. On dira peut-être que le terrain de cet habitant est meilleur que celui des autres, & plus à couvert du mauvais tems, mais ses voisins prétendent que cela n'est point, & que Dieu en récompensant son exactitude, a châtié ceux qui n'ont point suivi son exemple.

Autre
prérogatives de
cette
Ile.

Revenons à nôtre Ile, dont cette digression nous a éloignés. Pour suppléer au fruit dont on vient de parler & dont elle est privée, elle en produit quantité d'autres qui engagent ses Habitans à la cultiver avec soin. L'expérience a fait voir que ces Insulaires sont en assés grand nombre pour résister à leurs ennemis; & d'ailleurs l'Ile se défend d'elle-même à l'aide des bois dont elle est couverte, & dans lesquels ils ont soin de se retirer avec leur famille & leurs effets. L'ennemi ne peut y entrer que par deux chemins, dont l'un conduit au *Port d'Espagne* & l'autre à *Caroni*; mais il n'y est pas plutôt que trouvant l'Ile dépeuplée, il cherche à en sortir,

& c'est alors qu'on le charge à coups de fusil & à coups de fleches, sans qu'il puisse voir ceux qui les tirent, & sans qu'il ose entrer dans le bois, de peur de s'exposer à un plus grand danger; si bien qu'il a appris à ses dépens à ne plus tenter de pareille entreprise.

Ce que cette Isle a de plus remarquable, sont les mines ou les fontaines de *Goudron*. J'appelle ainsi un lac de Brai liquide, qui n'est pas éloigné de la pointe ou du corps du cedre; à peu près au milieu du chemin, qui va de la Capitale chez les Indiens; il se fit peu de tems avant mon arrivée dans l'Isle un affaissement de terre, qui fut remplacé par un étang de *Goudron*, au grand étonnement des voisins, qui craignirent qu'il n'arrivât la même chose à leur peuplade. Un peu plus à l'orient du Cap de Cedre, dans un endroit que baigne la mer, il y a une mine de *Goudron*, qui est aussi dur que de l'ardoise ou de la craie. Cette Mine ne tarit jamais, quelque quantité de Brai qu'on en

Mines de Brai solide & liquide.

Ce Brai se repro-

duit à
mesure
qu'on en
tire.

Les
Etran-
gers pro-
fitent de
ce Brai.

tire tous les voyageurs en prennent , & j'en emportai moi-même pour calfater les bateaux dont on se sert sur l'Orénoque. Au bout de quelque tems , le Brai qu'on a tiré se trouve remplacé par d'autre qui remplit les creux qu'on a fait , ainsi qu'il arrive dans les mines de sel. Ceux qui m'accompagnerent dans l'Isle m'ont assuré deux choses. La premiere , qu'on est persuadé , vû la proximité du lac de Brai liquide , que celui qu'on amasse sous la forme d'une pierre , acquiert sa consistance en passant au travers des terres , & la chose paroît assés croyable. La seconde , que plusieurs Capitaines , étrangers viennent charger du Brai à *la Trinité* , lestant leurs vaisseaux avec du Brai solide , & emportant le liquide dans des tonneaux ou barils. Je ne rapporte cette particularité que sur la foi d'autrui , n'ayant jamais eû occasion de m'en assurer par moi-même , mais je crois qu'en pareille matiere , le témoignage des habitans du Pays doit être d'un grand

poinds pour le lecteur.

Si jamais cette Isle vient à se peupler assés pour qu'on puisse la cultiver entierement , les fruits qu'elle produit & surtout l'*Anil*, fourniront une branche de commerce extrêmement utile à la Couronne d'Espagne. Du second avantage qui en resultera , & qui n'est pas le moins considérable, est , que les Peuples Barbares & les Indiens , qui après avoir massacré cinq Missionnaires Capucins , se sont retirés dans les montagnes , pourront se civiliser & embrasser le Christianisme , à quoi l'on peut ajouter plusieurs autres avantages qui se déduisent de ce qu'on a dit ci-dessus. Ne quittons point encore cette Isle , en parcourant d'un coup d'œil les côtes de la Terre ferme.

Du Promontoire ou Cap situé à l'occident des bouches de Dragons , on découvre les hautes montagnes de la côte de *Paria* , au pied desquelles les flots de l'Océan viennent se briser avec un mugissement affreux. Cette contrée dépend du Gouver-

Le commerce de cette Isle seroit avantageux si cette Isle étoit peuplée.

On y voit encore des Indiens Barbares.

Côte Occidentale de *Paria*.

On y vernement de *Cumana* , mais elle trouve des Indiens Idolâtres. ne lui est pas toute soumise , car quelque effort qu'ayent fait les Missionnaires Capucins de la Province d'Aragon pour convertir les Peuples qui l'habitent, il s'en trouve encore beaucoup d'idolâtres , qui aiment mieux le commerce des étrangers , ce qui est une circonstance qui merite une attention particuliere.

Description de la Côte jusqu'à Carthagene. Je dis donc que depuis le Cap dont je viens de parler jusqu'à *Cumana* , il y a cinquante lieues de côte. On en compte 300. jusqu'à *Guayra* , qui est le port de *Caracas* , 260. jusqu'à l'embouchure du Lac de *Morayba* , & un peu plus de 300. jusqu'à Carthagene. Tout le

monde connoit la fertilité de ces Côtes , c'est pourquoi je n'en dirai rien. On saura seulement que quoi qu'il y ait un grand nombre d'Indiens qui ont embrassé le Christianisme, il s'en trouve encore un plus grand nombre d'Idolâtres au Cap de *Vela* , dans la Province de *Maracaybo* , dans celles de *Sta. Martha* de Carthagene en tirant vers *Dariel*

& de là jusqu'à *Portobello* & *Panama*. Ces Indiens sont encore ferores, & font beaucoup du mal aux Chrétiens, soit Indiens ou Espagnols qui tombent entre leurs mains.

Passons à la partie Orientale de l'Isle & plaçons nous sur la pointe ou Cap de la Galere, pour observer la Côte Orientale de la terre ferme. Là se trouvent les Colonies d'*Esquivo*, *Berbis-Corentin*, & la ville de *Surinam*, dont je ne dirai rien. Les Hollandois avant de s'emparer de cette Côte, eurent de grands combats à soutenir contre les *Caribes* & les *Arnacas*, mais à la fin ils lierent amitié avec eux, sans autre vûë que celle du Commerce & de l'interêt; car leurs Ministres, ne paroissent pas fort touchés de voir mourir un si grand nombre d'Indiens sans instruction & sans Bâ-tême, ils ne pensent qu'à cultiver leur Achiotl, leur Caffé & leur Sucre, & j'ai pour garans de ce que j'avance, quelques uns d'eux qui me sont venus trouver pour faire Abjuration, ou pour se confesser en

Côte O-
rientale
de la
terre
ferme.

Colo-
nies Hol-
landoi-
ses.
Les Hol-
landois
ne pen-
sent
qu'au
Com-
merce,
& se
mettent
peu en
peine de
la Reli-
gion.
Fruits
que pro-
duisent

ces Co-
lonies.

Descrip-
tion de
la Ca-
yenne.

cachete , n'osant point professer pu-
bliquement la religion Catholique.
On trouve en suivant la Côte
l'Isle de *Cayenne* , qui apartient au
Roi de France , & où il y a une Ville
parfaitement bien fortifiée & défen-
duë par une forte garnison , sous les
ordres d'un Gouverneur. Les per-
sonnes qui ne sont point versées
dans la Géographie confondent la
Cayenne avec la ville de *Guayane* ,
qui est sur l'Orénoque à 60. lieuës
de son Embouchure. On trouve à
la *Cayenne* les mêmes fruits qu'à

Son
Com-
merce &
les Mis-
sions qui
y sont
établies.

Recapi-
tulation
de l'é-
tenduë de
ces deux
Côtes.

Missions dont le Roi paye la dépen-
se. On compte depuis l'Isle de la
Trinité jusqu'à la *Cayenne* 140
lieuës , & 160. depuis cette dernière
Isle jusqu'au *Maranon* ou Riviere
des *Amazones*.

En considerant ces Côtes en géné-
ral & comme de loin, on trouve que
l'Orénoque les traverse par le milieu.
On n'a qu'à consulter la Carte de
Blaev (a) & celles de quelques au-

(a) Nouvel Atlas de l'Amérique fol.
15. & 16.

tres Géographes , & l'on trouvera que depuis la grande Embouchure de l'Orénoque jusqu'au Cap du Nord, où commence *le Golfe Doux*, que forme le *Maranon*, il y a 300. lieues de distance , & 300. autres depuis l'Embouchure de l'Orénoque , appelée *Manabo* , jusqu'à Carthagene. J'examinerai dans le second Chapitre de cette premiere Partie si l'Orénoque reçoit quelque branche du Fleuve des Amazones , où s'il se perd dans la Mer par la Côte de la Cayenne. Cette question est fort interessante , & mérite un article à part.

On doit la premiere connoissance de l'Isle de la Trinité , de la Riviere d'Orénoque & de la Côte de *Paria* , aux travaux & à la constance invincible de Christofe Colomb (a) lequel y aborda en 1498. dans un troisiéme voyage qu'il fit à l'Amérique. La terre ferme fut la premiere partie de ce vaste Continent que les Espagnols découvrirent , & c'est une gloire que les Na-

L'Orénoque est au centre de cette Côte.

Colomb découvre cette Côte.

(a) Voyés son Journal Cap. 67. fol. 77.

Prétention ambitieuse d'Americ Vespuce.

Colomb découvre l'Isle & la Riviere de l'Orénoque le 31. de Juillet.

Colomb ne crut point que ce fut la terre ferme.

tions de l'Europe leur ont enviée plus d'une fois. Americ Vespuce a voulu s'attribuer cette découverte, mais Herrera (a) & le Pere Pierre Simon (b) ont fait voir fort au long le ridicule de ses prétentions. Voici en abrégé l'Histoire de cette fameuse découverte.

Colomb ne pouvant plus résister aux chaleurs qui regnoient sous la ligne, s'en retournoit aux Isles Antilles, qu'il avoit déjà reconnues dans ses deux premiers voyages, lorsqu'un Mardi 31. Juillet vers l'heure de midi, il découvrit les trois pointes des bouches des Dragons, de la Côte de *Paria* & de l'Isle, à laquelle il donna le nom de *la Trinité*; de sorte qu'ils ne tarderent pas à voir la *Terre ferme*. Il navigea ce jour-là & le suivant, qui fut le premier d'Août, entre la *Trinité* & quelques embouchures de l'Orénoque; mais il ne crût pas que ce fut la *Terre ferme*, ces embouchures lui

(a) Voyés son Histoire. not. 1. Cap. 6. nomb. & Chap. 7.

(b) Fray Pedro Simon, Historia del nuevo Reyno.

paroissant comme autant de bras de mer, & de-là vint que charmé de la beauté des Isles de l'Orénoque, il les nomma les Isles de Grace, appellant *Isle Sainte*, la côte de *Paria*, qui borne le golfe en forme de demi cercle. Il ne pouvoit croire, quoiqu'il le desirât beaucoup, que ce fût la *Terre ferme*, lorsque le 10. du même mois (a) les barques (b) qu'il avoit envoyées à la découverte reconnurent quatre des embouchures de l'Orénoque, que les Indiens appelloient *yuyapari*. A la vûe de ces embouchures, Colomb fut surpris de trouver dans le monde une Riviere assez abondante pour fournir de l'eau douce à un golfe d'une si vaste étenduë (c), & fit plusieurs autres raisonnemens, qu'on peut voir dans Herrera. Il conclut enfin que cette grande quantité d'eau douce, ne pouvoit venir que d'un pays fort vaste & fort éloigné, & cela est si vrai, qu'aujourd'huy même

Quatre des Embouchures de l'Orénoque donnent beaucoup à penser à colomb.

Conclusion de colomb.

(a) Herrera. 3. lib. 3. pag. 80. & 81.

(b) Voyés le Journal cité.

(c) Herrera. ut suprà. pag. 83. & 84.

nous ne connoissons que la moitié des pays que l'Orénoque arrose & fertilise. C'est la description de cette Riviere qui sera le sujet de mon Histoire ; mais elle ne peut qu'être extrêmement abrégée , eû égard à la quantité de pays qu'il reste à découvrir.

Reflé-
xion sur
la quan-
tité de
Nations
barbares
qui vi-
vent aux
environs
de l'O-
rénoque.

Qu'on me permette ici de réfléchir un moment sur l'état des Peuples qui habitent aux environs de l'Orénoque. C'est une chose étonnante, que la découverte de ce Fleuve & de ses côtes, s'étant faite peu à peu, l'Evangile y ait fait moins de progrès que dans les autres Provinces de ce continent, par exemple, dans les vastes Royaumes de la nouvelle Espagne, du Perou, & dans d'autres endroits encore plus reculés. On trouve dans ces dernieres des Nations policées, des Villes magnifiques & peuplées, au lieu que les côtes de l'Orénoque ne sont habitées que par des Barbares plongés dans la plus grossiere ignorance, & dans des ténébres que la lumiere de l'Evangile n'a pû encore dissi-

per. Il est vrai que plusieurs de ces peuples se sont soumis à son joug , mais il y en a un plus grand nombre qui ferment leurs yeux & leurs oreilles , pour ne point voir sa lumiere , ni entendre sa doctrine , rendant inutiles les efforts que font les Missionnaires pour leur procurer le salut éternel. Plaise à la bonté Divine que ces Peuples obtiennent enfin le bien , dont tant d'autres de l'Amérique jouissent , & qu'après être entrés tard , & même des derniers dans le bercail , ils soient mis au nombre des premiers. C'est dans la vûe de le leur procurer , que j'ai composé cette Histoire. Et ceux qui sont chargés de travailler à leur conversion y réüssiront plus aisément , lorsqu'ils connoîtront d'avance la nature des Pays où ils vont , le genie des peuples qui les habitent , leurs mœurs , les erreurs auxquelles ils sont sujets , & les moyens les plus faciles de les civiliser & de les instruire. Voyons d'abord le Pays qu'ils habitent,

§ 3.

*Notices préliminaires de la Rivière
d'Orénoque.*

* **L**E premier Européen qui vit l'Orénoque & qui éprouva la rapidité de ses courans, lesquels se frayant un chemin à travers le Golfe, emportent les vaisseaux, sans en excepter ceux de haut bord, fut, comme j'ai dit, le fameux Colomb l'an 1498. Il rapporte dans son Journal que traversant le Golfe *Triste*, il debouqua par les *Dragons* & passa par l'Isle de la *Marguerite*. Mais comme il ne pût faire cette traversée sans cottoyer les Embouchures de l'Orénoque, le Golfe n'offrant dans son centre aucune issuë favorable aux voyageurs, il donna à ce dernier, le nom de *Triste*, appellant *Boca de los dragos* Embouchure des Dragons, celle par où l'on sort, qui étant la seule & la plus étroite, est aussi la plus dangereuse, comme il l'éprouva lui-même, &

Pour-
quoi les
noms de
Golfe
Triste &
de *Dra-
gons*
donnés
par Co-
lomb.

comme l'éprouvent encore les voyageurs, qui à chaque nouvelle vague qui s'éleve se voient exposés à faire naufrage.

En 1535, c'est-à-dire, trente sept ans après cette première découverte, Diego de Ordaz voulut entrer dans les Embouchures de l'Orénoque, mais tous ses efforts n'aboutirent qu'à lui faire perdre une partie de ses Vaisseaux & de ses équipages. Le mauvais succès de cette entreprise, loin de décourager Herrera, ne fit au contraire que l'animer davantage; il brusqua l'entrée de ces Embouchures, surmonta les torrens furieux de *Camiseta* & de *Carichana*, qui à chaque écueil menacent d'un nouveau naufrage, & donna fond à l'Embouchure de la riviere *Meta*; mais ayant perdu ses Vaisseaux & presque tout son monde dans les différens combats qu'il fut obligé de livrer aux Indiens, il se retira en aussi mauvais ordre, comme on peut le voir dans Herrera & dans Laet.

Ordaz tenta l'aventure, & Herrera entre dans l'Orénoque.

Peu de tems après, savoir, en

1536, on parla beaucoup dans le monde du *Dorado*, c'est-à-dire, de certaine Province de *Enaguas*, ou *Omaguas*, qui est appelée *Mandò* dans les cartes, dont on vantoit les richesses extraordinaires, ce qui fit

Trois autres Espagnols tentent de découvrir les trésors de l'Orénoque & du Dorado. Pizarre étoit au Pérou, Ordaz à Quito, & Quesada dans le nouveau Royaume.

naître l'envie à Pizarro, à Pierre de Ordaz & à Gonzale Ximenés de Quesada de la découvrir. Ce dernier envoya Antoine Berrio, lequel étant arrivé à l'Orénoque, eut le malheur de perdre presque tout le monde qui l'accompagnoit, & de mourir lui-même avant que d'avoir pû achever son entreprise. Ceux qu'on avoit envoyés de *Quito* & du *Pérou*, ne furent pas plus heureux, & peu en revinrent, tant l'amour des richesses aveugle les hommes sur les dangers qui les menacent.

(r) Pizarro ayant donné en 1541. la présidence de *Quito* à son frere *Gonzale Pizarro*, ce dernier leva des recrues pour aller à la découverte du *Dorado*, dont la reputation croissoit de jour en jour. Il partit même avec une partie de ses trou-

(a) Herrera, Dec. lib. 8. Chap. 6.

pes, prit sa route par les *Andes*, & traversa les déserts qui conduisent à la Province de *los Mojos*, non sans essuïer beaucoup de fatigue & de traverses. Le reste de ses troupes étoit commandé par François Orellana. Le President Pizarro ayant perdu son monde, & se trouvant accablé de travail & de misere, se retira à *Quito*. Orellana s'enfuit, & sans s'embarasser de Pizarro, il s'embarqua sur le *Maranon* où il essuïa des travaux sans nombre, il cottoya la *Cayenne* & arriva à l'embouchure de l'Orénoque, & dans le Golfe *Triste* la même année, ne remportant d'autre avantage d'une navigation si périlleuse, que celui d'avoir reconnu le mieux qu'il pût le Fleuve *Maranon*.

Voyage
d'Orel-
lana.

Sur ces entrefaites, Diego de Ordaz qui, comme j'ai dit, avoit remonté le premier l'Orénoque, revint d'Espagne avec des lettres de l'Empereur Charles-Quint, par lesquelles ce Prince lui permettoit, à l'exclusion de tout autre, de travailler à la découverte du *Dorado* &

de l'*Orénoque* ; mais tous ces grands préparatifs n'aboutirent qu'à la fondation de la ville de *Saint Thomas* de la *Guayane* à l'Embouchure de la Riviere *Caroni* , vis-à-vis de l'Isle qu'il donna à Faxardo , & qui porte encore aujourd'hui son nom. Cette ville ne contint jamais, même dans son plus grand éclat , au-de-là de cent & cinquante maisons ; mais elle devint utile à ses fondateurs par la quantité de Tabac & de Bêtes à corne qu'ils en tirèrent , & qui s'y multiplièrent considérablement. Les Anglois n'eurent pas plutôt ouï parler de l'*Orénoque* & du *Dorado* , qu'ils y envoyèrent Mr. Raleg (a) , lequel étant entré à main armée dans cette Riviere en 1545 , n'eut pas sujet de se féliciter de son entreprise , une grande partie de son monde y ayant péri. L'année suivante 1546 , un autre Anglois nommé Keymisc , envieux des trésors dont il croyoit Raleg en possession , s'embarqua avec bon nombre de troupes & se presenta devant

Les Anglois
pensent
à s'em-
parer de
l'*Oréno-
que*.

(a) Voyés Laet.

la Guayane, mais la crainte l'ayant saisi, il se retira sans argent & sans honneur.

Cependant Raleg toujous entêré de son *Dorado* équipa en 1547 un Vaisseau, dont il donna le commandement au Capitaine Matham : mais il fut tellement battu (des vents & de la tempête, qu'il n'arriva pas même à l'Embouchure de l'*Orénoque*.) (a) Sur ces entrefaites Raleg s'enuyant de la prison où il étoit détenu depuis quatorze ans à Londres, presenta divers Mémoires au Roi, dans lesquels il lui faisoit voir tant de facilité à conquérir le *Dorado*, qu'il obtint enfin sa liberté avec ordre de partir. Il arma cinq Vaisseaux aux dépens de ses amis qu'il avoit flattés de pompeuses esperances, & arriva dans le Golfe *Triste* avec Keymisc, qu'il envoya avec des troupes à *la Guayane*, lui donnant pour second son fils unique, en vûë de mieux s'assurer du succès.

Nouvel-
les tenta-
tives
des Anglois. ;

Résistance
de des

Jacques Palomeque Gouverneur

(a) Voyés Laet.

habitans de la *Guayane*, craignant que les ennemis ne vissent l'attaquer comme ils avoient déjà fait plusieurs fois, fit venir du nouveau Royaume cent cinquante hommes, lesquels arriverent si à propos, que Keymisc fut repoussé avec perte d'un bon nombre de soldats. Raleg y perdit son fils, & passa le reste de ses jours à déplorer ses malheurs & le mauvais succès de son entreprise; & les Anglois rebutés par tant de pertes, ne penserent plus ni à la *Guayane*, ni au *Dorado*. Je parlerai de ce dernier dans le dernier Chapitre de cette premiere Partie.

Un Hollandois détruit la *Guayane*.

(a) Les Hollandois furent plus heureux, ils établirent les premiers le Commerce du Tabac à la *Guayane*, & cela avec tant d'ardeur & de succès, qu'on a vû dans certaines années jusqu'à dix Fregates sur l'Orenoque. Quelque tems après, le Roi ayant défendu toute espece de commerce avec les étrangers, le Capitaine Janfon vint, en 1579 à la *Guayane* sous prétexte de recouvrer les

(a) Laet, lib. 19. Herrera. loc. cit. l. 8.

arrérages qui étoient dûs. Il montoit une Fregate armée en guerre, & ayant fait cacher ses soldats, pour que les voisins ne les vissent point, il profita de l'arrivée de la nuit pour attaquer la ville qu'il saccagea & réduisit en cendres. Une partie des habitans se retira à *Cumana*, & l'autre se mit à rebâtir *la Guayane* dans l'endroit où elle est aujourd'hui, dix lieues au dessous de la Riviere *Caroni*. On bâtit pour la défendre un Château que les François ont depuis saccagé, de même que la Ville, & cela avec un si peu d'avantage pour le Corsaire, que divers Marchands de la Martinique avoient armé, que lui & eux ont été entièrement ruinés; car la ville étoit extrêmement pauvre, & ce fut ce qui la sauva. Il est vrai que les habitans ont repris courage depuis lors; ils ont fait venir de *Cumana* & de *Barcelone* des Bestiaux & des Jumens qui rapportent beaucoup, & dont ils tirent un profit considerable. Ils ont semé du Tabac & planté des arbres fruitiers, ce qui joint au chemin qu'on

a fait de la Guayane à Cumana , a rendu ce séjour extrêmement com-
mode.

premiers
Mission-
naires de
la Gua-
yane.

Ce fut dans ce tems-là que les P.P. Ignace de Llauri & Julien de Vergara vinrent à la Guayane. Non contents des fruits qu'ils avoient operés à saint Joseph de Oruna, dans l'Isle de la Trinité , ils voulurent aussi civiliser les habitans de la Guayane ; ils fonderent cinq Eglises , & ne negligerent rien pour l'instruction de ces Peuples comme en font foi les Registres des Bâêmes qui sont chez les Capucins , & que j'ai vûs moi-même. Mais le Corsaire dont j'ai parlé , ayant tout détruit & saccagé , plusieurs personnes moururent de faim , & entr'autres le Pere Llauri homme respectable par son âge & par sa vertu , dont il est fait mention dans l'Histoire générale de ma Province: Le P. Julien de Vergara eut ordre de retourner aux Missions de Casanare , ce qu'il fit , après avoir recommandé ces Peuples à un Jacobin & à un Augustin. Peu de tems après les Capucins se

chargerent de ces Missions , & depuis les Jesuites ne sont plus retournés dans le Pays. Voilà comme la chose s'est passée ; & tout ce qu'on a dit pour prouver le contraire , ne merite aucune attention. Ceux qui voudront s'en convaincre , n'ont qu'à voir le Compromis passé entre les Superieurs des Missions *de Piritu*, dont les Cordeliers ont la direction , le Prefet des Missionnaires Capucins & le Superieur des Missions des Jesuites , lequel a été autorisé par les Gouverneurs Don Carlos de Sucre & Don Augustin de Arredondo , qui remit sa place au premier en 1734, & approuvé par le Roi comme très avantageux aux interêts de sa Couronne. On voit par cet Acte les Pays qui ont été assignés à ces trois Corps de Missionnaires , & jusques où s'étendent leurs limites. Ces divisions sont marquées dans la Carte que j'ai mise à la tête de mon Ouvrage , & plût à Dieu , pour me servir de l'expression de Moïse , que tous fussent Prophètes , pour que toutes ces Nations entraissent au plû-

Com-
promis
& parta-
ge des
Missions.

tôt dans le giron de l'Eglise.

Le P.
Caravantes
Missionnaire
Capucin.

Dans le tems que le P. Llauri & son compagnon instruisoient les habitans de la nouvelle *Guayane*, le P. Caravantes Capucin travailloit à convertir les Peuples qui sont au couchant de l'Orénoque avec un succès digne de son zèle. Mais par un effet incompréhensible des jugemens de Dieu, il en a été de ces derniers comme de ceux que saint Louis Bertrand avoient convertis dans la Province de *sainte Marthe*; lesquels sont retombés dans les erreurs dont on avoit pris soin de les délivrer.

Il est tems de parcourir le grand Fleuve de l'Orénoque, d'examiner ses courans & ses sources, & de fixer sa position, tant par rapport à la latitude qu'à la longitude, & c'est ce que je vai faire dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Situation de l'Orénoque & la quantité d'Eau qu'il reçoit.

COMME les Rivières ne sont qu'un amas de diverses eaux qui communiquent les unes avec les autres , & qui arrosent plus ou moins de terrain , selon que leur cours est plus ou moins étendu , & celui de l'Orénoque étant de cinq cens lieuës , ce seroit peu faire pour l'instruction des Lecteurs, que de me borner à fixer la latitude de ses différentes Embouchures. Ils ne seroient pas mieux au fait de la nature des Pays qu'il traverse , & c'est pourquoi il est à propos que j'entre dans un plus grand détail. La grande Embouchure de ce Fleuve, qu'on appelle *Boca de Navios* , Embouchure des Navires , est située par le huitième degré & cinq minutes de latitude , & par la trois cent dix-huitième de longitude. Je parle de

l'Embouchure qui est sur la Côte Orientale , parce que de celle-ci jusqu'à la dernière qui se jette dans le Golfe *Triste* , il y a une différence considérable ; savoir quatre degrés , étant située par le trois cent quatorzième degré de longitude. Les naturels du Pays l'appellent *Manabo Pequeno*. Tel est l'espace qu'occupent les Embouchures de l'Orénoque , & elles forment une si grande quantité d'Isles , qu'après m'être donné des peines infinies pour en fixer le nombre , je n'ai pû y réussir. Le dernier expedient que je trouvai fut , de prier un habitant de la *Guayane* , qui avoit demeuré quinze ans dans ces Isles avec les Indiens *Guarannos* , de me donner là dessus les instructions dont j'avois besoin. Nous travaillâmes donc de concert à en dresser le plan ; mais après en avoir marqué trente , il m'assura qu'il n'en connoissoit pas davantage ; ce seroit donc en vain qu'on voudroit déterminer leur nombre par le moyen de la Carte, que moi & d'autres Géographes en avons donnée,

Les Embouchures de l'Orénoque & les Isles qu'elles forment sont sans nombre.

On en ignore le nombre.

Les habitans n'en font pas moins instruits que les Etrangers, les uns en comptent quarante, d'autres cinquante, & d'autres soixante, mais sans aucun fondement. Les *Guarannos* eux-mêmes, qui sont maîtres de ces Isles & de ces Embouchures, en savent si peu le nombre, qu'il leur arrive souvent de se perdre dans le labyrinthe qu'elles forment, & ils sont obligés de retourner dans le Golfe, pour reprendre la route qu'ils ont perduë. Les Etrangers sont exposés au même accident lorsqu'ils manquent de bons Pilotes, & il y en a beaucoup qui ont péri de faim, & dont on n'a scû le malheur que par le moyen de la Piroque qu'on a trouvé abandonnée. Ce seroit inutilement qu'on se laisseroit entrainer au courant : cette conduite n'a lieu que dans les Embouchures & dans les Branches où l'eau est abondante ; mais dans celles qui sont petites, & qui se croisent, la Marée monte & descend avec tant de force, que le Batteau redescend en six heures de la même quantité de lieuës qu'il avoit

faites ; & le pire est , que soit qu'on monte ou qu'on descende , les passagers ne savent point le chemin qu'ils tiennent , à moins qu'ils n'aient une Bouffole.

Il est maintenant à propos , puisque nous remontons l'Orénoque , d'examiner en passant les Rivieres qu'il reçoit dans son sein. Je ne parlerai que des principales qui sont marquées sur ma Carte ; car je n'aurois jamais fait , si je voulois détailler les petites Rivières , les Canaux & les Ruisseaux qui s'y jettent. La premiere Rivière que l'on trouve en montant est le *Caroni* , lequel est éloigné de septante six lieuës de la grande Embouchure. Cette Rivière est fort large & fort profonde , elle prend sa source dans la partie des grandes *Cordilleres* qui est au milieu de l'Orénoque , je veux dire , dans les Bruyeres de *Pasto* & de *Timana* , & se jette dans l'Océan. Elle coule à travers des Rochers , & une lieuë avant que d'entrer dans l'Orénoque , elle se précipite avec un bruit qu'on entend de fort loin ,

continuant son cours avec une rapidité qui refoule les eaux de l'Orénoque à une bonne portée de Fusil. Il est aisé de distinguer ses eaux de celle de l'Orénoque dans un assez grand espace, celles de ce dernier étant toujours troubles soit qu'il pleuve, ou qu'il fasse beau. Car dans le premier cas les cruës sont si considérables qu'elles ne peuvent manquer de les troubler, & dans le second il s'éleve des vents qui enlèvent des monceaux de sable & qui excitent des vagues aussi fortes que dans le Golfe, ce qui occasionne des éboulemens de terre considérables.

L'eau du *Caroni* paroît noire au contraire à cause du sable sur lequel elle coule, mais étant mise dans un verre, elle est aussi claire que le Cristal, elle est fort legere & fort saine. Les gens du Pays prétendent, que le *Caroni* en passant par les Mines d'argent, en détache ce Sable dont on se sert pour les Sabliers.

Le *Caroni* coule sur du sable noir.

A quatre vingt lieuës du *Caroni*, Le Cau-
ra.

mesurées suivant l'élevation , car il y en a plus de cent , à cause des détours que fait l'Orénoque , on trouve la Rivière *Caura* , qui au premier coup d'œil paroît aussi grande & aussi profonde que ce dernier ; elle s'y jette du côté du Midy , & reçoit ses eaux des hautes montagnes *des Cordilleres*. Ses sources sont connuës , & situées comme on le voit dans la Carte. Son Embouchure est par cinq degrés & demi de latitude , & trois cent douze de longitude. La Carte de ce Pays dressée sur les observations de Messieurs de l'Academie Royale des sciences , place dans cet endroit une Rivière appelée *Rio-Negro* , qui communique du *Maranon* à l'Orénoque. Ils s'accordent avec moi pour la longitude , mais non point pour la latitude , dont ils ne comptent qu'un degré , ce qui est une difference sensible.

Messieurs Samson & de Fer dans la Carte qu'ils ont publiée en 1713. établissent la même communication entre la Rivière des *Amazones* & l'Orénoque

l'Orénoque par l'entremise de *Rio Negro*, qu'ils placent sous les mêmes degrés de latitude & de longitude. Je respecte infiniment leurs lumieres & leur savoir : mais ils me permettront de leur dire qu'ayant parcouru *l'Orénoque* plusieurs fois de suite depuis le torrent de *Tabaje*, lequel est situé par le 306. degré de longitude, & un degré & quatre minutes de latitude, & repeté à diverses reprises mes Observations, ni moi, ni aucun des Missionnaires qui cottoyent continuellement *l'Orénoque* n'avons vû entrer ni sortir une pareille Rivière. Je dis ni entrer ni sortir, parce que cette communication une fois supposée, il reste à savoir lequel de ces deux Fleuves fournit de l'eau à l'autre. Mais la prodigieuse chaîne de Montagnes, nommées *Cordilleres*, qui separent le *Maranon* de *l'Orénoque*, empêchent cette prétendue communication, & dissipent tous nos doutes à ce sujet. A quoi l'on peut ajoûter que quoique le Pere Samuel Fritz, dans sa Carte de la

Il n'y a point de communication entre le *Maranon* & *l'Orénoque*.

Le *Rio Negro* ne joint point le *Maranon* avec *l'Orénoque*.

Rivière des *Amazones*, place la source du *Rio Negro* vers le cinquième degré de latitude, il se garde bien de le faire communiquer avec l'*Orénoque*, sçachant bien qu'une telle communication ne peut avoir lieu, à cause de la chaîne de Montagnes qui se trouve entre le *Maranon* & l'*Orénoque*. Enfin Mrs. Guillaume & Jean Blaeu dans la seconde Partie de leur nouvel Athlas, & M. Laet, dans la dixième Partie de son Recueil, ne joignent point le *Rio Negro* avec l'*Orénoque*, marquant les *Cordilleres* qui separent ces deux Rivieres. Cependant comme ces Auteurs n'écrivent que sur des Mémoires, j'aime mieux m'en rapporter au Pere Fritz pour le *Maranon*, & à la connoissance que j'ai de l'*Orénoque*.

* Peut-être m'opposera-t'on l'autorité de Herrera, du Pere Simon & de quelques autres Auteurs modernes, qui sont en cela d'un sentiment contraire: mais je reponds que quoique les uns & les autres meritent nos égards, les premiers pour leur

DE L'ORENOQUE. 51

ancienneté, & les seconds pour leurs talens & leurs lumieres, il est plus naturel dans ces sortes de matieres de s'en rapporter aux personnes intelligentes qui n'écrivent que ce dont elles ont été témoins oculaires.

(a) Herrera confond non-seulement les Embouchures de la Rivière des *Amazones* avec celles de l'*Orénoque*, mais encore leurs sources; & de-là vient que le P. Pierre Simon, dans son Histoire du nouveau Royaume (b) se fiant à cet Historien, dont il rapporte le témoignage, confirme cette erreur dont il ne se méfioit point & dit : *Que le Capitaine Ordaz entra dans le Marañon par la bouche du Dragon*, ce qui revient au même que s'il disoit que le fameux Vaisseau *La Victoire* après avoir fait le tour du monde, entra dans le *Guadalquivir*, non point par la Barre de *Saint Lucar*, mais par celle de *Bilbao*, car il y a la même distance entre la

On prouve par de bonnes raisons que le *Rio Negro* ne communique point avec l'*Orénoque*.

(a) Description. cap. 8. pag. 14.

(b) Noticia. 2. cap. 17.

bouche *des Dragons* qui est une des Embouchures de l'*Orénoque*, & celle de *Phelipe*, qui est une de celles de la Rivière des *Amazones*; de sorte que, comme j'ai déjà dit, il y a trois cent lieuës de distance entre les unes & les autres.

Le même Pere Simon blâme quelques Auteurs d'avoir dit que le *Maranon* se jette dans la Mer plus à l'Est, quoique cela soit ainsi; & sans donner aucune preuve de son sentiment, il ajoute une circonstance curieuse, sçavoir: que ni cette Rivière ni l'autre ne portoient point le nom de *Maranon*, avant le Tyran Lopez Aguirre, & que ce nom leur fut donné en mémoire des broüilleries (*Maranas*) dont il avoit été l'auteur. Enfin il finit son Chapitre sans mieux éclaircir la chose en ces termes: que l'*Orénoque* soit le *Maranon* ou non, je l'appellerai ainsi dans la suite lorsque j'aurai occasion d'en parler. Cette confusion a donné lieu d'avancer depuis que le *Rio Negro* avoit deux cours differens & unis-

soit ces deux Rivières ; surquoi l'on a avancé sans preuve, que le Tyran *Aguirre* parcourut une partie du *Maranon*, qu'il passa ensuite par le *Rio Negro* dans l'*Orénoque*, d'où il se rendit dans la Mer du Nord.

Écoutons maintenant le P. *Acuña* dans le mémoire qu'il presenta au Roi d'Espagne touchant la Rivière des *Amazones*, qu'il avoit examinée par ordre de l'Audience de *Quito*. Il parle du *Rio Negro*, qu'il appelle à la marge *la Riviere de Philippe* (*el Phelipe Rio*) & dit „ „ qu'il y a une branche du *Rio Negro* qui se jette dans la Rivière „ qu'on appelle *Mer douce*, laquelle „ le, selon lui, est la grande Embouchure du *Maranon*, appelée „ *Rio de Phelipe*. „ Il ajoûte aussi „ tôt, j'ose assurer que cette dernière Rivière n'est point l'*Orénoque*, „ dont la principale Embouchure est „ vis-à-vis l'Isle *de la Trinité*, cent „ lieuës (il devoit dire trois cens) „ au dessous de *Rio Phelipe*, par „ lequel (ceci mérite d'être obser-

„vé) Lopez Aguirre se rendit dans
 „la Mer du Nord.“ Je défie le
 critique le plus éclairé de trouver la
 moindre obscurité dans ces paro-
 les.

Que si quelqu'un réplique que ce
 bras du *Rio Negro* entre bien à la
 verité dans la Rivière appelée *Mer
 douce*, mais qu'en accordant que
 l'Amiral Colomb & Herrera appel-
 lent ainsi le Golfe *Triste* que forme
 l'*Orénoque* & qui débouque avec
 impetuosité par les bouches des
Dragons, il s'ensuivra qu'Aguirre
 se rendit à la Mer par l'*Orénoque* ;
 je répondrai que la conclusion est
 fausse. 1^o. Parce que le P. Acuña
 ajoute que ce n'est autre chose que
 la grande Embouchure du *Maranon*,
 appelée *Rio de Phelipe*. La seconde
 raison que j'ajoute avec Herrera &
 d'autres est, que comme l'*Orénoque*
 forme la *Mer douce*, appelée par
 Colomb *Golfe Triste*, de même le
Maranon, qui est plus grand que
 l'*Orénoque*, forme une autre *Mer
 douce*, qui commence au Cap du
 Nord & forme un vaste Golfe, au

centre duquel est placée la grande Embouchure du *Maranon*, appelée *Rio de Phelipe*.

Qu'on soit donc bien persuadé une fois pour toutes que le *Maranon*, l'*Orellana*, les *Amazones*, l'*Apurimac* (ce sont differens noms de la même Rivière *) ni le *Rio Negro* n'ont aucune communication avec l'*Orénoque* ; car si cela étoit, le P. Samuël Fritz s'en seroit appercû & l'auroit marqué dans sa Carte du *Maranon*, qui est une des plus exactes qui ayent été faites ; & moi-même, qui ai suivi son cours dans le dessein de découvrir la verité, si j'avois trouvé une pareille communication, je n'aurois pas manqué de la marquer dans ma Carte de l'*Orénoque*, & de deffendre mon sentiment dans ce Chapitre.

Remontant toujours l'*Orénoque*, on trouve à l'Occident, outre une infinité d'autres Rivières médiocres qui s'y jettent de tous côtés, les Rivières *Apure*, & l'abondance de ses Eaux.

* Voyés le P. Manuel Rodrigues. lib. 1. cap. 1. pag. 2.

Embouchures de l'*Apure*, lesquelles sont situées par le cinquième degré & cinq minutes de latitude, & par le 310. de longitude.

Cette Rivière, qui paye le tribut de ses Eaux à l'*Orénoque*, peut passer pour une des plus grandes de l'Europe eu égard à sa largeur & à sa profondeur. Je puis en parler plus pertinemment que d'aucune autre qui soit sur ma Carte, ayant passé neuf ans sur ses Bords, examiné toutes ses branches, & navigué sur ses Eaux plusieurs fois. Sa principale source est dans l'endroit le plus élevé & le plus escarpé des Montagnes du nouveau Royaume, & elle donne une si grande quantité d'eau, que ceux qui vont à *Chitagà* près de Pampelune, ne sçauroient le passer à Gué, de sorte qu'on a été obligé d'y faire un Pont d'une grande étendue, qui a couté de fort grosses sommes. De-là il se jette dans des vallées spacieuses, & étant arrivé dans les Campagnes de *Casanare*, où sont les secondes Mis-

DE L'ORENOQUE. 57

sions des Jesuites , il se divise en plusieurs branches, & reçoit les Rivières de *Sifidi*, de *Casidi*, de *Calajan*, d'*Uboca*, & d'*Uru*. Celle-ci vient de la ville de S. Christoffe , laquelle est située dans le lieu le plus élevé du nouveau Royaume , entre les villes de *Pamplona* & de la *Grita*. Il reçoit encore le *Caperu* dont l'eau est produite par la fonte des neiges qui tombent à l'Orient de la ville de *Merida*. L'*Apure* reçoit aussi la Rivière considerable de *San Dominguo*, qui rassemble les eaux de la Province de *Varinas* à *Masparo* & à la *Portugaise*, après qu'elles ont fertilisé la Jurisdiction de *Guanare*. Enfin , la quantité d'eau qu'il reçoit dans l'espace de 300. lieües est si grande , que ne pouvant plus la contenir, il se fraye un passage à travers une Forêt vingt lieües avant que d'arriver à l'*Orénoque*, & se vuide dans la *Guarico*, qui n'est qu'une petite Rivière de la Province de *Caracas*, mais qui devient navigable au moyen de cette jonction ; comme on peut le voir

Quantité des Rivières qui s'y jettent.

dans ma Carte. L'*Apure* ainsi dépouillé d'une partie de ses eaux, va se décharger dans l'*Orénoque*, mais auparavant il se divise en trois branches si abondantes & si rapides, qu'il paroît vouloir engloutir l'*Orénoque*, ce que ne lui permet pas le contrepoids immense des eaux de ce dernier. Mais le choc de ces deux Rivières est si violent, que l'*Orénoque* qui a presqu'une lieuë de largeur dans cet endroit, se resserre de plus d'un quart, tant est grande la rapidité d'une seule de ces trois Embouchures de l'*Apure*. Là il forme des Tournans affreux que les voyageurs ont soin d'éviter; après quoi il se mêle avec l'*Orénoque* pendant l'espace de trois lieuës, se faisant distinguer par la clarté de ses eaux, jusqu'à ce que se trouvant ressermé par les Rochers du torrent de *Guarico*, il se confond tout-à-fait avec lui. Je suis bien aise d'avertir les voyageurs que les tournans dont je viens de parler ont occasionné plusieurs naufrages, & que j'ai pensé

Tour-
mans
d'eau ex-
trême-
ment
dange-
reux.

plusieurs fois y perdre la vie. Ils attirent les Bateaux de fort loin , quel-qu'effort que le Pilote fasse pour s'en éloigner , & cela avec tant de violence , que quoique dans mon dernier voyage je fusse dans un très-bon Bateau , & que le vent nous favorisât , un de ces tournans attira le Bateau à lui , quoique nous forçassions de voiles , & lui fit faire deux piroüettes , ce qui pensa nous faire périr les deux fois qu'il presenta la Prouë au vent. Dieu nous secourut dans cette détresse , & nos Rameurs ayant redoublé leurs efforts la troisième fois que nous gagnâmes le vent , nous nous en éloignâmes.

On trouve du côté du Sud en remontant toujours l'Orénoque , le *Pararuma* & le *Paruasi* , qui ne sont pas fort considerables. Il n'en est pas de même du *Sinaruco* qui est sur la côte Occidentale. Cette riviere est extremement abondante & prend sa source au pied des *Bruyeres* de *Chisgas* , où il ya beaucoup de nége. On l'appelle *Canaguata*

Le *Sinaruco* & sa source.

dans le centre de la Forêt, & *Ravanal* après qu'il en est sorti & qu'il a pris son cours dans la plaine. Il se jette ensuite dans un bras que forme l'*Apure* dans le centre du Bois, il s'en separe sous le nom de *Masibuli*, & continuë son cours dans la plaine sous celui d'*Aranca*. Ce n'est qu'après sa jonction avec le *Canaguata* qu'on l'appelle *Sinaruco*, & c'est sous ce dernier nom qu'il entre dans l'*Orénoque* dans l'espace de terrain qu'il y a entre l'*Apure* & le *Meta*. Depuis les Embouchures de l'*Apure* jusqu'au *Meta*, le lit de l'*Orénoque* forme un demi cercle dont les sinuosités sont fort irrégulieres, quoi qu'il continuë son cours directement vers le Sud, & de-là vient que ce Fleuve à l'Embouchure du *Meta* n'est éloigné que de deux degrés de l'*Equateur*, & par le 306. degré de longitude.

Le *Meta*.
& ses
Sources.

Cette Rivière n'est point inférieure à l'*Apure* soit par l'abondance de ses eaux, soit par l'éloignement de ses sources. Comme nous avons plusieurs Missions sur ses bords,

DE L'ORENOQUE. 61

nous le parcourons dès sa source , sans oublier les Rivières qu'il reçoit ni les Nations qui l'habitent. Sa principale source est située dans l'endroit le plus élevé du nouveau Royaume de Grenade , entre *Santa Fé de Bogota & Tunja* , dans une Bruyere froide appelée *Albarracin* d'une Hôtellerie qui est au pied. J'ai dit que cet endroit étoit le plus élevé du nouveau Royaume , parce que c'est de-là que la Rivière *Bogota* , qui donne son nom à la Capitale , prend sa source en tirant vers l'Occident. Cette Rivière après avoir arrosé une grande étendue de pays , se précipite d'un seul jet du haut d'un Rocher épouventable , appelé *Tequendama* , & se jette aussitôt après dans la Rivière de la *Magdeleine*. De ces mêmes Bruyeres, en tirant au Nord , descend le premier Ruisseau appelé à *Tunja* *Rio de Gallinazos* , & ensuite *Sagamoso & Chicamocha* , lequel après avoir traversé plusieurs Provinces , tombe dans la grande Rivière de la *Magdeleine* , qui se jette dans la Mer ,

entre Carthagene & Sainte Marthe. Du même *Paramo*, comme j'ai dit, en tirant vers l'Orient, descend le *Meta*, (c'est ainsi qu'on l'appelle dans la Vallée de *Turmeque*) qui après avoir reçu une grande quantité d'eau dans les différentes Vallées de ces affreuses Montagnes, traverse les campagnes de *San-Juan* sous le nom d'*Upia*. Là se détournant vers le Nord-Oüest, il reçoit quantité de petits Ruisseaux; & va se jeter dans la Rivière de *Cusiana*, qui a sa source dans les Bruyeres de *Toquilla* à une petite distance de *Tunja*. A quelque distance de là, il reçoit la Rivière *Cravo*, à l'Embouchure de laquelle est la Colonie de la Conception de la Nation *Achagua*. Les autres Rivières qui se jettent dans le *Meta* sont, la *Guirripa*, qui n'est pas éloignée de la Mission de Saint Michel chez les *Salivas*, le *Guanapolo*, où est la Mission de Saint François Regis chez les *Achagnas*, le *Pato*, qui est quatre lieues au-dessous, lequel descendant des Bruyeres négées d'*Ogonta*, reçoit le

Tocaria, le *Curama* & plusieurs autres Rivières, & se jette dans le *Meta*.

Le *Meta* reçoit aussi le *Casanare*, qui est une Rivière du premier rang, dont la source est dans les Bruyeres négées de *Chita*, & dans laquelle tombent celles de *Purare* & de *Tacoragna*, qui ont à l'Occident la Mission de *Pantos*, & au Nord, celle de *Patute*. A l'Orient & dans la plaine on trouve la Mission de *San Salvador*, qui est un Port du *Casanare*, où ceux qui descendent au *Meta* & à l'*Orénoque* s'arrêtent pour se reposer. Le *Casanare* reçoit ensuite la Rivière de *Tame* qui descend des Montagnes de *Chita*, & sur les bords de laquelle sont les nombreuses Missions de *Giraras* & de *Betoyès*. Plus loin de là, on trouve la Rivière d'*Ele* & celle de *Cravo*, qui se jettent ensemble dans le *Meta*, & entre deux, au dessus de leur confluent, la Mission de Saint Xavier de *Macaguane*.

Les débordemens de cette Rivière sont toujours les mêmes, soit qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. La

Rivière de *Casanare* & ses différentes branches

Rivière d'*Ele* & ses débordemens.

chose n'en est pas moins vrai pour paroître incroyable, & la raison en est que plus le tems est beau & le soleil ardent, plus la fonte des neiges dans les Bruyeres & les Montagnes de *Chisgas* & de *Guacamayas*, où sont les sources de cette Riviere, est considerable. Voici un autre particularité qui n'est pas moins remarquable. Lorsque l'*Ele* vient à déborder, elle entraine une si grande quantité de fange & de si mauvaise odeur, qu'elle étourdit les Poissons, ce qui les oblige, comme je l'ai vû plusieurs fois, de gagner le rivage & de sortir la tête hors de l'eau : mais après que le débordement a cessé, ils restent à sec sans pouvoir se remuer, ce qui procure aux Indiens de *Macaguana* une pêche abondante. Il arrive la même chose toutes les fois que la Riviere déborde.

Le *Meta* se jette dans l'*Orénoque* d'une maniere

Enfin, le *Meta* ayant reçu les Rivieres dont je viens de parler, & plusieurs autres que je passe sous silence, après trois cent lieuës de cours, se perd dans l'*Orénoque*.

On croiroit, vû la rapidité de son courant & la quantité d'eau qu'il charrie, que cette jonction devroit se faire avec la même furie que celle de la Riviere *Apure* : mais il n'en est pas ainsi, parce que quelques lieuës auparavant, le courant du *Meta* prend un tel équilibre avec celui de l'*Orénoque*, qu'on a peine à le distinguer, surtout dans les tems des débordemens ; si bien que cette jonction se fait d'une maniere imperceptible : mais elle fournit une vûe agréable à la Mission de *sainte Therese des Salivas* qui est près de son Embouchure.

extrê-
mement
paisible.

Suivant toujurs nôtre premiere route, au bout de six jours de navigation, on rencontre l'Embouchure de la Riviere *Bichada* qui est fort considerable, rassemblant toutes les eaux des plaines qui sont entre le *Meta* & l'*Orénoque*. Ce fut à *Bichada* que s'établirent autrefois les Missions : mais les Indiens Caribes massacrerent les Religieux qui les déservoient, entr'autres les Peres Ignace Fiol, Gaspard Bec, &

Mort de
plusieurs
Mission-
naires.

Ignace Theobast. Ils avoient fait mourir quelque tems auparavant les Peres François Figueroa & François Castan de faim & de travail, & noyé les Peres Christoffe Riadel le Pere Martin Polea son compagnon & dans la suite les mêmes Caribes massacrerent le Pere Vincent Loberzo, le Capitaine Laurent de *Medina* avec deux soldats, ainsi qu'on peut le voir dans l'Histoire générale.

Riviere de *Guabiari* ou *Guabiari* La dernière Riviere qui entre dans l'*Orénoque* & sur laquelle j'ai navigé, est le *Guabiari*. qui reçoit divers noms des différentes Provinces qu'il arrose. Il a sa principale source dans des hautes Montagnes toujours couvertes de neige, au pied & à l'Occident desquelles est bâtie la ville de *Santa Fé de Bogota*. Comme le climat est temperé on y jouit d'un printems continuel & les campagnes y sont les plus belles du monde. L'*Ariari* sort de la partie Orientale de ces Montagnes, recevant plusieurs rivières & plusieurs ruisseaux, avant d'arriver aux plaines de saint Jean : après quoi

devenu plus abondant, il traverse. l'*Ayrico*, c'est-à-dire, une grande Forêt, & entre dans l'*Orénoque*, à 3 minutes de latitude & trois cent trois de longitude. On ne connoit point encore les autres branches de l'*Orénoque*, & je ne les ai marquées sur ma Carte que sur les connoissances que m'en ont données les habitans de *Timana* & de *Pasto* d'où elles descendent, & sur la Relation que m'a communiquée le P. Sylvestre Hidalgo Religieux de l'Ordre de Saint Augustin, qui suivit en qualité d'Aumonier les troupes qu'on envoya à *Timana* pour réprimer les vols & les brigandages de ces Peuples, qui ne sont connus que par leur Barbarie & leur inhumanité.

Comme nôtre voyage depuis la Mer jusqu'à la riviere d'*Ariari* a été extrêmement précipité, & que nous avons à peine eu le tems d'observer les Embouchures des rivieres qui payent tribut à l'*Orénoque*, retournons une seconde fois à la Côte, & sans la perdre de vûë, montons

pour y observer l'étenduë & le cours
de ce superbe Fleuve.

CHAPITRE III.

Profondeur de l'Orénoque. Ses courans & ses débordemens. Maniere singuliere & uniforme dont il croît & décroît.

IL importe beaucoup de connoître le vaste terrain, dont les Rivières vont se rendre dans l'*Orénoque* comme à leur centre commun. Pour y réussir, fixons nôtre vûë sur cette chaîne prodigieuse de Montagnes, qui commençant à l'Isthme de *Panama* traverse les Provinces de *Darien* & de *Chacò*, coupe l'*Equateur* à *Quito*, traverse le *Perou*, & separant le *Chili* du *Paraguay*, va aboutir à l'extrêmité de la terre *Magellanique*. Retournons à la Province de *Quito*, & nous verrons comment cette même Chaîne étend, si j'ose le dire, ses deux bras pour embrasser de l'un

tout *Quito*, le *Popayan*, tout le nouveau Royaume, & les Provinces de *Maracaybo* & de *Caracas*, opposant tout le long de la Côte un rempart à la fureur des vents du Nord, qui agitent & bouleversent ces Mers, L'auteur de la nature, dont la Sagesse est infinie, a étendu le bras droit de cette Chaîne depuis *Quito* jusqu'aux Côtes de la *Guayane* & de la *Cayene*, divisant du Septentrion au midy les Provinces qui nous sont inconnuës, & les eaux qui se jettent dans le *Marañon* de celles qui appartiennent à l'*Orénoque*; de sorte que ces deux Chaînes de Montagnes, la plûpart couvertes de neige, forment une Pyramide irréguliere, parce que celle qui est à l'Occident est presque demi circulaire, embrassant les vastes Pays de *San Juan*, de *Casannare*, de *Varinas*, de *Guanare*, de *Piritu*, & d'autres qui nous sont inconnus. Ce terrain a trois cent lieuës de largeur, & plus de cinq cent de longueur depuis *Ayrico* jusqu'à la Mer, & c'est à tra-

vers ce vaste Pays que les rivières vont se rendre dans l'*Orenoque*, après s'être précipitées du haut des Montagnes du nouveau Royaume. Il n'en est pas de même de celles qui sortent du côté du midi; comme l'*Orenoque* coule toujours au pied de cette chaîne de Montagnes, il reçoit les rivières qui en viennent à l'instant qu'elles se précipitent pour chercher leur lit.

Riviere
de la Par-
tie Oc-
cidenta-
le.

J'ai comparé ces deux vastes Chaînes de Montagnes à deux bras, je les considère maintenant comme deux toits immenses, dont celui qui est du côté de l'Occident va en baissant depuis *Quito* jusqu'à *Caracas*, & forme de ses eaux les rivières de *Cauca*, de la *Magdeleine* & les autres, qui forment une mer dans le grand lac de *Maracaybo*. Au contraire, toutes les rivières que l'autre verse du côté de l'Orient & du Midi, vont toutes se rendre dans l'*Orenoque* comme nous l'avons vû dans le Chapitre précédent. L'autre Chaîne, qui, comme un toit naturel, baisse depuis *Quito*

jusqu'à la *Cayene* & la *Guayane* du côté du Sud, partage ses eaux à l'*Orénoque* & au *Maranon*, donnant à celui-ci celles qui viennent de l'Orient, & à celui-là, celles qui viennent du couchant.

Après ce que je viens de dire, qui est-ce qui pourra concevoir l'abîme d'eaux que l'*Orénoque* contient dans son sein ? Les Géographes conviennent que nous n'avons point dans l'ancien Continent de rivière qui puisse être comparée avec celle de *Saint Laurent* dans le Canada avec celle de la *Plata* dans le *Paraguay*, ni avec celle des *Amazones* sur les frontières du Brésil. En publiant l'Histoire de l'*Orénoque*, je ne prétends point diminuer la gloire des Fleuves dont je viens de parler ; mais je veux le mesurer de nouveau, examiner sa profondeur & son étendue, & considérer l'abondance de ses eaux, & cela fait, je suis persuadé qu'il ne le cederà point aux plus fameuses rivières de l'ancien & du nouveau monde. Le célèbre *Piedrahita*, dans le premier Chapitre de

son Histoire , assure que l'*Orénoque* ne connoît au-dessus de lui que le *Maranon*. Le Pere Mathias de Tapia , dans le mémoire qu'il présenta au Roi d'Espagne en 1715. est du même sentiment , & en effet , ce que je vais dire de ce Fleuve ne démentira point les éloges que ces deux Auteurs en font.

Dans l'année 1734 , Paul Dias Faxardo Ingénieur , reçût ordre du Colonel Don Carlos de Sucre , Gouverneur & Capitaine Général des Provinces de *Guayana* & de *Cumana* d'aller dans l'*Orénoque*. Il donna fond entre le Fort de S. François d'Assise de la *Guayana* & l'Isle del *Caño del Limon* , qui est vis-à-vis , ou dans le mois de Mars , qui est le tems où ce Fleuve est le plus bas , les eaux se retirent d'environ un quart & demi de lieuë. Ayant jetté la sonde après l'avoir armée d'un poids capable de resister au courant , il la retira & trouva que le fond étoit de 65 brasse. Quelques années auparavant , le Gouverneur Gusman fit la même chose dans un endroit où l'*Orénoque*,

L'*Orénoque* vis-à-vis de la *Guayana* a 65 Brasses de profondeur.

a moins de largeur qu'à la *Guayane*, & trouva quatre vingt brasses, ce qui joint aux vingt brasses d'augmentation que le Fleuve reçoit dans cet endroit dans le mois d'Août & de Septembre, font cent brasses d'eau. Après ce que je viens de dire, on peut sans crainte d'être démenti, comparer l'*Orénoque* avec les trois Rivières dont j'ai parlé ci-dessus.

Ses
cruës.

Voici une singularité de ce Fleuve qui mérite toute l'attention des curieux par sa rareté, & qui ne se trouve dans aucune autre rivière du monde. l'*Orénoque* employe cinq mois à croître, mais ses différens accroissemens sont marqués par les traces qu'ils laissent sur les Rochers & sur les arbres qui bordent ses côtes. Il se maintient un mois entier dans cet état, & après avoir employé cinq autres mois à décroître dans la même gradation, il reste un mois dans ce même degré de décroissement, employant ainsi le cours entier d'une année à monter & à descendre, soit qu'il pleuve ou non dans les Provinces voisines, dont il ne dépend en au-

Maniere
rare &
singuliè-
re dont
l'*Oréno-
que* croit
& dé-
croit.

cune maniere. Les anciens habitans de la *Guayane* & les Indiens qui habitent sur l'*Orénoque* ont encore observé que tous les vingt-cinq ans, la dernière crûë de ce Fleuve s'éleve d'une aune au-dessus du terme fixé pendant les vingt-quatre années qui ont précédé. Quoiqu'il ne soit pas aisé de trouver la cause de cet accroissement exorbitant & irrégulier, je me flate de l'avoir découverte à l'aide des observations que j'ai faites; & voici quel est mon sentiment là-dessus. Les premières pluyes tombent en Avril dans les Montagnes & les Provinces éloignées dont on a parlé, & c'est alors qu'arrive la première crûë; mais comme les plages de l'*Orénoque* ont beaucoup d'étenduë & qu'elles ont été long-tems desséchées par l'ardeur du soleil, elles absorbent toute l'eau qui y étoit tombée, ce qui fait qu'il n'en vient pas une goutte à la Mer, & qu'on ne s'apperçoit pas de cet accroissement dans les Embouchures de la Rivière. Il n'en est pas de même de la seconde, qui

trouvant ses plages déjà humectées, se laisse facilement appercevoir, & va toujours en augmentant durant le mois d'Avril & les quatre suivans May, Juin, Juillet & Août, se maintenant dans sa plus grande hauteur durant le mois de Septembre. Le Fleuve cesse alors de croître, parce que ses eaux se repandent, non-seulement dans les lacs que j'ai marqués sur ma Carte, mais encore dans plusieurs autres, que j'ai négligés d'y marquer pour éviter la confusion. Le mois d'Octobre venu, l'*Orénoque* recommence à baisser, & rassemble dans son lit toutes les eaux, qui s'étoient répandues dans les Lacs des environs, d'où vient qu'il employe à décroître le même nombre de mois, qu'il avoit mis à monter, savoir, Octobre, Novembre, Décembre, Janvier & Février; parvenu à son plus bas étage, il reste tout le mois de Mars dans cet état, & abandonne ses plages, pour que les Caymans & les Tortuës, qui y sont en très-grand nombre, puissent dé-

poser leurs œufs dans le sable, où la chaleur du soleil les fait éclore, ainsi que nous le dirons tantôt.

On ne sçauroit dire au juste de combien d'aunes l'*Orénoque* croît & décroît, cela dépend de l'étendue plus ou moins grande de son lit, aussi bien que de la pente du terrain sur lequel il coule. Dans l'endroit le plus étroit du Fleuve, on trouve un Promontoire de pierre vive de quarante aunes de hauteur, sur lequel est un arbre dont on voit dans le mois de Mars les racines à travers les fentes du Rocher, d'où elles sortent pour s'abreuver dans l'eau. Ce rocher est entièrement caché durant une partie du mois de Juillet & pendant tout celui d'Août, & ce n'est qu'à la faveur de cet arbre que les voyageurs l'évitent, à cause du danger qu'il y a d'en approcher. On peut conclure de-là que ce Fleuve croît de quarante aunes dans l'endroit le plus resserré de son lit. Dans le détroit de *Mari-marota*, où l'*Orénoque* passe avec la rapidité d'un trait, j'ai mesuré,

Marques
auxquel-
les on
peut con-
noître ses
accroisse-
mens.

depuis la marque de la crûë ordinaire jusqu'à l'eau , quatorze aunes , & une aune plus haut est la marque de la grande crûë , qui arrive tous les vingt-cinq ans. Vis-à-vis d'*Uyapi*, où la Rivière a quatre lieuës de largeur , en face des bouches de l'*Apure* , où il en a plus de vingt , & dans d'autres lieux également bas , les crûës sont moins considérables , à cause de l'équilibre qu'il y a entre les eaux.

Le Flux & le Reflux de la Mer se font sentir jusqu'au pied du torrent de *Camiseta* , qui est à 60 lieuës du Golfe triste & des bouches de l'*Orénoque* ; mais non pas plus loin à cause d'une effroyable cataracte qui s'y trouve , & qu'on ne passe qu'avec un danger infini. Vis-à-vis la bouche de la Rivière *Meta* , est le torrent de *Carichana* , formé par plusieurs Isles de pierres vives entourées de Rochers , dont les uns sont visibles & les autres cachés dans l'eau, ce qui rend ce passage difficile & dangereux. A douze lieuës de-là , on trouve le torrent de *Tabaje* , qui

La Mairie monte jusqu'à 60 lieuës

Torrents furieux de l'*Orenoque*.

n'est pas moins formidable , si bien que dans l'espace de trente-cinq lieuës en remontant, l'*Orénoque* forme trois cataractes qui interrompent absolument la navigation. On ne surmonte ces torrens qu'avec beaucoup de danger & qu'à force de travail , mais pour les trois autres torrens des *Aturés* , il est impossible de les surmonter , & l'on est obligé de transporter les Bâteaux par terre , ce qui exige beaucoup de tems & de travail.

CHAPITRE IV.

Climat & Temperature de L'Orénoque & les fruits que le Pays produit.

EN supposant que l'*Orénoque* prend sa source dans la Jurisdiction de *Quito*, à un peu plus d'un degré de latitude Septentrionale , & qu'après s'être approché de l'Equateur, il s'en éloigne pour se jeter dans l'Océan à huit degrés & quelques

minutes de latitude , il s'ensuit que ce Fleuve est dans le premier climat de la *Zone Torride*, & que les Pays qu'il arrose jusqu'à la hauteur de neuf degrés , & le climat immédiat , jusqu'au dix-septième , sont sujets à des chaleurs continuelles & insupportables. La chose en effet est ainsi , & la chaleur est la qualité propre de ce climat & de ce terrain , le Soleil y envoyant perpendiculairement ses rayons deux fois l'année , ce qui occasionne des chaleurs excessives , dont ce terrain & les peuples qui l'habitent se ressentent.

Comme pendant tout le reste de l'année la déclinaison de cet astre est presque insensible , les rayons qui partent du *Zénith* sont si peu obliques , qu'on ne s'apperçoit point de la diminution de la chaleur , d'où résulte un Eté continuel d'autant plus chaud , qu'on est plus éloigné des Montagnes négées qu'on appelle *Paramos* dans le Pays. C'est par ce nom que je désignerai dans la suite ces fortes de Montagnes , qui , quoique généralement froides , ne sont

Les climats qui sont de part & d'autre de l'Equateur sont sujets à de grandes chaleurs

pas cependant toutes couvertes de neige.

Froid irrégulier & nuisible.

Ces *Paramos*, dont la hauteur s'éleve jusqu'aux nuës, ont été créés par l'Être Suprême, pour que les Pays qui sont sous l'*Equateur* pussent être habités, quoi qu'ils soient eux-mêmes inhabitables & funestes aux voyageurs, qui n'ont pas la précaution de se garantir du froid qui y regne. Ce froid est fort différent de celui qu'on éprouve dans les Provinces les plus reculées du Nord; il n'est pas fort sensible à l'extérieur, quoi qu'il gèle les levres & le bout du nez, si on le compare à celui qu'on sent dans l'intérieur, & qui pénètre jusqu'à la moëlle des os; desorte qu'on trouve dans ces Montagnes des passagers morts par la seule violence du froid, & qui restent dans leur entier, parce qu'il les garantit de la corruption, & que les oiseaux de Proye & les autres animaux, auxquels il est également funeste, n'osent approcher du lieu où ils meurent, quoi qu'à quelque distance

de-là on trouve des Ours & d'autres bêtes beaucoup plus grosses que dans les Climats tempérés. Ceux qui meurent du froid, conservent étant morts le visage des personnes qui rient, ils ont les lèvres retirées & les dents découvertes, parce que la rigueur du froid contracte les muscles qui servent à remuer les lèvres. Les personnes curieuses de ces sortes de matieres, peuvent consulter le Pere Joseph de Acoſta, le fameux Piedrahita, & les autres Auteurs qui parlent de ces *Paramos*.

Voyageurs
qui pé-
rissent
dans ces
Paramos

J'attribuë le froid qui regne sur ces *Paramos* à leur hauteur extraordinaire, car ils sont beaucoup plus élevés que nôtre Athmosphère, de sorte que les nuées, aussi-bien que leurs sommets étant frappés de ce vent froid & subtil, il y tombe une quantité prodigieuse de neige, qui ne fond jamais. C'est ce qui fait que les Pays qui sont auprès éprouvent un froid excessif pendant toute l'année, ce qui leur a fait donner le nom de *Terres froides*. Ceux qui sont un peu plus

Cause
de ce
froid ex-
cessif.

éloignés, étant moins exposés à ce vent, sont appelés *Temperés*; de même qu'on appelle *Pays chauds* ceux qui par leur éloignement sont hors des atteintes de ce vent, ou qui ne les sentent qu'après que l'ardeur du Soleil leur a fait perdre leur activité. On voit donc que pendant toute l'année, les Pays qui sont sous l'Equateur éprouvent tout-à-la-fois les quatre Saisons qui la partagent, selon la situation où ils se trouvent. Ceux, par exemple, qui sont au pied des *Paramos*, ont toute l'année un Hiver pareil à celui qu'on éprouve dans le mois de Février au Port de *Guadarrama* dans la nouvelle Castille, aussi ne donnent-ils aucun des fruits qu'on trouve dans les climats chauds. A une distance proportionnée, les Pays sont tempérés toute l'année, & les arbres fruitiers couverts de fleurs & de fruits, les uns verds & les autres murs; de sorte qu'on y jouit tout-à-la-fois du Printems & de l'Automne. Les autres Pays qui sont plus éloignés des *Paramos*, éprouvent un Eté conti-

Les quatre Saisons regnent toutes à la fois dans ce Pays, mais non pas dans le même endroit.

nuel & une chaleur plus forte que celle qu'on sent à Seville dans les mois de Juillet & d'Août, pour fort que soit le vent du Levant, auquel les habitans donnent le nom de *Briza*.

Chacun peut donc choisir à son gré, ou le Printems perpetuel des Pays temperés, ou la chaleur continuelle des Pays chauds, ou le froid rigoureux des Pays froids; car cette varieté n'est point imaginaire, mais réelle. Cette même varieté a lieu par rapport aux fruits, & on ne trouve dans les Pays froids ni Ris, ni Tabac, ni Coton, ni cannes à Sucre, ni Cacao, ni Planes, ni Papayes, ni pommes de Pin, ni Oranges, ni Citrons, ni Neffles, ni aucun des fruits qui font la richesse des climats chauds. Dans ceux-ci, au contraire, il ne croît ni Blé, ni Pommes, ni aucun des fruits des Pays froids; les Brebis même n'y peuvent vivre qu'à l'air, & elles meurent dès qu'elles sont enfermées. Cette diversité de fruits est donc une preuve évidente de celle

qu'éprouvent les climats en même tems , mais en differens Pays ; de sorte que les différentes especes de fleurs & de fruits , que l'Espagne produit dans les quatre Saisons de l'année , se trouvent tout-à-la fois dans les differens Pays situés entre les Tropiques dans l'Amérique Meridionale , selon leur temperature ; par exemple , dans les Pays froids , le Blé , & les herbes potageres qui croissent en Hiver ; dans les Pays chauds , le Maiz , le Raisin & les autres fruits qu'on trouve au Printems dans les Royaumes de Murcie , de Valence & de Grenade. Enfin dans les cantons plus temperés , tout abonde à la fois , & les champs sont toujourns couverts de fleurs , de fruits verds & murs , & qui plus est , de fleurs & de fruits tout ensemble , ainsi que je l'ai dit des Limoniers de Valence & de Murcie dans mon Introduction. On peut consulter Herrera là-dessus. (a)

Ce que je viens de dire est cer-

(a) Herrera. Tom. 1. Descrip. cap. 19. fol. 41. & Dec. 1. cap. 4. fol. 6.

rain & incontestable , & pour mieux m'expliquer , je dis , que tous les jours de l'année on éprouve dans les deux climats , dont j'ai parlé la même chose qui arrive tous les jours du mois de Février à Madrid , où j'écris mon Histoire. Il arrive donc les jours qu'il fait de la Givre , qu'il fait un froid considerable dans la cour du College , un moindre dans l'Antichambre , qu'il ne fait ni froid ni chaud dans la chambre , pendant qu'on éprouve une chaleur excessive auprès de la cheminée , & cela en même tems , mais dans differens endroits.

Voyons maintenant ce qui se passe à *Santa Fé de Bogotha* , Capitale du nouveau Royaume , dans l'espace de neuf à douze lieuës. Dans les Eglises de Nôtre-Dame de *Montserrat* & de *Guadalupe* , lesquelles sont bâties au-dessus de la Ville sur deux Rochers dominés par le *Paramo* , on sent un froid continuel & très-vif. Dans la ville , qui est au pied de la Montagne , il regne une fraîcheur qui s'étend

jusqu'à l'extrémité occidentale de la belle campagne de *Bogota*, où, du haut d'un gros Rocher de pierre vive, se précipite la Rivière, qui donne son nom au Pays, & qui va se rendre dans la terre chaude. On ignore la hauteur de sa chute; mais supposons la de deux lieues plus ou moins, dans cet espace de terrain; on éprouve tous les jours de l'année les quatre Saisons, que la variété régulière du Soleil cause en Europe dans l'espace de douze mois. Ce sont ces quatre Saisons qu'on éprouve chaque jour, mais partagées à différentes contrées.

Les quatre Saisons regnent chaque jour dans la ville de *Merida*. Nous allons voir maintenant regner ces mêmes saisons toutes-à-la-fois chaque jour de l'année dans le même lieu, & j'en appelle au témoignage de tous ceux qui vivent dans la ville de *Merida* dans le nouveau Royaume, ou qui y ont demeuré l'espace d'un jour. Cette ville est située par le sixième degré & quarante minutes de latitude, & par le 306 & 30 minutes de longitude, & c'est là que dans l'espace d'un jour natu-

rel, il y a treize heures de froid, cinq heures tempérées de Printems & d'Automne, & six heures de chaleur. Depuis six heures du soir jusqu'à sept du lendemain matin, ce qui est une heure dans cet endroit depuis le lever du Soleil, il regne treize heures de froid, lequel est occasionné par quatre grandes Montagnes couvertes de neige, situées à l'Orient de la ville : Depuis sept heures du matin jusqu'à dix, & depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à six heures du soir, qui est le tems auquel le Soleil se couche toute l'année, il regne cinq heures de Printems, parce que le Soleil ne surmonte point le froid jusqu'à dix heures du matin, & lorsque les quatre heures du soir sont venuës, la chute du Soleil & la fraîcheur de la neige produisent une température charmante, qui dure jusqu'à l'arrivée de la nuit, que le froid recommence. La chaleur dure six heures, savoir, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, le Soleil étant alors dans toute sa

force, & amortissant entierement la fraicheur des neiges.

On ne sent poit de froid entre les Tropiques, à moins qu'il n'y ait de Paramos ou qu'il ne regne quelque vent du Nord.

C'est ce qui a fait dire à quelques Auteurs que ceux qui habitent sous l'Equateur ont deux Etés, deux Hivers, deux Printems & deux Automnes à cause que respectivement à eux, le Soleil s'approche deux fois des Tropiques, & s'en éloigne deux fois. Je conviens de ce fait: mais je puis assurer à ceux qui aiment la verité que là où il ny a point de *Paramo*, sous la Ligne, ou aux environs, & même dans les deux premiers climats, soit du côté du Nord, soit du côté du Sud, on ne s'apperçoit d'aucun changement de tems, & qu'on éprouve toute l'année une chaleur excessive & continuelle. La raison en est, que soit que le Soleil se trouve dans le Tropique du Cancer, ou dans celui du Capricorne, ses rayons ne sont jamais assez obliques dans les deux climats, qui sont de part & d'autre de l'Equateur, pour occasionner une diminution de chaleur sensible. Que si l'on y sent du froid ou de la fraicheur,

c'est une preuve infallible qu'il y a auprès quelque *Paramo* qui occasionne ce changement ; de sorte que ces termes de deux Hivers, de deux *Printems*, ne sont vrais que dans la spéculation & eu égard au cours du Soleil dans l'Ecliptique, & ils ne peuvent avoir lieu dans le pays dont nous parlons.

Je conclus de ce que je viens de dire, qu'il n'y a point d'hiver pour ceux qui demeurent entre l'Equateur & les Tropiques, parce que le plus grand éloignement du Soleil n'arrivant que lorsqu'il est dans le Tropique du Capricorne, ce qui, suivant le Pere Tosca, est le seul hiver qu'il y ait dans ces Pays-là, savoir le 22 Decembre sur l'*Orénoque*, par 25 degrés, à *Santa Fé de Bogota*, par 27, à Carthagene par 34 degrés & onze minutes ; cette distance n'est point assés considerable pour diminuer sensiblement l'activité des rayons du Soleil, dont les habitans se ressentent jour & nuit. Il en faut excepter ceux qui étant entourés de *Paramos*, en reçoivent

Il n'y a pas même d'hiver, & la raison de cela.

la fraîcheur , à proportion qu'ils en font plus ou moins éloignés. M. Laet (a) , que j'ai déjà cité , après avoir parlé de ces deux Hivers & de ces deux Printems , finit en ne laissant à ces deux Hivers d'autre activité que celle qu'ils ont en Peinture. *Ce n'est pas , dit-il , que ces Saisons soient distinguées par la succession alternative du froid & du chaud.* A quoi donc les distingue-t'on ? Il repondra , que c'est par le plus ou le moins d'éloignement du Soleil ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

Ceux
qui vi-
vent sous
les Tro-
piques
n'ont
point
d'Hiver
non plus

Ces mêmes raisons ont lieu pour ceux qui vivent sous les Tropiques , & loin de me contenter de leur refuser deux Hivers avec M. Bion , le Pere Tosca , & Hurtado , je ne veux pas même leur en accorder un seul. La *Havane* ou *Cuba* est par 23 degrés & demi , de maniere que sa côte Septentrionale est sous le Tropicque du Cancer ; aussi cette

(a) Laet. lib. 9. cap. 4. Non quod hæ tempestates , æstus , aut frigoris vicissitudine distinguantur , &c.

Isle éprouve-t'elle une chaleur continuelle, & donne-t'elle les mêmes fruits que les Pays qui sont les plus près de l'Equateur, comme sont le Sucre, le Tabac, l'Ynca, la Cassave & plusieurs autres qu'on ne trouve point dans les Pays froids. Il est vrai que les habitans de la *Havane* ne comptent leur Hiver que depuis le mois d'Octobre jusqu'à celui de Mars; mais que veulent-ils dire par là? que les jours où il regne des vents du Nord, ils ont froid, & que lorsqu'il regne des vents contraires, ils ressentent les mêmes chaleurs qu'auparavant. Ce n'est point un Hiver, mais un froid accidentel, & plus rare que celui qu'occasionnent les *Paramos* dans la terre ferme; parce que celui de ces derniers, est un froid fixe & permanent, au lieu que celui de la *Havane* ne l'est pas.

Ces opinions ne paroissent extraordinaires, que parce qu'on ne fait pas attention à ce qui se passe autour de nous. Pour n'en être point surpris, on n'a qu'à réfléchir sur ce

Termes
impro-
pres d'é-
té &
d'Hiver
que l'u-

sage a
intro-
duits.

qui se passe à Madrid , où dans le fort des mois de Juillet & d'Août , les ruës & les maisons des gens du commun , sont inhabitables à cause de la chaleur ; au lieu que dès que le vent de bize souffle , tout se rafraichit & se change en Printems. Au contraire le froid le plus excessif de Decembre & de Janvier , perd toute son activité , lorsqu'il regne par hazard un vent d'Orient. C'est-là un fait connu de tout le monde , & l'on approuve fort la methode d'un fameux Médecin de cette Capitale , qui tenoit toute l'année ses habits d'hiver & d'Eté tous prêts , pour s'en servir selon le tems qu'il faisoit. Il s'habilloit le matin selon le vent qui regnoit , de sorte que dans le fort même de l'Eté , si son valet lui disoit , Monsieur , il fait un vent de Bize ; il prenoit aussi-tôt l'habit d'hiver , & si dans le cours de l'hiver , il souffloit un vent d'Orient, il prenoit celui d'Eté. On ne doit donc pas trouver étrange ce que je dis de la *Havane* & des autres Pays.

On sçaura que dans la *Terre Ferme* c'est l'usage de donner le nom d'hiver aux tems pluvieux, & celui d'été à ceux qui sont secs, si bien que le peuple, s'il vient à pleuvoir le matin, ne manque pas de dire : *Voilà un terrible hiver*, & le soir, lorsque le Soleil paroît, *Nous avons un bel été*. Peut-on se servir d'expressions plus absurdes & plus impropres, j'ai pour garants de mon sentiment le Fameux Pere Pierre Simon (a) & le Célèbre Piedrahita (b), qui n'alleguent pour eux que l'expérience, qui l'emporte, selon moi, sur tous les raisonnemens. C'est aussi le sentiment du Pere André Perez de Roxas (c) dans son Histoire de Cinaloa, où il traite des Montagnes de *Topia*, lesquelles, suivant la description qu'il en donne, ne sont que des *Paramos* extrêmement froids.

Pour conclurre, je suis si fort éloigné d'admettre ni un, ni deux hivers

Lors
qu'on
compte

(a) Cap. 1. Conquist. novi Regni.

(b) Notic. 1. cap. 2. de son Histoire du nouveau Royaume.

(c) Lib. 8. cap. 1. fol. 469.

que l'Hiver regne dans la Zone Torride, c'est alors qu'il y fait le plus de froid.

dans les Pays qui sont sous l'Equateur, que j'ose assurer, que dans le tems qu'on croit que ces Hivers y regnent, la chaleur est alors plus forte, en faisant abstraction du froid que peuvent occasionner les *Paramos* ou les vents du Nord. La raison en est qu'on juge de l'Hiver par le plus grand éloignement du Soleil, respectivement au Zénith de ces Pays, qui arrive dans les derniers jours du mois de Décembre, tems auquel cet Astre est dans son *Périgée*, c'est-à-dire, un million de fois plus près de la Terre prise en général. Or personne ne doute que la chaleur ne soit alors plus forte.

Les Auteurs disent que cette augmentation de chaleur est insensible aux habitans de l'Europe, premièrement, parce que comme dans le mois de Décembre, le Soleil est dans le plus grand éloignement où il puisse être de nôtre Zénith, ses rayons sont si obliques, & nous affectent si peu, qu'on ne sçauroit l'appercevoir malgré la proximité de

cet Astre. La seconde raison est, que la brieveté des jours en Europe dans les mois de Décembre & de Janvier, ne donne pas le tems au Soleil d'échauffer la terre, d'autant plus qu'il n'a pas assez de force pour surmonter le froid qui regne. Ce sont là, à la verité, des raisons assez fortes pour qu'on ne s'apperçoive point en Europe de la chaleur, que le *Périgée* du Soleil occasionne dans les mois dont on vient de parler : mais elles ne peuvent avoir lieu dans les Pays situés sous l'Ecliptique ; premierement parce que dans ces derniers les rayons du Soleil tombent presque à plomb sur la terre, & que l'obliquité de cet Astre, est peu considerable ; d'où il arrive que sa proximité jointe à celle du Zénith au Soleil laquelle est plus grande par rapport à l'Europe, que par rapport au Pays dont nous parlons, tout cela, dis-je, concourt à prouver que dans le mois de Décembre & de Fevrier, la chaleur doit être plus forte dans ces contrées

Les deux
raisons
qu'on
allegue
pour
prouver
la ri-
gueur de
l'Hiver
en Euro-

pe, prouvent la chaleur excessive qui regne entre les Tropiques. du nouveau monde, que dans celles que nous habitons. La seconde raison fortifie ce que je viens de dire, car de ce que les jours sont si courts & de si peu de durée en Europe, dans le mois de Décembre & de Janvier, & le froid si excessif, il s'ensuit qu'on ne doit point y sentir cette augmentation de chaleur, non-seulement, celle qu'occasionne le *Périgée*, mais encore celle que le Soleil causeroit, en faisant abstraction de la proximité où il est.

La chose est ainsi; mais comme dans les Provinces qui sont sous l'Ecliptique la durée des jours est de douze heures tout-au-plus par le dix-septième degré de latitude, ils doivent être plus courts d'une heure à la fin du second climat. D'un autre côté, en exceptant les *Paras*, la chaleur du Soleil ne trouve point de froid à surmonter au contraire, lorsqu'il se leve à six heures du matin, trouvant encore les pierres & le terrain échauffé, comme on l'éprouve à l'*Orénoque*,
ses

ses rayons conservent toute leur force pendant douze heures sous l'Equateur, & durant onze heures dans le second climat, deux circonstances qui prouvent que lorsque cet Astre est dans son *Péri-gée*, sa chaleur doit être extrêmement forte, dans le tems même qu'on suppose un ou deux hivers.

Malgré ce que je viens de dire, je me sou mets volontiers au sentiment des Auteurs que j'ai cités, & j'admets, dans la spéculation, leurs hivers, eu égard à l'éloignement du Soleil de ce Zénith; mais ils doivent aussi, de leur côté, ne point se refuser aux expériences que j'ai rapportées, puisque je les ai faites avec toute l'exa ctitude possible, à l'aide des lumières qu'ils m'ont fournies. Après avoir examiné la nature de l'*Orénoque*, voyons quels sont les Peuples qui l'habitent.

On peut admettre dans la Théorie deux hivers & deux étés entre les Tropiques.

CHAPITRE V.

Des Indiens en général, & de ceux qui habitent les Pays qui sont aux environs de l'Orénoque.

§. PREMIER.

Préambule dans lequel on établit l'idée qu'on doit se former de ces Peuples.

Trois états dans lesquels on doit considérer les Indiens de l'Amérique.

COMME j'ai dessein de traiter mon sujet le plus clairement qu'il me sera possible, je vais commencer par considérer les Indiens dans trois differens états. J'examinerai d'abord ce qu'ils étoient, avant que les Yncas & les Montezumas regnassent dans le Perou & dans le Mexique; tems affreux! qui ne presente aux yeux que cruauté & Barbarie. Je parcourrai les vastes Pays du Perou & du Mexique, qui étoient sous la domination de ces Princes; on

verra la discipline militaire s'y établir, & la grossiereté faire place à la politesse, à mesure qu'ils avancoient leurs conquêtes. Le troisième état, qui a été heureux pour des Millions d'Indiens qui se sont sauvés & se sauvent encore, quoique malheureux pour ceux qui persistent dans leur ignorance aveugle, ou qui ferment les yeux à la lumiere de l'Evangile, a commencé depuis que les armées de Sa Majesté Catholique se sont mises en possession de ces deux vastes Empires, & continuë jusqu'aujourd'hui, la lumiere de la foy augmentant de plus en plus dans les contrées réculées du nouveau monde, pour le bonheur éternel de cette infortunée posterité d'Adam.

Je compare le premier état de ces Peuples aux ténèbres dans lesquelles étoit plongé le genre humain avant la vocation d'Abraham; le second aux tems dans lesquels les Medes, les Perses, les Egyptiens, les Grecs & les Romains réduisirent avec le secours de leurs

Trois états des habitans de l'ancien monde, qui respondent aux trois du nouveau.

armes les Nations Barbares de nôtre continent , à embrasser un genre de vie plus policé , & le troisiéme enfin , qui est celui dans lequel nous trouvâmes le nouveau monde , la premiere fois qu'on le découvrit , au regne de Tibere , qui étendit sa domination sur les plus belles Provinces de nôtre continent. Comme donc cette union & cette sujction de l'Univers à l'Empire Romain , fut un effet de la Providence , qui vouloit faciliter les progrès de l'Evangile dans toute l'étenduë de l'Empire & au dehors , de même la conquête de la plus grande partie du Perou par l'Ynca , & l'assujettissement des principales contrées du Mexique à Montezuma , ont été menagés par l'Etre suprême , afin qu'après l'abaissement de ces deux Chefs , l'Evangile ne trouvât plus d'obstacle dans ces vastes Provinces. Et comme la lumiere de la foi a été plus long-tems à se répandre chez les Nations qui avoient conservé leur grossiereté & leur Barbarie , pour n'avoir pas voulu

Les conquêtes des Yncas & de Montezuma , ont facilité les progrès de l'Evangile.

se soumettre au joug & à la discipline de la politique Romaine , & qu'il s'en trouve même encore plusieurs qui croupissent dans les erreurs du Paganisme , il est arrivé de même que les Peuples de l'Amérique qui n'ont point été autrefois assujettis , ni à l'Ynca , ni à Montezuma , sont d'autant plus méchans & plus Barbares , qu'ils se trouvent plus éloignés. Je pousse ma comparaison plus loin , & je dis , que le même ennemi qui a semé chez nous l'yvraïe dans tant de Royaumes puissans & florissans , qui persistent dans leurs erreurs , & résistent à la lumière qui les cherche , a fait aussi qu'il se trouve plusieurs Provinces dans le nouveau monde , surtout dans la partie Méridionale , qui rebelles à la foi qu'elles ont reçûë , s'opposent à ses inspirations , & empêchent que d'autres Nations plus dociles & plus traitables , ne reçoivent la doctrine Celeste. Nous voici enfin arrivés sur les bords de l'*Orénoque* ; n'y entrons point encore , & examinons

auparavant comme de dessus une hauteur, non seulement les Indiens qui l'habitent, mais encore tous ceux de l'Amérique en général, pour n'être point obligés à des répétitions inutiles.

§. I I.

*De la Taille, & de la couleur
des Indiens, & des Traits
de leurs visages.*

C'EST la coutume de ceux qui vont visiter un Palais, d'en examiner d'abord le frontispice & la façade, parce que c'est par elle qu'on juge pour l'ordinaire de l'Architecture qui regne au dedans. Je suivrai cet exemple, & avant que de parler du génie, des mœurs, des inclinations & des coutumes des Indiens de l'Amérique, je décrirai, la taille, l'air, l'aspect & la couleur des Peuples de l'Orénoque & des Pays des environs.

On trouve chez ces Nations la

même différence par rapport à la taille & à la corpulence , que parmi les Peuples de l'Europe. Les uns sont grands , les autres petits , & quelques autres de taille moyenne , quelques uns sont gros & replets , quelques autres secs & maigres. On voit chez quelques Nations des Indiens très - bien faits & de belle taille , tandis qu'on ne trouve dans d'autres que des hommes laids & mal faits. Les uns montrent beaucoup de vivacité dans leurs yeux & dans leurs actions , tandis que d'autres sont extrêmement paresseux & indolens. Cette variété est un des plus beaux spectacles de l'Univers , & une preuve admirable de la Puissance du Créateur.

Variété
admirable des
Indiens.

Cette même diversité a lieu parmi les différentes Nations qui habitent ce continent. Chez les *Otomacos* , par exemple , les hommes sont fort grands & fort replets : chez les Nations *Gyrara* , *Ayrica* , *Saliva* , & chez les *Caribes* , on trouve un grand nombre d'Indiens d'une taille haute , élégante & bien proportion-

différence de
leurs
tailles.

née ; au lieu que chez les Nations *Achagua*, *Maypûre - Abane*, les hommes pour la plûpart y sont de taille moyenne, & les uns & les autres extrêmement gros & replets.

Tous ces Peuples, sans en excepter aucun, ont les cheveux noirs, épais & fort longs ; mais ce n'est que dans un âge extrêmement avancé qu'ils blanchissent, ce qui prouve, comme plusieurs Auteurs l'ont avancé, (a) que la blancheur des cheveux est bien moins l'effet des années, que celui des chagrins & des soucis. Je ne crois pas qu'il y aye de Peuple au monde qui vieillisse plus tard que les Indiens, car à peine leur tête commence-t'elle à blanchir à soixante ans.

Les Indiens n'ont des cheveux blancs que fort tard.

Ils n'ont ni barbe ni sourcils.

La nature n'a point donné de Barbe aux Indiens, & ils sont si aises de n'en point avoir, que dès qu'un poil vient à paroître, ils ont soin de l'arracher, en quoi la Nation *Otomaca* ne les imite

(a) Scaliger. Exerc. 312. & M. de la Monnoye, Tom. I. p. 47.

point. Les Peuples de l'*Orénoque* & de l'*Ayrico* s'attachent jusqu'aux sourcils ; cependant ceux des Indiens qui sont civilisés , qui ont embrassé le Christianisme , & qui se font raser pour se conformer aux coutumes des Européens , parviennent à la fin à avoir des moustaches & quelques poils au menton.

Les Indiens ont une physionomie différente de celle des Européens , des Africains , des Chinois & des Tartares ; mais elle n'a rien de désagréable. Je voudrois pouvoir la décrire comme il faut , mais je ne sçai si j'y réussirai. Leurs yeux en général sont très-beaux , ni trop grands , ni trop petits , noirs dans le centre , & d'un très-beau blanc , ce qui joint à l'épaisseur & à la noirceur des sourcils , leur donne une très-bonne grace. Cependant ils diffèrent de ceux des Européens , en ce que la paupière supérieure , après être arrivée au point lachrymal , ne s'unit point en pointe

Descrip-
tion des
yeux des
Indiens.

avec l'inférieure, & formé en se joignant avec celle-ci un arc de cercle. Pour m'expliquer plus clairement, je dis que les Indiens n'ont point les points lachrymaux ouverts comme les Européens, mais cette conformation qui leur est propre, n'a rien de laid, & convient avec la symétrie de leur visage.

Forme particulière de leur nez. La forme de leur nez est toute-à-fait singulière, il a de part & d'autre deux callus ronds & plus osseux qu'à l'ordinaire, le dos en est extrêmement applati, les aîles grandes & charnuës, ce qui fait que les deux narines sont fort larges & fort creuses.

Leurs lèvres & leurs dents. Leurs lèvres sont bien proportionnées, mais plus grosses que petites. Les dents sont la chose que nous devons le plus envier aux Indiens, elles sont extrêmement blanches & fermes, & elles se conservent telles jusqu'à un âge avancé, & même jusqu'à la mort. Ils ne sont point sujets aux maux de dents, & je n'ai jamais vû

personne s'en plaindre , ce que j'attribuë à la tranquillité dans laquelle ils vivent , ces Peuples travaillant aussi peu de corps que d'esprit , ce qui vrai-semblablement éloigne les fluxions , qui ont leur source dans le cerveau.

Les traits des Indiens étant tels que je viens de les d'écrire , on ne doit pas être surpris qu'ils ayent une physionomie extraordinaire. Cependant elle ne seroit ni laide ni désagréable , s'ils ne travailloient eux - mêmes à se rendre difformes au moyen des différentes couleurs dont ils se peignent tous les jours. Cette coûtume est si extraordinaire , qu'elle me fournira la matiere d'un Chapitre. Il me suffit de dire pour le présent , que ceux qui ne les ont jamais vû , les prennent au premier coup d'œil pour autant de Diables sous une forme humaine.

Quant à la couleur de quelques - uns de ces Peuples , elle est si variée , que je n'en dirai rien de fixe & de certain , crainte

de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois , font en général presque blancs : ceux qui vivent à découvert dans les champs sont basanés , à moins qu'ils n'aient soin de se peindre : les *Otomacos*, qui navigent sur les Rivières, & qui vivent sur leurs plages, sont bruns & noirâtres, parce qu'ils n'employent point des couleurs ; enfin les Peuples qui en usent, pour se conformer à la coutume, paroissent presque blancs après s'être lavés ; de sorte qu'il n'est pas aisé de fixer au juste la couleur des Nations dont je viens de parler. On peut cependant assurer que les Indiens en général, sont basanés les uns plus les autres moins , & qu'il en est d'eux comme des Européens , dont les uns sont plus blancs que les autres, & chez lesquels il s'en trouve de basanés , sur-tout parmi les Payfans.

Couleur de quelques Nations particulières.

Les Indiens naissent presque

Les , Indiens de même que les Nègres , naissent presque blancs, & ils conservent cette couleur

pendant quelques jours. Mais il est bon de savoir, que comme les enfans des Nègres viennent au monde avec les extrémités des ongles noirs (a) pour signe de ce qu'ils doivent être, de même les petits Indiens naissent avec une tâche vers la partie postérieure de la ceinture, laquelle est de couleur grise, & s'évanouit, à mesure que l'enfant perd sa couleur blanche, pour prendre celle qui lui est naturelle. Cette tâche a la largeur d'un Ecu, je l'ai vûë plusieurs fois, ainsi l'on peut m'en croire sur ma parole.

blancs & avec une certaine tâche.

Il est étonnant de voir avec quelle promptitude les Indiens blanchissent; qu'une Indienne se marie avec un Européen, pourvû que la fille, la petite fille, l'arrière petite fille, se marient avec un homme de la même Nation, l'enfant qui naît à la quatrième génération, est aussi blanc qu'un François né dans le sein de Paris. Lorsque ces Ma-

Les Indiens deviennent blancs en très-peu de tems.

(a) Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1703.

riages se font avec des Européens , ces quatre générations sont telles qu'il suit :

- | | |
|---|--|
| 1. D'un Européen
& d'une Indienne
viennent les <i>Metif</i> . | Deux quart ^s
de chaque partie. |
| 2. D'un Européen
& d'une <i>Metive</i> ,
vient l'espece <i>Quarterona</i> . | Un quart de
l'Indienne. |
| 3. De l'Européen
& de la <i>Quarterona</i>
naît l' <i>Ochavona</i> . | Une huitième
Partie de l'Indienne, |
| 4. De l'Européen
& de l' <i>Ochavona</i>
fort la <i>Puchuela</i> . | Tout - à - fait
blanche. |

On remarquera que cette gradation s'observoit autrefois à la rigueur , tant pour conserver l'égalité dans les Mariages , que pour sçavoir jusqu'à quel degré de parenté on pouvoit les permettre parmi le *Néophites*. Mais le Pape Clement XI. a déclaré par une Bulle , qu'on ne doit reconnoître pour *Néophites* que les *Indiens* & les *Métif* , & tenir pour *Blancs* , les *Quarterones* & les *Ochavones*.

DE L'ORENOQUE. III

Je suis bien aise de faire observer Observation curieuse.
ici , que si la *Métive* se marie avec un *Métif* , l'enfant est *Métif* , & s'appelle communement *Tente en el ayre* , parce qu'il n'est ni plus ni moins que ses parens , & qu'il reste dans le même degré.

Si la *Métive* se marie avec un *Indien* , l'enfant s'appelle *Salta atrás* , parce qu'au lieu d'avancer il récule , ou passe d'un degré supérieur à un inférieur.

Ce que je viens de dire peut servir à déraciner une erreur fort commune en Europe ; car on voit par là qu'il y a beaucoup de différence entre les noms d'*Indio* & d'*India* , & ceux de *Indiano* & *Indiana* , quoiqu'ils passent pour synonymes , surtout en Espagne. L'*Indio* , est à proprement parler , celui qui est natif de l'Amérique , au lieu que l'*Indiano* est un Américain , qui , quoique domicilié dans le Pays , tire son origine d'ailleurs. C'est là la signification qu'on donne à ces mots dans l'Amérique , & l'on s'en sert aussi en Espagne pour désigner ceux qui

Autre observation digne de remarque.

reviennent de leurs Gouvernemens , ou de trafiquer. Quand à ceux qui passent d'Europe dans l'Amérique , les habitans du Perou , les appellent *Chapetones* , & ceux de la nouvelle Espagne *Cachupines* ; ce sont les noms que les Indiens donnerent aux premiers conquérans , & qui ont subsisté jusqu'aujourd'hui. Pour ce qui est des descendans des Européens , qui se marient à l'Amérique , on les appelle indistinctement *Blancs* , *Espagnols* , & *Naturels* , s'ils sont Indiens.

Differen-
ce re-
marqua-
ble entre
les noms
d'India
& d'In-
diana.

Que les Espagnoles cessent donc de pleurer , & qu'on n'entende plus chez elles ces lamentations : *Que je suis à plaindre ! mon fils s'est marié avec une Indienne*. Quelles observent auparavant si ce mariage s'est fait avec une femme native du Pays , ou avec une étrangere qui y soit domiciliée. Si c'est avec celle-ci , elles doivent sçavoir qu'il y en a d'extrêmement blanches , & dont la Noblesse est sans réproche , puisqu'elles descendent des meilleures maisons d'Espagne , qui ont passé

autrefois à l'Amérique , & qui y passent encore tous les jours. Que si leur fils s'est marié avec une Indienne naturelle , ce mariage ne leur doit pas paroître si mauvais , sur-tout si l'épouse est fille de quelque *Cacique*.

Ce seroit à tort que nous nous serions efforcés de déraciner cette erreur de nôtre continent, si nous en laissons subsister une autre dans l'Amérique beaucoup plus préjudiciable, & qui s'est si fort emparée de l'esprit du Peuple , qu'elle devient un obstacle aux progrès du Christianisme. Elle consiste en ce qu'on est persuadé que les enfans des *Mulâtres* ne deviennent jamais blancs, comme ceux des *Métifs* & des *Indiens*.

Je dis que cette opinion est fautive, & que la raison pour laquelle on voit un si petit nombre d'enfans blancs nés de parens *Mulâtres*, c'est que ces sortes de mariages sont extrêmement rares, par la répugnance qu'on trouve à les contracter. Il est certain que si les *Métifs* ne se

Autre erreur qui regne dans l'Amérique.

Les enfans naissent toujours blancs à la quatrième génération.

marioient jamais qu'avec des femmes de leur sorte , leurs enfans resteroient *Métifs*, sans avancer d'un pas. Mais si l'on voyoit les enfans des *Métives* & des *Quarteronas* avec les blancs naître parfaitement blancs , on reviendroit bientôt de cette erreur. Comment donc est-il possible qu'ils persistent dans la première , voyant tous les jours naître des blancs du mariage d'une Mulâtre & d'un Blanc ?

On doit donc tenir pour certain que la même gradation qu'on a observé par rapport aux *Métifs* a lieu aussi pour les *Mulâtres* , & qu'à la quatrième génération , les enfans naissent parfaitement blancs , pourvû que les mariages se fassent dans cet ordre.

1. D'un Européen
& d'une Nègresse ,
naissent les *Mulâtres*.

2. D'un Européen
& d'une Mulâtre ,
les *Quarterons*.

3. D'un Européen
& d'une *Quartero-*

Deux quarts de
chaque partie.

Un quart de la
Mulâtre.

Un huitième de
la *Mulâtre*.

ne, les *Ochavons*.

4. D'un Européen
& d'une *Ochavano*,
naissent les *Puchue-*
las.

Tout - à - fait
blancs.

On voit par-là, que si cette *Puschuela* se marie avec un *Mulâtre*, l'enfant rétrograde de nouveau, & que si c'est avec un *Nègre*, encore plus; d'où vient qu'il est rare de voir chez eux des enfans blancs, quoi-qu'il s'en trouve quelques-uns.

Puisque nous en sommes sur cette matiere, il ne sera pas hors de propos de rechercher la cause de la couleur des *Nègres*, & d'examiner si elle peut changer, & la maniere dont ce changement peut se faire.

§. III.

*Origine de la couleur des Nègres :
si on peut la changer ou non ,
& la cause de ce changement.*

NOUS ne cherchons point à savoir en quoi consiste la couleur des *Nègres*, si c'est dans quel-
Etat de la ques-
tion.

que suc, dans la contexture de l'épiderme, ou de la membrane réticulaire, ou dans la peau qui est un tissu de glandes de différente forme & de différente grosseur, ou enfin, si elle est seulement produite par le plus ou le moins d'activité avec laquelle ces glandes renvoient la lumière, colorée par la refraction qu'elle y souffre. (a) Quoiqu'il en soit, nous ne recherchons ici que l'origine de cette couleur, & si elle peut changer ou s'alterer en recevant une autre nuance.

Erreur
des an-
ciens.

Parmi les Auteurs qui ont traité cette matière, les uns se sont trompés, en cherchant l'origine de cette couleur trop haut, & les autres, en lui assignant une cause peu conforme à la sainte Ecriture. Des personnes savantes ont réfuté leurs opinions d'une manière qui ne laisse rien à désirer, & j'ajouterai aux

(a) L'opinion la plus reçûë est, que cette couleur ne vient que d'une matière noirâtre, qui est dans le corps réticulaire, sans qu'on sache son origine. N. D. T.

raisons dont ils se sont servis, que quoique M. Hanneman ait recherché depuis curieusement l'origine des Nègres, il n'a pas laissé de s'éloigner de l'écriture. Il prétend que cette couleur noire est la marque caractéristique de la malediction que Noé prononça contre Can : mais où est la preuve de ce sentiment ? Peut-être dira-t-il que les Nègres sont enlevés de leur Pays, & vendus comme Esclaves, & que c'est en quoi consiste cette malediction, qui les assujettit à être les serviteurs des serviteurs de leurs freres : *Servus servorum erit fratribus suis* : mais il ne fait pas attention qu'on vend également pour Esclaves les Peuples de l'Europe, sans qu'ils soient Nègres, ce qui prouve que la couleur de ces derniers n'est ni un châtement, ni un effet de la malediction dont on vient de parler. Si cette raison ne satisfait point Hanneman, qu'il réponde à ce que je vais lui dire au nom d'un Nègre d'Angola.

On réfute le sentiment de M. Hanneman.

Il est vrai, lui dira ce Nègre,

Argu-
ment fa-
cetteux,
mais
fort.

que c'est la faute de Can , & la malediction prononcée contre nôtre premier Pere Canahan , qui nous réduit à être Esclaves , mais Dieu touché de nôtre malheur , a voulu nous consoler & nous donner des marques de sa prédilection , en nous accordant cette belle noirceur que vous voyés , & dont nous sommes extrêmement satisfaits. Hanne- man répondra , que cela n'est point prouvé par l'Ecriture , à quoi le Nègre objectera , que ce qu'il avance ne l'est pas non plus ; & si cet Auteur regarde cette couleur comme laide , & comme plus propre à marquer la tristesse que la joye , le Nègre lui dira , qu'il est en cela d'un sentiment différent , & que le blanc est pour lui une couleur mélancolique & de mauvais augure.

Si cet Auteur eut un peu plus réfléchi sur ce sujet , il auroit trouvé dans l'Ecriture , (a) que Sidon d'où sont venus les Sydoniens , fut fils de Canahan ; qu'ensuite nâquit *Hethée* ,

(a) Genes. cap. 10. vers. 6. 15. 16. & 17.

qui donna son nom aux Hethéens ; qu'après lui nâquirent le Pere des Jebuséens , & les autres enfans , qui peuplerent d'abord la Palestine , & qui dans la suite se repandirent dans l'Affrique , & , selon moi , des côtes de celle-ci dans les deux Amériques , au bout de plusieurs générations ; sans qu'on puisse prouver que les Cananéens , les Sydoniens , les Hethéens , ni les Jebuséens , ayent été noirs , ni depuis le Déluge , & la dispersion de Babel , jusqu'aujourd'hui. Il s'ensuit donc que c'est de ces Peuples blancs , descendans de Can & de Canaham , que sont venus les Nègres , & de ceux-ci enfin les Peuples basanés de l'Amérique , comme nous le dirons dans la suite. Mais pourquoi nous arrêter à une chose dont il n'est point question ? cherchons plutôt la cause de ce changement de couleur : mais auparavant , il faut supposer que si les Nègres sont nés de parens blancs , il peut aussi se faire que les Peuples blancs & basanés soient nés de Parens noirs.

Les Nègres & les Peuples basanés sont nés des blancs.

Précaution avec laquelle il faut traiter des couleurs.

Nous devons encore examiner les couleurs, sans décider qui sont celles qui méritent la préférence; car cela dépend de la volonté, & la raison n'y a point de part. Il en est des couleurs comme des Langues, chacun préfère celle de son Pays à toute autre, la trouvant plus douce & plus aisée à entendre. L'amour propre est aveugle, & il ne peut servir de Juge dans les choses qui nous concernent en propre. D'ailleurs il est certain que la blancheur ne constitue point la beauté, puisqu'il y a des personnes blanches qui sont extrêmement laides, & qu'on en a vû au contraire de noires, qui étoient d'une beauté achevée. On voit par l'Écriture (a) que l'Épouse des Cantiques étoit noire & fort belle; & le Poëte de Mantoue instruisant un jeune homme, qui ne savoit point apprécier

La couleur noire n'est point à mépriser.

(a) *Nigra sum, sed formosa; ideò dilexit me Rex. Ex Cantic. Salom., cap. 1.*

les couleurs, (a) lui fait observer qu'on préfère les violettes à plusieurs autres fleurs dont la blancheur éblouit la vûë, de sorte que dans cette matière, le cas qu'on fait d'une couleur vient moins de la couleur en elle-même, ou de l'objet dans lequel elle se trouve, que du plaisir qu'on prend à la considérer, ce qui a donné lieu au Proverbe.

*Quisquis amat ranam, ranam
putat esse Dianam.*

Le gout des hommes est si capricieux à cet égard, que les femmes, qui sont les plus Idolâtres de leur beauté, s'efforcent de la diminuer par le moyen des mouches qu'elles se mettent. Le gout qu'on a pour les yeux noirs dans les Pays du Nord, est cause que plusieurs femmes sont devenuës borgnes ou aveugles, à force d'employer des

(a) Virgil. Georg. O! formose puer,
nimium ne crede colori;

*Alba ligustra cadunt, vaccinia
nigra leguntur.*

I. Partie.

F

Mariages
peu com-
muns.

drogues pour se les rendre tels. (a)
Les hommes blancs ont paru
toujours aimer extrêmement la cou-
leur noire , & l'on trouve aujour-
d'hui dans la ville de Carthagene
des Indes , à *Monpox* & dans plu-
sieurs autres endroits, des Espagnols
de fort bonne maison , qui se sont
mariés par inclination avec des Né-
gresses , & qui vivent avec elles
dans une union parfaite : au con-
traire , j'ai vû à la *Guayane* une Mu-
lâtre blanche , mariée avec un Né-
gre , & dans le Pays de *Santiago*
de las Atalayas , une Métive blan-
che , mariée avec un autre Nègre.
Celui-ci la rejetta plusieurs fois , lui
disant qu'elle prit bien garde à ce
qu'elle vouloit faire , qu'il craignoit
que sa noirceur n'occasionnât dans
la suite des dégouts , & de la mé-
sintelligence entr'eux. Là-dessus la
Métive s'en fut chez elle , & s'é-
tant frottée le visage avec du suc
de *Jagua* , dont la couleur ne s'é-
face jamais , elle revint trouver le

(a) Hernest. Steygmitt.

Nègre & lui dit : *Nous voilà maintenant égaux , tu ne peux plus te dispenser de m'aimer.* Ils se marièrent en effet , & eurent un grand nombre d'enfans. En un mot l'amour est aveugle , & comme tel , incapable de juger des couleurs. Examinons maintenant les couleurs sans partialité , & voyons si nous pourrons découvrir l'origine de la noire.

Tout le monde sçait que l'ardeur du Soleil noircit le teint de ceux qui s'y exposent , témoin les Laboureurs & les personnes qui sont continuellement dans les champs , aussi l'Epouse des Cantiques qui en avoit ressenti l'effet , rejette-t'elle sur lui la noirceur de son visage : (a) *Decoloravit me sol.* On ne doit pas en être surpris , puisque les fruits & les arbres même ont une autre couleur dans l'endroit qui est exposé au Soleil , que dans celui qui est à couvert de ses rayons ;

Le Soleil altere la couleur.

(a) Cantic. cap. i. *Nolite considerare , quod fusca sim , quia decoloravit me sol.*

La couleur des Nègres n'est point causée par la chaleur du Soleil. mais cet astre n'a pas assez de force pour rendre les hommes noirs.

Ce que je viens de dire est démonstratif, & paroîtra évident à quiconque, le Globe terrestre d'une main, & l'Histoire générale de l'autre, s'étant placé à dix degrés de l'Equateur, parcourra la sphere, sans sortir de ce parallele. Avec le secours de la Géographie, il verra dans cet espace de terrain, des hommes noirs, Mulâtres, blancs, & basanés. Comme donc le climat qui répond à ce cercle, est le même par toute la terre, quant à l'effet du Soleil, il s'ensuit que la chaleur ni l'influence de cet Astre, ne peuvent occasionner la couleur noire dont nous parlons, quoiqu'elles puissent ternir la blancheur des hommes, ainsi que je l'ai dit ci-dessus.

Observation sur les couleurs en général.

Je ne dois pas oublier ici une Observation qu'ont faite les Géographes, savoir, que plus les Pays sont près de l'Equateur, plus les Peuples qui les habitent sont basanés; & qu'au contraire, plus ils

sont voisins du Nord, plus les habitans sont blancs. Il y a plus, on remarque la même blancheur sur les plumes des Oiseaux; sur le poil des Ours, des Loups & des Lions, & ce n'est que dans ces contrées que se trouve la belle Hermine. Je l'accorde quant aux hommes qui naissent dans ces climats, depuis qu'ils ont été peuplés jusqu'aujourd'hui, pour la raison que je dirai dans la suite; mais je le nie quant aux étrangers & à leurs descendans, quoi-qu'ils y soient établis depuis un tems immemorial, ainsi que cela se voit dans les Colonies Portugaises, établies parmi les Nègres d'Afrique, sur les Côtes & dans les Isles de l'Asie, dans les villes Espagnoles, qui sont près de l'Equateur dans les Indes, & enfin dans les Comptoirs que les François, les Anglois & les Hollandois ont dans l'Afrique & dans l'Asie, & où les familles Européennes qui s'y sont établies depuis deux Siècles, conservent de génération en génération la blancheur de leurs Ancêtres,

malgré le Soleil & la chaleur qui se fait sentir sous l'Equateur.

Deux
opinions
à ce sujet
aufquel-
les l'Au-
teur ré-
duit tou-
te la
ques-
tion.

Cela supposé, je me borne, pour abréger à deux opinions sur la couleur des Nègres, laissant au Lecteur la liberté de choisir celle qui lui plaira le plus. L'une est celle des modernes, & l'autre celle des anciens, laquelle a pour elle une infinité d'Auteurs, de Livres & d'Histoires, qui toutes favorisent la possibilité du fait qu'on admet, par des exemples & des cas particuliers; comme font des enfans, qui sont venus au monde tout-à-fait noirs, parce que leurs Meres dans le tems de la conception avoient fixé leur imagination sur le portrait d'un Nègre. Mais le malheur de cette opinion est, que les argumens des Philosophes qui la défendent, ne satisfont point l'Auteur de la premiere, qui rejette les faits qu'on allegue, comme n'étant pas suffisamment attestés; parce qu'on ne cite en leur faveur que des témoins particuliers, savoir, cinquante Auteurs, qui rapportent tous le même

fait , qui s'en rapportent au seul témoignage de la Mere , laquelle a déclaré , (car il n'y a qu'elle qui le sache ,) que dans tel & tel tems , elle fixa son imagination sur un objet noir , velu , ou tel autre semblable témoignage , dont on doit se défier , parce que l'impudence , l'intérêt , l'amour propre & tel autre motif peuvent l'avoir dicté ; de sorte qu'il convient seulement de la possibilité de ces effets de l'imagination , & nie totalement le fait.

Je me charge de répondre à ces Objections , cependant loin de m'y arrêter , je me sens obligé d'abandonner l'opinion moderne , & d'embrasser l'ancienne. Et comme l'on regarde les argumens anciens comme insuffisans , & qu'on rejette les faits particuliers comme destitués de preuves , je m'éforçerai d'appuyer les premiers , & de confirmer les seconds par des faits qu'on ne peut nier , puisqu'ils sont attestés par des témoins irréprochables , qui vivent encore , sans qu'il soit besoin de recourir au témoignage de la Mere ;

Methode
que sui-
vra l'Au-
teur
pour dé-
fendre
l'opiniõ
des an-
ciens.

de sorte qu'on n'aura plus rien à m'objecter , si je puis réfuter les preuves contraires.

§. I V.

*Parallele des opinions des anciens
& des modernes touchant la
cause de la couleur des Né-
gres.*

Conclu-
sion du
fenti-
ment
moder-
ne.

LEs modernes doutent & ne décident rien , mais ils n'admettent point non plus l'opinion des anciens , assurant que la vraie & unique cause de la couleur des Nègres , est l'influence du climat , ou du Pays qu'ils habitent. Sur-quoi il faut remarquer que cette expression suppose qu'on ait égard à la hauteur du Soleil , & à toutes les autres propriétés & qualités du Pays dont il s'agit. Ils ajoutent que par ces termes d'influence , on doit entendre , que la cause influente est quelque chose de général à tout le Pays , & qu'elle est conjointement avec la première l'origine pri-

mitive de toutes les particularités qu'on y remarque , fans qu'on doive attribuer cette influence ni aux eaux, ni aux fruits , ni à telle autre production de la terre.

Examinons ces paroles , & nous trouverons après les avoir bien péfées , que la feule & unique caufe de la couleur des Nègres , n'est à proprement parler qu'une chofe générale à tout le Pays ; & c'est là précifément ce que nous cherchons à connoître , afin de favoir au vrai fa nature, vû que fans cela , nous ne fommes pas mieux instruits de la caufe , que nous l'étions auparavant.

Reflé-
xion fur
cette cõ-
clufion.

Quelle que foit cette chofe , On la
voici comme je raifonne : nonob- réfute.
tant l'influence du climat , ou Pays
d'Ethiopie : nonobftant la caufe
primitive des particularités de ce
climat , & enfin malgré cette chofe
commune à tout le Pays , nous y
voyons , de même qu'à *Angola* & à
Sierra Leona , une grande quan-
tité de familles blanches defcen-
duës des premiers Portugais , les-

quelles durant l'espace de plusieurs Siècles & d'une génération à l'autre , ont conservé jusqu'aujourd'hui leur blancheur , au lieu que dans le Perou , dans le Paraguay , à Quito , à Caracas , dans la nouvelle Espagne , & dans toutes les Isles de dessus le vent , nonobstant le défaut de cette chose caractéristique ; & commune au Pays des Nègres , il est constant & notoire , que ceux qui descendent de parens Noirs , naissent de la même couleur , si l'on en excepte ceux qui se marient avec des Indiennes ou des Métives , & les accouchemens extraordinaires , dont nous parlerons tantôt. Il s'en suit donc , que cette chose , cette influence du climat , & cette *origine primitive* , ne sont point l'unique & véritable cause de la couleur des Nègres , car si cela étoit , tous les Peuples de ce climat seroient noirs ; & leurs enfans qui naissent dans un Pays différent du leur , perdroyent leur noirceur , ce qui est contraire à l'expérience.

Je vais donc établir mon senti-

ment en faveur de l'opinion des anciens, sans admettre leurs preuves, non point qu'elles soient insuffisantes, mais parce que je n'en ai pas besoin, & que la brieveté que je me suis prescrite, ne me permet pas de les employer. Dans la persuasion où je suis que l'expérience est la mere de la saine Philosophie; je fonderai mes doutes sur un seul fait de notoriété publique; j'exposerai mon sentiment, je l'appuierai de raisons Philosophiques, en réfutant en passant les Argumens contraires, & je conclurai en l'appuyant d'un autre fait également incontestable. Comme il s'agit ici d'accouchemens irréguliers, ils ont toute la certitude nécessaire, sans recourir au témoignage des Meres, qui ont mis ces enfans au monde. Voici le premier.

A Carthagene des Indes, dans l'habitation de *Majates*, une Nègre

Preuves sur lesquelles l'Auteur appuie son opinion.

Quatre accouchemens remarquables.

gressée mariée avec un Nègre, tous deux Esclaves de cette même habitation, avoit accouché sept à huit fois jusqu'en 1738, mettant au mon-

de, des enfans tantôt noirs, tantôt blancs, mais d'une blancheur dégoûtante, pour être excessive, & qui avoient les cheveux aussi jaunes que le Safran. Elle a eu quatre enfans de cette couleur, & les autres sont aussi noirs que leur Pere. Je ne voulus point m'informer de la Nègresse de la vérité du fait, son témoignage m'étant inutile, puisqu'il est notoire à tous les habitans de Carthagene & des Pays circonvoisins. Le Marquis de Villahermosa, au sortir de son Gouvernement de Carthagene, amena l'aîné de ces Nègres blancs à la Cour de Madrid, & Don Dionysio de Alcedo y Herrera, autrefois Président de *Quito*, & maintenant du *Panama*, prit la fille, pour la placer en qualité de servante auprès de sa femme, si bien qu'il n'y a personne dans la ville qui ne connoisse ces enfans. Ces sortes d'accouchemens ne sont point rares dans le Pays, & sans compter les quatre freres dont je viens de parler, il y a actuellement à Carthagene, d'autres

Nègres blancs, qu'on appelle *Negros Albinos*. Quelques Nègres d'Angola que j'ai questionné là-dessus à Carthagene, m'ont assuré qu'il naissoit chez eux de ces sortes d'enfans, sans que leurs Compatriotes en soient surpris.

Voici la consequence que je tire des faits précédens : il peut très-bien se faire qu'aussi-tôt après la dispersion des Peuples, des hommes blancs ayent engendré des enfans noirs ; & que ceux-ci, en se mariant entre-eux, ayent peuplé les Pays que les Nègres habitent encore aujourd'hui, & que cette espece se soit multipliée par succession de tems, comme cela est arrivé dans plusieurs autres contrées.

Les Auteurs de l'opinion moderne ne nient point cette consequence, ils la regardent même comme possible, mais ils ajoutent : que ce fait, quoique possible en lui-même, est du nombre de ceux qui arrivent rarement, vû que pour produire tant de millions de Nègres, il faut une suite de générations proportionnées

Réponse
de ceux
qui sou-
tiennent
l'opiniõ
moder-
ne.

à l'étenduë des Pays que ces Peuples occupent.

On ré-
fute cet-
te Obje-
ction.

Cette réponse mérite plutôt le nom de scrupule que celui d'objection, & la même difficulté a lieu par rapport à la posterité d'Adam & de Noé ; car il est difficile de concevoir comment ces deux hommes peuvent avoir eu une posterité assés nombreuse, pour produire tant de millions d'hommes & de femmes qui périrent par le Déluge. Est-il possible que toutes les nations qui couvrent aujourd'hui la surface de la terre, soient descenduës de Sem, Cham & Japhet ? Oui, parce que ceci n'est point l'effet de deux ni de trois Siècles, mais de plusieurs milliers d'années & de générations.

Comme tous les hommes qui sont aujourd'hui répandus sur la terre, ne doivent leur origine qu'à Adam & Eve & aux trois enfans de Noé, il peut très-bien se faire que ces millions de Nègres que nous voyons, ne soient redevables de la leur qu'à un petit nombre de fa-

milles de la même espèce ; car pour ce qui est de leur couleur, quoiqu'elle paroisse fort laide en elle-même, elle ne laisse pas, suivant la remarque de Saint Augustin, (a) de contribuer à cette variété, qui est une des plus grandes beautés de l'Univers. Il peut aussi se faire que comme la diversité des Langues (b) a accéléré la dispersion que les hommes avoient déjà prémeditée, & contribué à peupler le monde, comme nous le dirons tantôt, que la différence de leurs couleurs ait depuis concouru à les separer les uns des autres. Je suis persuadé, que si les *Albinos* (c) se separoient, & se marioient entre-eux dans un Pays où ils fussent seuls, leur posterité se multiplieroit avec

(a) *Qui totum inspicere non potest ;
tanquam deformitate partis offenditur*
Lib. 16. de Civit. Dei. Cap. 8

(b) Genes. Cap. 11. *celebremus nomen nostrum antequam dividamur, &c.*

(c) C'est le nom qu'on donne dans les Indes aux enfans blancs qui naissent de parens Nègres.

le tems , comme se multiplia celle d'Adam & de Noé.

Senti-
ment de
l'Auteur
confor-
me à ce-
lui des
anciens.

Pour ce qui est des couleurs des Peuples en général, mon opinion est, que les Meres impriment au fœtus celle pour laquelle elles ont le plus d'inclination, & qui pour cet effet, a imprimé de plus fortes traces dans leur imagination. On a vû ci-dessus que la diversité des Langues avoit obligé les Peuples qui bâtissoient la Tour de Babel à se separer, & il peut se faire aussi que la variété des couleurs, les ait obligé une seconde fois à se disperser & s'établir dans des Pays qui n'étoient point habités; & qu'on ne s'imagine pas qu'il faille pour peupler ces Pays un grand nombre de Nègres, le tems suffit pour faire croître & multiplier ces familles à l'infini. Il en est des couleurs comme des Langues, on aime naturellement celle qu'on a succée en naissant, & les exemples qu'on pourroit alleguer du contraire, sont si rares, qu'ils ne scauroient détruire ce que j'avance.

Voici un passage de St. Augustin, (a) qui servira de preuve à mon sentiment. Comme les images des corps, dit ce Pere, se transmettent à l'esprit, elles peuvent de même passer jusqu'au fœtus, & s'y imprimer. Il veut dire par là, que comme il n'y a nulle proportion entre l'objet corporel, par exemple, le noir, que la femme considere, ni entre l'espece qui s'imprime dans l'imagination, ni entre l'intellection spirituelle, qui en résulte, il s'ensuit que ni cette espece, ni l'intellection, ni la volonté, qui naît dans l'ame à son occasion & par son entremise, n'ont aucune proportion avec le fœtus. Puis donc que nonobstant la disproportion notable qu'il y a entre l'objet & la puissance, celle-ci, à l'aide des organes, attire & imprime en soi l'image de l'objet noir, & en prend une entiere connoissance, elle pourra de même envoyer & imprimer sur le fœtus, au mo-

(a) *Apud Ven. P. Euseb. Tom. 3. lib. 1. cap. 8.*

yen de l'influence & du mouvement qu'occasionnent la partie apétitive ou averfivè, la couleur & la figure pour laquelle elle a de l'inclination ou de l'averfion, fans qu'il survienne de démêlé entre le corps & l'ame.

St. Thomas dit la même chose, quoi qu'en d'autres termes, dans le même Article, que les défenfeurs de l'opinion moderne, citent en faveur de leur fentiment. Voici ses paroles. „ Quant à l'altération que „ caufent le froid & le chaud, & „ aux autres mouvemens, qui en font „ une fuite, comme ils naiffent de „ l'imagination, ils fuivent tous le „ mouvement des paffions, à pro- „ portion que celles-ci agiffent plus „ ou moins fur l'ame ; & de-là „ vient, que le corps fe ressent de „ l'agitation des esprits. Mais pour „ les autres difpofitions, qui ne dé- „ pendent point de l'imagination, „ celle-ci, ne peut les changer, quel- „ que forte qu'elle foit ; de forte „ qu'elle ne fçauroit changer la fi-

gure de la main du pied &c. (a)

Le lecteur observera, s'il lui plaît; que ce Docteur ne nomme, ni n'exclut la couleur. Tel est le sentiment de St. Augustin, de St. Thomas & de plusieurs autres Docteurs que je citerai tantôt, & c'est ce sentiment que je vais éclaircir, en expliquant le mécanisme naturel avec lequel l'imagination meut les facultés, par l'entremise desquelles elle imprime au fœtus l'idée, ou la couleur qu'elle a reçûë; ce qui fait que l'ame de la mere imbuë de cette forte imagination, panche, & se laisse insensiblement entrainer vers la couleur, dont

On é-
claircit
cette
preuve.

(a) 3. Part. q. 12. Art. 3. ad 3.

Quantum ad alterationem, quæ est secundum calorem, & frigus, & alia consequentia; eo quod ex imaginatione consequenter natæ sunt, consequi animæ passiones, secundum quas movetur cor; & sic per commotionem spirituum totum corpus alteratur. Aliæ vero dispositiones, quæ non habent naturalem ordinem ad imaginationem, non transmutantur ab imaginatione, quantumque sit fortis: puta, figura manus, vel pedis, vel aliquid simile.

l'imagination a reçu l'impression. Cet appetit est aussi-tôt suivi du jugement, qui qualifie pour bon le penchant vers l'objet. La faculté apprehensive acquiert par-là plus de vigueur, & poussée par les deux affections dont j'ai parlé, elle s'anime & met en mouvement les humeurs, & les facultés des esprits animaux, qui concourent à marquer sur le fœtus la couleur de l'objet qui est demeuré empreint dans l'imagination de la mere.

Saint Isidore (a) dit la même chose avec plus de clarté & de brièveté, dans le second Livre de ses Etymologies. „ L'ame dit-il, „ se porte avec tant d'activité à „ l'acte de la génération, qu'elle at- „ tire à soi les formes ou les figures, „ ou les images qu'elle a vûës, & les „ imprime au fœtus. „ Tostat appuyé ce sentiment avec beaucoup d'érudition (b) & il a été adopté

(a) *Apud Tostatium in cap. 30. Gen.*

(b) *Anima hujusmodi conditionis est, quod in extremo fervore libidinis posita, formas visas atrahat, & fatui imprimit.*

par Delrio (a) & par plusieurs autres Docteurs. Nous voyons dans l'Ecriture l'expedient dont Jacob se servit jusqu'à dix fois, pour varier la couleur des Agneaux, à proportion que Laban varioit sa paye (b) pour satisfaire son avarice. Ce Patriarche avoit soin de mettre des branches d'arbes, partie sans écorce & partie avec l'écorce, sur les piles où les Brébis venoient boire, de sorte que voyant cette variété de couleurs, dans le tems qu'elles convevoient, elles mettoient bas des Agneaux tachetés de blanc & de noir. Lorsque Laban laissoit à Jacob pour sa part les Agneaux qui naîtreoient noirs, celui-ci mettoit des branches couvertes de leur écorce dans les piles où les Brébis beuvoient, de sorte que celles-ci voyant dans l'eau leur image noire, elles faisoient des Agneaux de la même

(a) Delrio Lib. 1. Disquis. Magic. Cap. 3. Quæst. 2.

(b) Genes. Cap. 31. Vers. 7. & Vers. 11. *Immutasti quoque mercedem meam decem vicibus.*

couleur ; au lieu que lorsqu'il avoit soin de dépouiller ces branches de leur écorce , les Agneaux naissoient blancs ; ce qui prouve combien l'imagination de la mere a de force pour imprimer une ou plusieurs couleurs au fœtus. Je rapporte cet exemple , bien moins pour appuyer mon sentiment , que pour détruire les raisons que les modernes alleguent pour en diminuer la force.

Je dis en premier lieu que cette variété de couleur dans les Agneaux , ne fut point un effet purement naturel , & qu'un Ange y eut part , comme Jacob l'assure lui-même , Cap. 31. v. 11. De sorte que cet exemple ne fait rien à notre question , puisque l'effet est surnaturel. Nos adversaires appuyent cette objection de l'autorité de saint Chrysostôme , & de saint Isidore ; mais à tort , puisque j'ai rapporté ci-dessus le sentiment du dernier , en faveur de l'opinion ancienne , traduisant ses paroles au pied de la lettre.

Je sçai que quelques Peres ont

soutenu ce sentiment, mais il est certain aussi que l'opinion contraire a pour elle S. Jérôme, S. Augustin, S. Isidore, le Pere Delrio, & plusieurs autres Docteurs celebres. Je me contenterai pour le présent de rapporter les paroles d'un autre. (a)
 „ L'effet, dit-il, quant à la va-
 „ rieté des couleurs, fut naturel,
 „ parce que sa cause efficiente n'ex-
 „ cedoit point les bornes de la na-
 „ ture : ce qu'il eut de particulier
 „ fut, que Jacob ne connoissoit point
 „ ce moyen, & que ce fut un Ange
 „ qui le lui enseigna. “ C'est-à-dire,
 que l'Ange découvrit la force de
 l'imagination, & que le cas étant
 advenu, celle-ci agit naturellement
 selon son activité.

Les partisans de l'opinion moder-
 ne disent, & on ne sçauroit le nier,
 que les passions de la mere étant ex-
 citées avec violence, peuvent alte-

(a) Abul. in cap. 30. Genes. *Fuit factum naturaliter, quia causa ad hoc sufficienter efficiendum in ipsa natura est: sed Ars ista non fuit cognita naturaliter à Jacob, sed Angelus docuit eum, &c.*

rer, & alterent même quelquefois considérablement le fœtus, au point de le faire mourir, à cause de l'agitation des humeurs, qui alterent la liqueur ou le suc qui lui sert de nourriture.

Il est étonnant qu'on nous accorde le principal de la question, & qu'on nie en même tems ce qui n'en est que l'accessoire. Si un accès de frayeur, un chagrin, & ce qui est bien moins considérable, si la vûë d'un fruit ou de quelqu'autre chose semblable, a assez de force sur l'imagination de la mere pour émouvoir les humeurs & les facultés internes, au point d'ôter la vie au fœtus, & de détruire ce tout substantiel, lorsqu'elle n'est point à même de satisfaire son désir, ainsi que l'avoient nos adversaires, comment peuvent-ils nier, que cette même imagination, ne puisse imprimer au fœtus la couleur pour laquelle l'appetit a du penchant, vû qu'elle n'est qu'un simple accident.

Ils répondent à cela, que l'imagination de la mere concourt à sa
façon

façon à tout ce qui, dans le fœtus suppose un ordre & une connexion avec la mere, & que la couleur n'est point de ce nombre. Je voudrois qu'ils me donnassent la raison, & qu'ils m'expliquassent la cause de cette indépendance, puisque c'est ce que nous cherchons. Qu'ils nous expliquent, comment le fœtus, dépendant entierement de l'opération naturelle de la mere, il n'y a que sa couleur seule, qui en soit exempte ?

Ils diront, & bien de gens sont de ce sentiment, que l'imagination de la mere ne peut exécuter sur le fœtus une opération dont la même mere est à couvert ; & que comme, pour forte que soit l'imagination de celle-ci, quand même elle iroit jusqu'à la manie, elle ne peut point changer sa couleur, à plus forte raison ne peut-elle point influencer sur celle de son fruit. Il est certain qu'elle ne sçauroit changer la couleur qu'il a une fois reçûë, mais elle peut influencer dans le tems de la formation sur cette cou-

leur , & l'imprimer au fœtus.

Ajoutez à cela , que les facultez Physiques de la mere , ont une autre fin & une autre influence sur la mere que sur le fœtus. Elles fournissent tout ce qui est nécessaire à la conservation de la premiere , en tant qu'elle forme un tout complet & parfait , au lieu qu'il n'en est pas de même du fœtus , à la formation & à l'organisation duquel la matrice & toutes les facultez naturelles de la mere sont occupées , parce qu'elles tiennent , pour ainsi dire , la masse entre les mains. Or la matiere du fœtus est tendre , délicate & disposée à recevoir les impressions qu'il plaît à l'imagination de la mere d'y faire ; par exemple , la couleur pour laquelle elle panche , circonstances qui ne se trouvent point dans la mere , par rapport à elle ; d'où vient qu'on ne sçauroit admettre la proposition qu'on a avancée en faveur de l'opinion moderne , savoir , que l'imagination de la mere ne peut exécuter sur le fœtus l'opera-

tion qu'elle n'a pas le pouvoir d'exécuter sur la mere même ; puis qu'au contraire, la peur ou le chagrin qu'éprouve la mere, occasionnent la mort & l'avortement de son fruit, sans la faire mourir elle-même.

Enfin, le dernier argument dont on se sert pour éluder la force de l'expérience qu'employa Jacob sur les Brébis de Laban, (a) est de dire, qu'il y a beaucoup de différence entre l'imagination des Brébis, & celle d'une femme, celle des premières étant aussi grossiere & aussi materielle que leur ame, & pouvant recevoir aisement l'impression de telle ou telle couleur, & fixer son imagination sur elle, sans que d'autres especes puissent l'effacer, au lieu que celle des femmes est extrêmement changeante, & susceptible d'une infinité d'images,

(a) Genes. Cap. 30. V. 39. *Factumque est, ut in ipso colore coitus Oves in-
tuerentur virgas & parerent maculosa
& varia, & diverso colore conspersa.*

qui se succedent & se détruisent les unes les autres.

Cette maniere de Philosopher me paroît singuliere, & je ne veux, pour prouver le contraire, qu'appliquer les mêmes termes à l'ame humaine, qui est infiniment plus noble & plus excellente que celle des animaux. Voici comme je raisonne : l'imagination des femmes est sans contredit plus forte, plus active & plus efficace que celle des Brébis, vû la noblesse & la spiritualité de leur ame, & plus propre, à cause de la proportion exacte des organes à recevoir les images des objets, sans qu'ils se confondent ; de sorte que l'ame a une liberté entiere d'animer les esprits qui concourent à la reception & à la retention des especes que l'objet envoie à l'imagination, afin que celle-ci étant excitée par l'appetit transmette au fœtus la couleur dont elle a reçu l'impression, par où l'on voit que la meilleure façon de raisonner est celle-ci : si la force d'une imagination épaisse, & dont les facultez sont si grossieres, a

pû transmettre les couleurs dont elle avoit reçû l'impression à des Agneaux, à plus forte raison celle des femmes, qui est beaucoup plus forte & plus active, la communiquera-t'elle au fœtus, & je n'en veux d'autre preuve que le fait avec lequel j'ai promis de terminer cette Dissertation, & que je vais rapporter, sans y rien ajoûter ni diminuer, de ce que j'ai vû & observé moi-même, avec toute la réflexion dont je suis capable.

Etant en 1738. Principal du College de Carthagene dans le nouveau Royaume de Grenade, je fus à une Infirmerie, qui n'est séparée du College que par une muraille, pour visiter les domestiques malades qu'on y amene de la Campagne. J'y trouvai entr'autres une Nègresse mariée, qui me fit le détail de sa maladie, ajoûtant qu'il s'en falloit beaucoup qu'elle eut obtenu la santé dont le Médecin l'avoit flatée lors de son accouchement. Là-dessus, je voulus aussi voir l'enfant, pour voir s'il se por-

toit bien. La Nègresse le découvrit , & je vis avec un étonnement que je ne puis exprimer un enfant tel qu'on n'en a jamais vû depuis que le monde est monde. Je vais le dépeindre , pour qu'on ne m'accuse point d'exagerer , mais je crains de ne pouvoir y réüssir avec la plume , puisque les meilleurs Peintres du Pays n'ont pû en venir à bout avec le Pinçeau.

Cette fille , qui pouvoit alors avoir environ six mois , & qui est entrée aujourd'hui dans sa cinquième année , est tâchetée de blanc & de noir depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds avec tant de symétrie & de variété , qu'il semble que ce soit l'ouvrage du Compas & du Pinçeau.

Sa tête , pour la plus grande partie , est couverte de cheveux noirs bouclés , d'entre lesquels s'éleve une Pyramide de poil crépu aussi blanc que la neige , dont la pointe vient aboutir sur le sommet même de la tête , d'où elle descend en élargissant ses deux lignes collaté-

rales jusqu'au milieu de l'un & de l'autre sourcil , avec tant de régularité dans la division des couleurs, que les deux moitiés des sourcils , qui servent de bases aux deux angles de la Pyramide , sont d'un poil blanc & bouclé , au lieu que les deux autres moitiés qui sont du côté des oreilles , sont d'un poil noir & crépu. Pour mieux relever l'espace blanc que forme la Pyramide dans le milieu du front , la nature y a placé une tâche noire régulière , qui domine considérablement , & sert à relever sa beauté.

Le reste de son visage est d'un noir clair , parsemé de quelques tâches d'une couleur plus vive , mais ce qui relève infiniment ses traits , sa bonne grace , & la vivacité de ses yeux , est une autre Pyramide blanche , qui s'appuyant sur la partie inférieure du cou , s'éleve avec proportion , & qui partageant le menton , vient aboutir au-dessous de la lèvre inférieure dans le creux qu'elle forme.

Depuis l'extrémité des doigts des mains , jusqu'au dessus du poignet , & depuis les pieds jusqu'à la moitié des jambes , elle paroît avoir des gants & des botines naturelles d'un noir clair tirant sur le cendré , ce qui produit une admiration sans égale , d'autant plus que ces extrémités sont parsemées d'un grand nombre de mouches aussi noires que du Jai.

De l'extrémité inférieure du cou descend comme une espece de Pélerine noire sur la poitrine & les épaules , laquelle se termine en trois pointes , dont deux sont placées sur les gros muscles des bras , & la troisième , qui est la plus large , sur la poitrine. Son épaule est d'un noir clair & tâcheté , comme celui des pieds & des mains.

Enfin , ce qu'il y a de plus singulier dans cette fille , est le reste du corps , lequel est tâcheté de blanc & de noir avec la même variété dont j'ai parlé , avec deux tâches noires , qui occupent les deux genoux. Je recommandai fort à la

Négresse de veiller sur cet enfant ; & de ne le laisser voir à personne , crainte que quelqu'un ne lui nuist par la malignité de ses regards , comme cela arriva quelques jours après. (a)

Je retournai plusieurs fois à l'Infirmerie avec quelques uns de nos Peres , pour contempler & admirer ce prodige ; & à quelques jours de là il y eut une affluence considérable de Citoyens , & d'Errangers , qui venoient d'arriver sur les Gallions , qui s'en retournoient tous remplis d'étonnement , & donnant des louanges au Créateur , qui toujours admirable dans ses Ouvrages . prend quelque fois plaisir à les varier , pour montrer sa Puissance.

(a) C'est une opinion généralement répanduë en Espagne , qu'il y a des gens , dont le regard est si mal-faisant qu'ils peuvent faire mourir un enfant , en fixant leurs yeux sur lui. Aussi ont-ils soin pour les garantir de ce malheur , de leur pendre au cou une main de Jai , qui fait la figue , comme un préservatif contre ces sortes d'accidens. N. du. T.

Les Dames du Pays attendoient avec impatience la guérison de la Nègresse, pour qu'elle pût porter chez elle cet enfant extraordinaire. Elles furent enfin satisfaites, & cet objet fit une telle impression sur leur esprit, qu'elles accablèrent la mere & la fille d'une infinité de présens. Elles ne la prenoient point entre leurs bras, qu'elles ne lui missent des Coliers & des Brasselets de Perles précieuses, & plusieurs Bijoux semblables. Il y eut plusieurs personnes qui voulurent l'acheter à quelque prix que ce fut, mais les égards qu'elles se devoient les unes & les autres, joints à la crainte de chagriner le Pere & la Mere, furent cause qu'elles ne purent se satisfaire. Cependant la fille se reveilla avec quelques symptômes de fièvre, & avec le visage triste & abbatu, ce qui m'obligea, dès que la nuit fut venuë, de la rapporter à sa mere dans l'habitation où elle étoit née. Cependant ce prodige fit du bruit dans le nouveau Royaume & dans la Province de *Caracas*, &

l'on m'assura même que les Consuls Anglois avoient envoyé son Portrait à la Cour de Londres.

Ce Phénomene excita parmi les curieux plusieurs disputes sur l'origine des couleurs, on ne parloit plus d'autre chose, chacun adoptant l'opinion qui favorisoit son inclination, & ce fut alors que j'admis pour indubitable, celle que j'ai avancée ci-dessus touchant la force de l'imagination. Ayant pris un jour cette fille entre mes bras, pour mieux observer la variété des couleurs dont j'ai parlé, je remarquai qu'il sauta en même tems sur les genoux de la Nègresse une chienne noire & blanche. Je comparai ses tâches avec celles de la fille, & ayant trouvé beaucoup de ressemblance entr'elles, je me mis à les examiner en détail, si bien que je trouvai une conformité totale entre les unes & les autres, non seulement pour la forme, la figure, & la couleur, mais encore par rapport aux endroits où elles étoient placées. Je ne fis là-dessus aucune

question à la Nègresse pour ne point m'écarter du systême que j'avois adopté. Je lui demandai seulement depuis quel tems elle avoit cette chienne ? & elle me répondit , qu'elle l'avoit élevée depuis qu'on l'avoit ôtée à sa mere pour la lui donner. Je lui demandai encore si la chienne suivoit son mari lorsqu'il alloit aux champs ? Elle me dit que non , & que la chienne lui tenoit toujourns compagnie. Je crus donc alors , & je crois encore , que la vûë continuelle de cet animal , jointe au plaisir qu'elle trouvoit à joüer avec elle , avoit été plus que suffisante pour tracer cette variété de couleurs dans son imagination , & l'imprimer à la fille qu'elle portoit dans son sein. Je communiquai ma pensée à deux de nos Peres , lesquels ayant comparé , comme j'avois fait , les tâches de la chienne avec celle de la fille , ne douterent plus que ce ne fut un effet de l'imagination de la mere.

Tout ce que je pourrois ajouter ,

pour établir la verité du fait que je viens de rapporter, seroit inutile, puisqu'il y a dans cette Ville plusieurs personnes, tant Ecclésiastiques, que Séculiers, qui en ont été témoins, & qu'à Cadix même, il se trouve grand nombre de gens, qui ont vû la fille dont je parle.

On a vû de nôtre tems un accouchement digne de curiosité du Lecteur, moins par sa rareté & sa singularité, que par sa nouveauté. On peut le voir dans le dernier Tôme des œuvres du Pere Feyjoè, qui est le premier de ses Lettres sçavantes Lett. 4. Pag. 73. Les Indiens de l'*Orénoque* nous attendent, pour nous mettre au fait de leurs mœurs & de leurs inclinations. Retournons donc chez eux, persuadés que nôtre curiosité trouvera de quoi se satisfaire, quelque avide qu'elle puisse être.



§. V.

*Portrait des Indiens en général ,
& leur génie.*

L'INDIEN en général (je parle de ceux qui vivent dans les bois ou qui commencent à se civiliser ,) est homme comme nous ; mais le défaut de culture a tellement défiguré sa raison , que j'ose dire , moralement parlant : „ que l'Indien „ Barbare & Sauvage est un monstre qu'on n'a jamais vû , & qui a „ pour partage l'ignorance , l'ingratitude , l'inconstance , la paresse , „ la crainte , & la gloutonnerie. “ Ce n'est qu'à force de tems , d'instruction & de travail , qu'on peut venir à bout de dissiper cette affreuse Barbarie. Comme un habile Sculpteur apperçoit à travers la dureté de la Pierre , la beauté de la Statuë qu'il veut faire , on découvre de même à travers les coûtumes monstrueuses & Barbares des Indiens Sauvages , les perles précieuses

Compara-
raison
relative
au sujet.

ses de ces ames , que nôtre Rédempteur a acquises au prix de son Sang , ce qui anime les Missionnaires à cooperer , avec le secours de Dieu , à leur salut éternel. Il y a cependant cette difference entre le Sculpteur & eux , que le premier , après avoir mis la dernière main à son ouvrage , n'a plus rien à faire , au lieu que le Missionnaire a sans cesse à lutter avec l'ignorance , l'ingratitude , l'inconstance , la paresse & l'ivrognerie de son troupeau. Il est vrai que ses peines sont moins infructueuses lorsqu'il n'a que de jeunes gens à instruire : mais il n'en est pas de même avec les adultes qui ont croupi dans la Barbarie , & il a besoin de toute sa prudence pour ne pas perdre le tout par un trop grand désir de le conserver. L'ignorance de ces Peuples est telle , qu'ils conservent dans leur vieillesse les inclinations qu'ils avoient dans leur enfance ; & le même motif qui oblige un enfant à s'enfuir de l'école , oblige de même un Cacique à s'enfuir avec ses Vas-

Ignoran-
ce , in-
constan-
ce & in-
gratitu-
de des
Indiens.

seaux , & à abandonner le Missionnaire , si grande est leur inconstance ! Insensibles aux bienfaits qu'ils ont reçûs , & qu'ils reçoivent tous les jours , ils se retirent dans le fond des Forêts ; de sorte qu'on est obligé de travailler de nouveau pour les assembler , tant ils sont ingrats & méconnoissans ! Que dirai-je de leur paresse naturelle , qui est le fruit de l'oïveté dans laquelle ils vivent dans les Bois ? C'est sur les femmes, que roulent les travaux des champs & les soins du menage , le mari en est quitte pour aller à la chasse ou la pêche , & content de ses exploits , il s'enivre avec de la *Chicha* (c'est le nom qu'ils donnent à leur Biere) & dort tout le tems qu'il lui plaît.

Leur
paresse.

Une pareille conduite ne peut manquer d'étonner les Européens , mais elle n'a rien d'extraordinaire dans l'Amérique Méridionale , où l'on trouve des Peuples , surtout au *Chili* , qui l'imitent au pied de la lettre.

Ce qui me surprend est , que

dans l'Isle *Formose*, qui est peu éloignée de la Chine, & soumise à ses Loix, les habitans, peu touchés de l'exemple de leurs voisins, qui sont extrêmement laborieux & économiques, se livrent à la paresse & au plaisir, & se reposent sur leurs femmes du soin de leurs champs & de leur menage. (a) Elles bêchent, labourent & sement, & font enfin ce que devoient faire leurs maris, s'ils étoient moins efféminés.

Pour revenir à nos Indiens, je dis qu'il faut beaucoup de tems & d'industrie, pour les porter au travail, dans les choses mêmes dont ils ne peuvent absolument se passer. Que s'il se trouve quelque Nation tant soit peu adonnée à la culture des champs, comme la *Saliva*, & la *Achagua*, on la tient pour convertie, parce qu'après avoir semé ses champs, & vaqué au travail qui lui plaît le plus, elle reste tranquille, & se prête aux instructions qu'on veut lui donner.

(a) Hist. de M. Salmôn. Tom. 1.
de la Chine. Chap. 11.

Leur timidité mal fondée.

Ils sont fort secrets pour le mal.

Leur timidité naturelle est la source de leur inconstance, & de tous les travaux qu'essuyent les Missionnaires. Plus fragiles que le verre, s'ils s'apperçoivent que le Pere les ait regardés avec attention, s'ils entendent quelque parole un peu dure, ils s'enfuient, & emmenent avec eux toute leur famille. C'est cette crainte & cette timidité qui les rend si malins; ils croient toujours qu'on veut les tromper, aussi sont ils menteurs, & extrêmement adroits à cacher leurs mensonges. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de Peuple plus secret. Il est souvent arrivé que des Nations entieres ont resté assemblées deux ou trois mois de suite, dans le dessein de se soulever; sans que ni femme, ni enfant, ni vieillard, en ait donné le moindre avis, & lorsqu'ils sont pris, on les tueroit plutôt, que de les obliger à reveler leur secret. C'est dequoi l'on a vû des exemples à *Cinaloa*, au *Méxique*, au *Chili* & à *Chaco*, où des Provinces entieres ont tenu leur rébellion secrette,

jusqu'au moment de l'exécution. Cela paroît d'autant plus incroyable, que ces Peuples sont extrêmement sauvages, inconstans & volages.

Rien n'est comparable à l'adresse avec laquelle les Indiens cachent leur fuite, aussi est-il impossible de les suivre, quelque envie qu'on ait de le faire. Dans les Pays humides & au sortir des Rivieres, ils marchent à reculons, pour faire croire qu'ils viennent d'un côté, tandis qu'ils s'en vont d'un autre. Dans les terres inondées, où ils sont obligés de laisser leurs traces, ils font tant d'allées & de venuës, ils entrent & sortent si souvent, qu'on ne sçait plus où les chercher; de sorte qu'à moins de prendre avec soi un guide fidelle de la même Nation, il n'y a aucun espoir de les trouver. Je dis un guide fidelle, & la difficulté est de le rencontrer; car plusieurs qu'on croyoit tels, au lieu de conduire les Missionnaires où il falloit, ont cherché à les faire perdre & à les précipiter, leur

Leur
adresse
pour ca-
cher leur
fuite.

faisant faire des traversées de cinq jours de marche dans des Marais , pour qu'ils périssent de faim & de fatigue. Je n'avance rien que de vrai , & je pourrois citer un grand nombre d'exemples de cette espece , dont le seul récit fait fremir.

Voici deux regles certaines que m'a appris l'experience , pour connoître les Indiens qui ont dessein de s'enfuir ; c'est aux Missionnaires à en faire leur profit. Premièrement , l'Indien , qui a pris cette résolution , est plus assidu à la Messe & au Catechisme ; il fait des visites plus fréquentes au Missionnaire , il exagere sa pauvreté , & finit par lui demander du secours.

La seconde chose que doit observer le Missionnaire , lorsqu'un Indien a pris la fuite , soit seul ou accompagné , est de ne jamais prendre pour guide les parens , ni les amis du fugitif , s'il ne veut perdre son tems & sa peine. Qu'il tâche de découvrir celui avec qui l'Indien a eu querelle (car ces fuites sont toujours occasionnées par

des démêlés) & qu'il le prenne pour conducteur, lui laissant la liberté de mener avec lui ceux qu'il jugera à propos. Ce moyen lui réussira , & il trouvera infailliblement le déserteur, sans courir lui-même aucun risque, sa seureté étant fondée sur le génie vindicatif des Indiens.

Après ce que je viens de dire, peut-on se flâter de connoître parfaitement le génie d'un Peuple, qui à l'exception de ce qui le regarde, n'a que la rudesse & la grossiereté pour partage, qui prompt à faire le mal, ne se porte au bien qu'avec une paresse extrême, & enfin, qui plein d'inconstance lorsqu'il s'agit de son salut, persiste dans le mal avec une fermeté & une constance d'autant plus affreuse, qu'elle est la cause de sa perte ? Il y a lieu de croire que le Démon, fâché de se voir ravir un si grand nombre d'ames, employe toutes les ruses possibles pour les tromper & les séduire.

Malgré ce caractère commun à

Dieu tous les Indiens, lequel domine ce-
 forme de pendant plus dans certaines Na-
 ces pier- tions que dans d'autres, la Puissan-
 res des ce de Dieu prévaut enfin, & à force
 enfans de tems, de patience & d'instruc-
 d'Abra- tion, il se forme de très-belles Peu-
 ham. plades, on bâtit des Eglises, & l'on
 porte les Indiens à fréquenter les
 Sacremens, & alors ces mêmes In-
 diens avoient eux-mêmes, qu'ils
 avoient vécu jusqu'alors comme des
 bêtes. Il faut du tems & des an-
 nées pour aller chercher ces Peu-
 ples idolâtres dans les Forêts, bien
 du travail & de la peine pour les
 lier entre-eux, & les accôûtumer
 à ne composer qu'un seul Peuple,
 bien de patience & de prudence pour
 les civiliser & les mettre en état
 d'être instruits. D'abord, on ne les
 bâtise qu'à l'article de la mort, tant
 on craint leur inconstance, mais si
 l'on apperçoit qu'ils persistent dans
 leur résolution, on entreprend de
 les instruire. On ne les convertit
 pas tous, & il y en a qui restent
 idolâtres, soit par grossiereté, soit par
 entêtement, & on les souffre pour

ne pas tout perdre : mais peu à peu ils entrent tous dans le sein de l'Eglise. Ceux qui sont curieux de cette sorte de matiere, n'ont qu'à lire le vingt-troisième Chapitre de cette Partie.

CHAPITRE VI.

Origine extravagante que s'attribuent quelques Nations de l'Orénoque. On examine qu'elle est la véritable.

N'ABANDONNONS point encore le poste d'où nous avons découvert quelques propriétés des Indiens en général. Bornons maintenant nos regards , & contentons-nous de les fixer sur l'*Orénoque* & sur les Pays qui sont aux environs , pour voir l'origine & la lignée , que s'attribuent les Peuples qui défrichent ses fertiles plaines.

J'ai dit dans le Chapitre précédent qu'on trouvoit une Barbarie ^{L'Inca} n'a point poussé

ses Con-
quêtes
jusqu'à
l'*Oréno-
que*.

Les Peu-
ples de
l'*Oréno-
que* sont
tout-à-
fait Bar-
bares.

& une grossiereté extraordinaire chez toutes les Nations qui n'ont point été assujeties à l'*Ynca* ; & de fait ce Prince ne poussa jamais ses conquêtes jusqu'à l'*Orénoque* , & ne s'en approche jamais assez pour lui donner ses Loix , vû que ce qu'on a découvert jusqu'ici de l'*Orénoque* , est éloigné de plusieurs centaines de lieuës de la Jurisdiction de *Quito* , qui est le terme où l'*Ynca* borna ses conquêtes à l'Occident , quoiqu'il soit vrai de dire , que le Pays & les Rivieres inconnuës du reste de l'*Orénoque* , descendent de cette Jurisdiction , d'où vient que les Nations dont nous allons parler sont incultes & sauvages , ne sachant ni lire , ni écrire , n'ayant aucune des Peintures ni des hyéroglyphes , qui étoient en usage chez les Méxicains , ni colômmes , ni annales distinguées par des cordons de différentes couleurs , dans lesquelles les *Yncas* conservoient le souvenir des tems qui les avoient précédés , ni aucun signe pour se rappeler la mémoire des événemens passés. On
ne

ne peut donc s'empêcher de rire , & d'avoir compassion en même tems des folies que débitent sur leur origine des Nations , qui se croient plus éclairées que les autres , (car l'orgueil étend son empire sur les Barbares mêmes ,) & qui cependant ne savent que répondre , quand on leur demande des nouvelles de leurs ancêtres.

Leurs pensées ne s'élevent jamais plus haut que la terre qu'ils habitent : ils n'ont d'autres idées que celles qui leur sont communes avec les Bêtes , savoir de manger , de boire , de perpetuer leur espece , & de se méfier de ce qu'ils apprennent , comme d'une chose nuisible & préjudiciable. Telle est la vie de ces hommes sauvages.

La vie de ces barbares ne differe point de celle des Bêtes.

On trouve cependant parmi ces Barbares des Nations qui se piquent d'être fort entendues , & à dire vrai , elles l'emportent sur les autres , pour la taille , l'agilité , & la politesse du langage. De ce nombre est celle des *Caribes*,

Les *Caribes* sont plus superbes & plus hautains

qui s'étend le long de la Côte Orientale jusqu'à la *Cayene*, & dont on trouve aujourd'hui un grand nombre dans l'Isle de la *Trinité de Barlovento*, & dans les trois Isles de *Colorados*, qui sont auprès de la Martinique. Je ne sache même pas qu'il y ait dans ces vastes Pays de Nation qui l'égale pour l'étenduë & le nombre d'habitans, si ce n'est celle des *Caberres*, si tant est qu'on la découvre un jour entierement. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle est aussi courageuse, & qu'elle bat quelquefois les *Caribes*, lorsqu'ils s'avisent de remonter l'*Orénoque* & de vouloir aborder dans leur Pays.

Les Caribes sont affables, grands & bienfaits : dès la première fois qu'ils abordent un homme, ils lui parlent avec la même hardiesse & la même franchise, que s'ils le connoissoient de longue main. Ils l'emportent sur leurs voisins en fait de ruses & de trahison, aussi sont-ils naturellement timides & lâches. Lorsqu'on leur demande l'o-

origine de leurs ancêtres, ils ne répondent autre chose que *Ana carinà rote*, c'est-à-dire, *il n'y a que nous qui soyons un Peuple*, réponse qui naît de l'orgueil avec lequel ils regardent les autres Nations, qu'ils traitent comme leurs esclaves, & c'est avec la même impudence qu'ils le leur disent en face en ces termes : *Amucòn papororo itòto nantò : toutes les autres Nations sont nos Esclaves*. Tel est l'orgueil de la Nation *Caribe* ; & en effet, elle traite avec mépris & avec tyrannie tous ces Peuples, qui craignent extrêmement son joug.

Nous avons vû que les *Caribes* ignoroient leur origine, mais la Nation *Saliva* & *Achagua* leur en ont trouvé une à leur façon, qui est assez bien fondée. Les *Salivas* disent que le *Puru*, dont nous parlerons dans la suite, envoya son fils du Ciel, pour tuer un serpent horrible, qui détruisoit & dévorait les Peuples de l'*Orénoque* ; que le fils de *Puru* vainquit effectivement ce Serpent & le tua au grand contente-

Les *Caribes* ignoient leur origine, & prétendent être la seule Nation.

Les *Salivas* donnent une origine curieuse aux *Caribes*.

Traces du péché originel & de la Rédemption.

ment de toutes ces Nations, & qu'alors *Puru* dit au démon : *Va-t'en à l'enfer, maudit, tu ne rentreras jamais plus dans ma maison.*

(Le curieux remarquera dans cette Tradition une idée confuse de la Rédemption du genre humain) ils ajoutent que leur joye fut de courte durée, parce que dès que le serpent commença à pourrir, il se forma dans ses entrailles des vers horribles, de chacun desquels naquit un Indien Caribe avec sa femme; & que comme la Couleuvre, ou le Serpent, avoit été ennemi de toutes ces Nations, de-là vient que les Caribes qui sont ses fils, sont courageux, cruels & inhumains. Tel est l'honneur que la Nation *Saliva*, fait à l'orgueil des *Caribes*.

L'origine que les *Achaguas* donnent aux *Caribes*, est bien inventée.

L'érudition de la Nation *Achagua* ne differe pas beaucoup de celle-ci. Elle assure que les *Caribes* sont les vrais descendans des *Tygres*, & qu'ils ont hérité de la cruauté de leurs peres. De-là vient que du mot *Chavi*, qui dans leur

langue signifie un Tygre, ils déduisent celui de *Chavinavi*, qui parmi eux signifie la même chose que Caribe, descendant de Tygre. D'autres Achaguas d'une Tribu différente, adoucissent cette signification, & l'étendent d'avantage : *Chavi*, selon eux, est un Tygre, & *Chavina* la lance, & de ces deux mots, *Tygre & Lance*, ils forment le nom des Caribes, les appellant *Chavinavi*, qui signifie, *filz de Tygres avec la Lance*, faisant allusion à la cruauté, & à l'humeur sanguinaire des *Caribes*.

La Nation *Othomaca*, qui est l'extrait & la quintessence de la même barbarie, & la plus Barbare de tous les Peuples de l'*Orénoque*, a un sentiment bien digne de sa grossièreté & prétend : Qu'une pierre formée de trois autres, mises l'une sur l'autre, en forme de chapiteau, sur une pointe de rocher appellé *Barraguan*, a été leur première ayeule, & qu'un autre rocher affreux, qui en termine un autre, éloigné de deux lieuës, a été leur premier ayeul ; & en conséquen-

La Nation *Othomaca*, est de toutes les Nations barbares la plus grossière & la plus sauvage.

Elle tient que deux Rochers sont

été ses
ancêtres.

ce, ils croient que tous les rochers & toutes les pierres qui composent le *Barraguan* (c'est un haut promontoire de rocher, sur lequel il n'y a pas un grain de terre) ils croient, dis-je que chacune des pierres, est un de leurs ancêtres, & de-là vient, que quoi qu'ils enterrent leurs morts avec du pain & de la *Chicha* pour que leurs ames ayent de quoi vivre pendant leur voyage, l'année n'est pas plutôt passée, ils enlèvent leurs têtes & les mettent à l'ombre de leur ayeule, les plaçant dans les creux que forment les Rochers du *Barraguan*, aussi y trouve-t'on grand nombre de ces têtes, sans qu'elles se changent en pierres, ainsi qu'ils le croient.

Les *Mapoyes* se disent aussi descendus de ces deux Rochers.

Les Indiens de la Nation *Mapoya* appellent la pierre, qui sert de chapiteau à la pointe du *Barraguan*, *Uruana*, & disent que c'est là la source de tous ceux de leur Nation, aussi aiment-ils qu'on les appelle *Uruanayes*, composant leur généalogie d'une infinité de chimères & d'extravagances.

Les Indiens *Salivas* ne se don-

nent point une meilleure origine , *Les Salivas* ne se
 quoi qu'à dire vrai , eux & les *Achaguas* , soient les Nations les
 plus intelligentes & les plus affa- trom-
 bles , que nous ayons encore trou- pent pas
 vés. Une de leurs Tribus prétend moins
 être fille de la terre ; cela est vrai , que les
 & elle parle bien , mais la chose autres
 n'est point telle qu'elle le pense , sur leur
 parce que les ames ont une origine origine.
 plus noble ; au lieu que ceux de
 cette Tribu prétendent que la terre
 a produit autrefois des hommes &
 des femmes , tout comme elle pro-
 duit des ronces & des épines. D'au-
 tres Tribus ont un autre sentiment ,
 & assurent que certains arbres don-
 nerent autrefois pour fruit les hom-
 mes & les femmes de leur Na-
 tion , dont ils sont descendus ; &
 lorsqu'on leur demande où sont ces
 arbres , & pourquoi ils ne portent
 plus de pareil fruit , ils s'en rap-
 portent à la sçavante érudition des
Achaguas , leurs voisins , leurs amis
 & leurs maîtres. Quelques autres
 Tribus de ces mêmes *Salivas* , ont
 des sentimens plus nobles & plus

relevés, & se disent descenduës du Soleil (prérogative que les anciens Peuples du Perou, n'accordoient qu'aux *Yncas* leurs Souverains.) Nous demandâmes un jour à ces fils du Soleil, comment il pouvoit se faire que les deux premiers *Salivas* dont le Soleil accoucha, fussent tombés de si haut sans se tuer? Le *Saliva* demeura confus, & dit: *Qui sçait ce qui est arrivé?* C'est ainsi que les *Achaguas* content la chose.

Origine
que se
donnent
sotte-
ment les
*Acha-
guas.*

Les *Achaguas*, avec toute leur science, ne s'attribuent pas une meilleure origine, les uns se disant nés de troncs d'arbres, & s'appellant par allusion à cette naissance *Ayenbaverrenais*, d'autres se disant descendus de Rois, & s'appellant pour cet effet *Univerrenais*, & autres puerilités semblables, qui prouvent que ces Peuples Barbares reconnoissent la dépendance où ils sont d'une cause supérieure, mais que n'ayant pû la découvrir à cause de leur ignorance, ils ont imaginé les sottises qu'on vient de

voir , & une infinité d'autres dont on peut juger par celles que j'ai rapportées.

Comme ils ne connoissent point d'autre Pays que celui qu'ils habitent , & qu'ils n'ont aucune connoissance , non-seulement de nôtre continent , mais même de celui de l'Amérique où ils sont , ils ne peuvent point s'imaginer qu'il y ait d'autres Peuples que ceux qui sont autour d'eux , aussi écoutent-ils avec plaisir & admiration ce qu'on leur dit de l'Europe ; & le lien le plus puissant qu'un Missionnaire puisse employer pour se les attacher , est de leur faire comprendre en leur Langue „ Que ce n'est que pour les „ arracher des griffes du démon , „ qu'il a abandonné son Pays & ses „ parens , & qu'il est venu de si „ loin pour les aimer & les traiter „ comme ses enfans. “

Ils croient qu'il n'y a point d'autre Païs que le leur , ni d'autres hommes qu'eux,

Discours qui fait impression sur les Indiens en général.

On a éprouvé plusieurs fois qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour appaiser les troubles que le démon excite parmi les Peuples du nouveau monde, que de dire à leurs

anciens : „ C'est pour cela que j'ai
 „ quitté mes parens , & que je suis
 „ venu vous chercher.

Ces Peuples étant aussi bornés que je viens de le dire , il ne s'est jamais trouvé personne chez eux qui ait pensé , que leurs ancêtres ont pû passer des Pays Etrangers dans le leur pour s'y établir , c'est pourquoi ils recourent aux pierres, aux fleuves & aux arbres , comme leurs véritables ancêtres.

Je tiens
 que les
 Indiens
 descen-
 dent de
Cham ,
 second
 fils de
 Noë,

Comme ces Peuples sont hors d'état de nous satisfaire , je vais pour un moment me mettre à leur place , & communiquer au Lecteur les pensées qui me sont venuës dans l'esprit , en réfléchissant sur leurs mœurs, leur langue , & leur infortune , qui est digne de nôtre compassion, Je dis donc que les Indiens descendent de *Cham* , second fils de Noë , de même que nous descendons de *Japhet* , par Tubal , qui a peuplé l'Espagne , lequel étoit petit fils de Noë , & qui vint dans ce Royaume 131 ans après le Déluge

Universel l'an 1788 de la Création du monde, (a) L'Arabie , l'Egypte & le reste de l'Afrique échurent à *Cham* , & quelques-uns de ses petits fils , ou de ses arrière petits fils , s'étant embarqués , & ayant été poussés par la tempête , comme je le dirai , passèrent du Cap Verd , au Cap le plus avancé de l'Amérique Méridionale , qui est celui de *Fernambouc*. Je ne veux d'autre preuve de mon sentiment que la patience avec laquelle les Indiens supportent le joug de la domination Espagnole ; à quoi l'on peut ajouter cet avilissement d'esprit , qui les porte à servir les Nègres, qui sont eux-mêmes Esclaves des Européens. Ce n'est pas tout ; ce qui m'a donné beaucoup à penser , a été de voir , qu'ils servent avec plus de plaisir & de meilleure volonté un Nègre Esclave d'*Angola* ou de *Mina* , qu'un Européen de quelque qualité qu'il soit. J'ai encore observé que pour bien qu'un

Premiere
re preuve
de
mon
sentiment.

(a) P. Buffier , fol. 148. de son Histoire Universelle.

Européen traite un Indien , soit par rapport à l'habillement , ou à la nourriture , il abandonne tôt ou tard son maître , & se met au service d'un Nègre , qui le maltraite & le nourrit fort mal , & que cependant , loin de s'enfuir , il le sert avec une affection infinie. Quel est ce mystère ? Ce que je viens de dire se passe au pied de la lettre , & je ne suis pas le seul qui ait fait cette remarque. Quelle peut donc être la cause d'une conduite si extraordinaire ? Je réponds à cela , qu'ils n'agissent ainsi que pour vérifier la malediction que Noë prononça contre Cham , lorsqu'il se reveilla , lui disant (a) *qu'il seroit serviteur des serviteurs de ses freres*. Il ne dit point , *serviteur de ses freres* , mais *serviteur des Esclaves de ses freres*. Et tels sont exactement les Indiens , non point contre leur gré , mais par choix , vérifiant ainsi la malediction de Noë ,

Je dis plus , Tous les Européens qui ont été à l'Amérique , & qui y

(a) Genes. Cap. 9. V. 25.

Ils aiment à servir les esclaves Nègres.

demeurent encore, savent, que l'ivrognerie est celui de tous les vice auquel les Indiens sont le plus adonnés, & que c'est l'écueil le plus fatal de ces Peuples; & j'attribuë aussi à Cham ce vice universel des Indiens, de même que la nudité dans laquelle vivent les Peuples Idolâtres de l'Amérique. Cham se mocqua de la nudité de son Pere, & de l'attitude dès-honnête dans laquelle il dormoit, & par un effet de la malediction, ce qui n'avoit été qu'un accident purement fortuit dans Noë, devint presque naturel dans les Indiens descendus de Cham, puisqu'ils sont enclins à l'ivrognerie, & qu'ils n'ont pas de plus grand plaisir que d'aller nuds. Que les curieux voyent maintenant, s'ils trouveront sur la terre un Peuple qui ait autant de part à la malediction de Noë contre Cham, & chez lequel elle se verifie mieux? Herrera (a) cite plusieurs Indiens, qui conterent aux Espagnols au commencement de leurs Conquêtes,

La rail-
lerie que
fit Cham
de la nu-
dité &
de l'i-
vrogne-
rie de s^{on}
Pere, est
retôbee
sur les
Indiens,
comme
une ma-
ledicti^o.

(a) Decada. 1. Lib. 9, cap. 4.

que par une Tradition de leurs ancêtres , ils avoient connoissance du Déluge & de Noë , qu'ils descendoient du second fils de Noë , lequel s'étoit moqué de la nudité de son Pere , & que par un effet de cette malediction , ils vivoient nuds. On me répondra que les Nègres suivent la même coûtume & n'usent point d'habits , mais je tiens aussi que les Nègres descendent de Cham, avec cette difference qu'ils ont l'ame moins basse , puisqu'on voit tous les jours des Indiens qui se mettent de leur plein gré au service des Nègres , au lieu qu'il n'y a aucun Nègre , qui veuille s'abaisser à servir un Indien ; & cette humeur hautaine peut venir de la difference de leurs temperamens , de la nourriture dont ils usent en Affrique , & de plusieurs autres causes inconnuës jusqu'ici , auxquelles j'attribuë la qualité de leurs cheveux de même que leur noirceur.

Je dis en second lieu , que les Nations de l'*Orénoque* & des environs , observent plusieurs des céré-

On trouve chez les Indiens plusieurs choses qui confirment le sentiment de l'auteur.

monies que les Hébreux pratiquoient pendant leur séjour chez les Gentils, & qu'ils les suivent aveuglement sans en savoir la raison, guidés par la Tradition qu'ils ont reçüe de leurs ancêtres. Je conclus donc de cet usage & de plusieurs autres de même espece, qu'après que l'Amérique eut été peuplée par les descendans de Cham, il y passa aussi bon nombre d'Hébreux, lors de la dispersion de ce Peuple ingrat, lesquels ont enseigné aux premiers habitans les cérémonies dont je parle, & dont je traiterai plus au long dans la suite.

Les Indiens de l'Orénoque Judaïsèrent sans le savoir.

La Circoncision, cette marque distinctive du Peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée avec la variété qu'un long espace de tems introduit dans les usages & les coûtes, est encore en usage parmi ces Nations Idolâtres. Les *Salivas*, dans les tems qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent dans les Bois, circoncisoient leurs enfans le huitième jour, sans en excepter les filles, & cela d'une ma-

Différentes marques de la Circoncision que j'ai observées parmi les Indiens.

niere si cruelle , qu'il en mouroit plusieurs de l'un & de l'autre sexe.

Autres
signes de
la Cir-
conci-
sion.

Les differentes Nations de *Cuiloto*, d'*Uru*, & des autres Rivières, qui se jettent dans l'*Apure*, avant d'avoir embrassé le Christianisme, pratiquoient cet usage avec plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des blessures considerables aux bras & dans toutes les parties du corps dont on voit encore les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui, & qui descendent de ces Sauvages. Ils n'exerçoient cette boucherie sur leurs enfans, que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de dix à douze ans, pour qu'ils eussent assez de force pour supporter la perte de sang qu'occasionnoient plus de cent blessures qu'ils faisoient à ces victimes innocentes de leur ignorance. Je trouvai en 1721 dans ces Bois un enfant moribond, dont les playes s'étoient envenimées, & dont tout le corps étoit couvert d'une matière dégoûtante. Pour que ces enfans ne sentissent point l'instrument avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit soin

de les ennyvrer auparavant, parce que personne n'étoit exempt de cette sanglante cérémonie. Les marques de la circoncision ne sont pas moins cruelles chez les Indiens *Guanos* & *Othomacos*,

La Poligamie autrefois permise aux Hébreux, & la répudiation, sont si fort en vigueur chez ces Peuples, que la Synagogue la plus scrupuleuse pourroit se mouler sans crainte sur eux.

La Poli-
gamie.

On ne trouvera point de Juif qui ait autant d'horreur que ces Idolâtres pour la chair de Cochon; il est vrai qu'ils en mangent sans répugnance, après qu'ils ont été instruits & bâtifiés.

Ils ont
le cochon
en hor-
reur.

Les onctions & les Parfums qu'employoient autrefois les Juifs, subsistent encore parmi les Peuples de l'*Orénoque* dans toute leur vigueur. Je traiterai cette matière dans un Chapitre particulier, pour en donner une plus parfaite intelligence.

Ils usent
d'onc-
tion
comme
les Juifs.

Les Indiens sont obligés de se laver le corps trois fois par jour, ou

Ils se
lavent
souvent.

tout au moins , deux, eh ! qui ne dira point en voyant cette coûtume, que ces Peuples Judaïsent ? je rapporterai d'autres marques de leur Judaïsme , à mesure qu'elles se présenteront ; & pour ne point amplifier mon sujet , je conclus en protestant que si l'esprit de convoitise & d'interêt , qui domine dans les Juifs, venoit à se perdre, on le retrouveroit chez les Nations de l'*Orénoque* & des environs ; dont le stile, en fait de parenté est le même que celui des Hébreux, les uns & les autres donnant le nom de frere & sœurs, aux parens & aux parentes du second & du troisième degré. (a) *L'inconstance, l'ingratitude, l'infidélité, la timidité,* & les autres vices que l'Ecriture attribuë au Peuple Juif, se rencontrent dans les Peuples dont je parle, sans en excepter aucun, quoi qu'en differens degrés , d'où je conclus que les uns descendent des Juifs qui furent dispersés du tems

L'avarice, l'interêt & les autres vices communs aux Juifs & aux Indiens.

(a) Gregoire Garcia & d'autres, Lib. 3. Cap. 1. & dans les Chapitres suivans.

de Salmanazar, comme nous verrons tantôt, & que les autres ont pris d'eux leurs usages & leurs cérémonies.

CHAPITRE VII.

*Nudité des Indiens en général
& Onctions dont ils usent.*

ADAM & Eve ne s'apperçurent de leur nudité (a) qu'après que leur péché leur eut ouvert les yeux, & alors rougissant de leur état, ils prirent des feuilles dont ils se couvrirent. Cela est clair, & les interprètes de l'Écriture concilient cette ignorance avec l'innocence dans laquelle Dieu créa nos premiers Parens. Mais quel est le Docteur qui pourra concilier, je ne dis point l'innocence, car ces Peuples, ne la connoissent point, mais la dissolution, & la brutalité de ces Idolâtres, avec l'ignorance où ils sont de leur nudité indécente ?

(a) Genes. Chap. 3. v. 11.

Ces Peuples s'enfuient dèsqu'ils voyent un homme habillé.

Ils ignorent leur nudité.

Les Peuples qui vivent dans les Bois, n'apprennent que les hommes portent des habits, que lors qu'un Missionnaire arrive chez eux pour la premiere fois, accompagné de quelques Indiens convertis, & habillés selon que l'exigent les chaleurs excessives du climat. Alors, si le Missionnaire n'a pas eu soin d'envoyer quelqu'un pour leur apprendre son arrivée, les enfans & les femmes, surprises de voir des gens habillés, s'enfuient dans les Bois, jettant des cris & des hurlemens affreux, (je rapporte ce que j'ai vû plusieurs fois) & ils ne sortent qu'après qu'on les a apprivoisés, & que leur frayeur est passée. Ils ne rougissent point de leur nudité, ou parce qu'ils ne la connoissent point, ou parce qu'ils ont banni toute pudeur & toute honte. Cela paroît par la hardiesse avec laquelle ils passent, entrent, sortent, & s'assemblent sans donner le moindre signe de honte. Leur imprudence va encore plus loin, car si les Missionnaires, qui ignorent leurs coûtumes, s'avisent de distri-

buer des mouchoirs, surtout aux femmes, pour qu'elles puissent se couvrir, elles les jettent dans la Rivière, ou elles vont les cacher, pour ne point être obligées de s'en servir; & lors qu'on leur dit de se couvrir, elles répondent : *Durrabâ ojuduca* : Nous ne nous couvrons point, parce que cela nous cause de la honte. Voilà encore quelque chose d'inouï : elles connoissent la pudeur & la honte, *Durrubá, ojaducá*, mais elles donnent une autre signification à ces mots, puis qu'elles ont honte de se couvrir, & qu'elles se sachent satisfaites de la nudité à laquelle elles sont habituées, tant la force de la coutume est puissante ! La répugnance que ces Peuples ont pour les habits, dégenere ensuite en des importunités fort incommodes pour les Missionnaires, parce qu'à mesure qu'ils s'instruisent des Mystères de nôtre Religion, ils deviennent plus éclairés, reconnoissent leur nudité, & reçoivent tous les habits que le Missionnaire peut leur donner, mais les hommes & les femmes en deman-

Et jettent les habits qu'on leur donne.

dent plus qu'il ne leur en faut, si bien qu'on a toutes les peines du monde à s'en débarasser.

Le *Guayuco*, & la maniere de s'en servir.

Parmi les Peuples Idolâtres, qui sont voisins des Espagnols, ou qui ont correspondance avec les Indiens convertis, les hommes usent pour la plûpart d'une piéce de linge que les uns appellent *Gayuco*, & les autres *Guarruma*, & les femmes d'une espece de petit tablier, parsemé de grains de verre; d'autres se couvrent avec un paquet de fibres de *Muriche*, qui a le même volume qu'une livre de chanvre cardé, mais qui ne leur cache que les parties.

Oint dont ils se frottent.

Toutes les Nations de ces Pays, à l'exception d'un petit nombre, s'oignent depuis la tête jusqu'à l'extrémité des pieds avec de l'huile & de l'Achiolt, & les meres, pendant qu'elles s'oignent elles-mêmes; font la même chose à leurs enfans, sans excepter ceux qui sont pendus à leurs mamelles, deux fois par jour au moins, sçavoir, le matin & le soir. Elles oignent

aussi leurs maris, sans épargner la matière, & les jours de Fêtes, elles ajoutent à cette onction une grande quantité de figures de différentes couleurs; & toutes les fois que le mari revient de la pêche, ou de quelque expedition, sa femme, ou sa fille, ont soin de lui ôter l'oing que la poussiere a gâté, & lui oignent de nouveau les pieds. Ils pratiquent la même chose avec leurs hôtes, quel qu'en soit le nombre. Ce que je vais dire, est encore plus extraordinaire. Ces Peuples, de quelque âge qu'ils soient, ne sortent qu'avec peine de leurs maisons; lors qu'ils ne sont point oints depuis les pieds jusqu'à la tête, & cela même après qu'ils ont été civilisés, & qu'on les a mis en état d'assister au Cathéchisme matin & soir. Il arrive souvent que le Missionnaire, s'appercevant qu'il manque du monde dans les rangs, envoie le Fiscal pour les chercher; mais il revient sans les amener, disant: *Pere, ils ne peuvent point venir parce qu'ils sont nuds. Com-*

Onction
des jours
de Fête.

Ils cro-
yent être
nuds,
lorsqu'ils
ne se sont
point
oints.

ment, repliquera le Pere, ceux qui sont ici, ne sont ils pas nuds aussi? cela est vrai répond l'autre, mais ils sont oints, ce qui pour eux revient au même qu'être habillé.

Les Adultes qui vont à la guerre, se peignent d'une maniere affreuse, comme je le dirai dans la suite.

Orne-
mens
qu'ils a-
joutent à
cette On-
ction,

Pour donner plus de réliet à l'onction dont je viens de parler, les hommes se parent de quelques plumes de couleur choisie, & s'attachent aux jambes autour des genoux & au dessus des chevilles, quatre grosses touffes de Coton, qui outre l'ornement, servent encore à les garantir des Tiques dont la campagne est remplie; car s'ils viennent par hazard à donner sur une nichée de ces insectes, qui est une pelote, qui en contient près d'un million, ils s'empetrent dans ces touffes de Coton, & ne s'attachent point au reste du corps. Ce n'est pas tout, les hommes s'ornent le nez & les oreilles de divers bijoux ridicules, & ceux, à qui leurs moyens le permettent, de petites larmes

larmes d'or, ou d'argent, qu'ils travaillent eux-mêmes à leur manière.

Les *Caberres* & la plûpart des *Caribes*, se parent de plusieurs colliers de dents de morts, pour donner à entendre, qu'ils sont extrêmement courageux, comme le montrent les dépouilles des ennemis qu'ils ont tué. C'est avec cette parure que les Indiens se montrent les jours de Fête, tenant leur *Macana* d'une main, & leur flûte appelée *Fututo* de l'autre, sans oublier leurs pannaches, & leurs touffes de coton. Les jours de Fête, qui sont ceux, où toute la Nation s'ennyvre, lors qu'ils se marient, le jour qu'ils celebrent la naissance de leurs Caciques & de leurs Capitaines, & lors qu'ils reviennent d'un long voyage, ces jours-là, dis-je, ils paroissent tous nus en public, avec leurs pots, leurs oings & leurs couleurs, qu'ils conservent comme un trésor. Ils s'oignent d'abord à l'ordinaire, après quoi ils enduisent d'une résine, appelée *Carana*, paîtrie avec diffe-

Leur parure pour les jours ordinaires.

Parure extraordinaire.

rentes couleurs, des nattes minces, dessinées assez artistement, qu'ils s'appliquent ensuite avec symétrie sur les bras, les jambes, les cuisses, & sur tout le corps; si bien que ces Indiens étant placés dans un certain éloignement, un étranger, qui ne seroit pas prévenu, les croiroit habillés d'une étoffe extrêmement brillante. Cette parure n'est pas pour un jour, ils sont obligés de la porter tout le tems que la Résine conserve sa tenacité, & elle ne la perd que difficilement. Les joüeurs de flute, (*fututos*), de tambour, & tous ceux enfin qui sont destinés pour danser, se parent beaucoup plus que les premiers, appliquant sur les desseins, que la *Carana* laisse sur leur corps, différentes plumes choisies, blanches, rouges & de plusieurs autres couleurs, qu'ils arrangent symetriquement, ce qui forme un coup d'œil assez agréable, surtout lorsqu'ils dansent, y en ayant plusieurs qui portent des Perruques faites de plumes singu-

Parure
des Mu-
ficiens
& des
Dan-
seurs.

lières, & de couleur fort rare , qu'ils ont coûtume de porter , lors qu'ils font leurs semailles , parce qu'outre l'ornement , elles les garantissent encore de l'ardeur du Soleil, & de la pluye. Rien n'est plus risible que de voir un Indien tout nud, une Perruque fort riche sur la tête , ramer ou bêcher la terre , tout fier de sa parure.

Les femmes , outre les ornemens du nez & des oreilles , qui sont les mêmes que ceux des hommes , portent aux bras , au cou , à la ceinture & aux jambes , plusieurs Colliers de *Quiripa* , c'est-à-dire , de petits Collimaçons qu'elles travaillent avec beaucoup d'adresse , sans compter quelques autres Colliers de dents de Singes & d'autres animaux. Celles qui peuvent attraper des Colliers de verre , s'en chargent jusqu'à ce qu'elles en soient toutes couvertes ; & pour relever leur parure , elles se fourrent à chaque oreille une grosse dent de Cayman , après y avoir fait un gros trou. Ce n'est pas tout , il y a des

Parure
des fem-
mes.

Mode
pénible.

Nations , où , dès qu'il naît une fille , la mère a soin de lui mettre au - dessous des genoux , & au dessus des chevilles , quatre bandes larges & épaisses , en forme de bas à la Sevillane , faites de fil de Pite , lesquelles durent si long tems , qu'elles les portent au tombeau. Rien n'est plus hideux que leur gras de jambe , parce que la chair se trouvant comprimée par ces bandes , qu'elles ne peuvent ôter , elle ne croît point , de sorte que la nourriture se portant entre deux , leur gras de jambe grossit à un point extraordinaire , ce qu'elles regardent comme un grand ornement. Il est vrai que cette mode est fort pénible , mais elle ne l'est pas plus que d'aller nuës. Les femmes *Abanes* se font imposées une autre pénitence , qui n'est pas moins rigoureuse. Elles font à leurs filles , pendant qu'elles sont petites , un trou dans le lobe inférieur des oreilles , qu'elles ont soin d'élargir avec un instrument , à mesure que la fille

grandit ; & lorsqu'elle est en âge d'être mariée , il lui pend de chaque oreille un anneau de chair , dont le diamètre égale celui d'une bille ; & la beauté de cette mode consiste à n'avoir aucune ride autour de ces deux énormes ouvertures.

Autre mode cruelle.

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici l'expedient dont elles se servent , pour faire aux oreilles les ouvertures dont je viens de parler ; la voici.

Confirmation de ce qu'on vient de dire au sujet des oreilles.

Elles fourrent dans cet anneau de chair un autre anneau fait de la tige encore tendre de la feüille de Palmier , lequel sert comme de moule , pour que la chair , qui par elle-même est sujette à se rider , s'ouvre , s'élargisse , & donne , selon leur façon de penser , bonne grace au visage. Cela paroît étonnant , mais ce qui suit , l'est encore plus.

Je rencontraï en 1723 dans l'endroit où est le confluent des Rivieres *Sarare* & *Apure* , une bande d'Indiens *Guamos* , les-

quels suivant la coutume de ces Nations, étoient nus, mais plus indécent, si tant est qu'on puisse l'être d'avantage. Passons outre, & examinons leurs oreilles, & la dissection ridicule qu'ils en font, puisque c'est là-dessus que roule notre sujet. J'observai, que non contents de percer le lobe inférieur de l'oreille, comme les *Abanes* le pratiquent, ils fendent le peu de chair qui regne tout autour, à l'exception des deux extrémités. Telle est leur mode, & ils la trouvent extrêmement belle. Je m'aperçûs qu'ayant donné une lettre, à un Indien, pour la porter à un Missionnaire, il la fourra entre cet anneau de chair & l'oreille, il fit la même chose des bagatelles & du Tabac à fumer que je lui donnai, ce qui me fit croire, que cette ouverture, outre l'ornement dont elle est, leur sert encore de poche & de petite bésace.

Herrera (a) assure que les pre-

(a) Decad. 1. Lib. 5. Cap. 6.

miers Espagnols qui débarquerent sur la Côte du Golfe de *Honduras*, trouverent les femmes du Pays avec les oreilles percées comme je viens de le dire, & que je l'ai vû chez la Nation des *Abanes*; & il ajoute, que l'impression que firent sur ces Conquérans ces ouvertures, qui pouvoient contenir un œuf de Poule, fut cause qu'ils appellerent cette Côte *Costa de Oreja*, la Côte des Oreilles; & c'est sous ce nom qu'on la trouve marquée sur les vieilles Cartes.

Les Phisiciens ne trouveront point étonnant que le lobe, inférieur de l'oreille, étant percé dès l'enfance & moulé sur un anneau qu'on agrandit à mesure que l'enfant-croît, s'élargisse aussi & se fortifie; car ils sçavent que la nature concourt à nourrir & à fortifier la partie lésée, quelle quelle puisse être.

On ne blâmera pas non plus ces femmes de regarder comme un ornement, une chose si opposée aux volontés de la nature, puis qu'elle est obligée chez nous, mal-

gré qu'elle en ait , de souffrir que le pied & la ceinture des femmes , qui suivent la mode , se rapetissent & s'ajustent aux loix rigoureuses de celle qui a cours. Retournons à l'Amérique , pour finir ce Chapitre par d'autres usages aussi extraordinaires & aussi déraisonnables.

Je ne regarde point comme tel celui des Indiens *Chevelus* (*Cabel-Indos*) des Missions de la Province de *Quito* , qu'on appelle ainsi à cause de la longueur excessive de leurs cheveux , lesquels étant bien peignés , cachent une partie de leur nudité ; mais bien celui de la Nation des *Chauves* (*Calvos*) dans le *Paraguay* , qui ne souffrent aucun cheveu sur leur tête. Chez les *Entabillados* , Nation peu éloignée des *Mojos* de *Quito* , un enfant n'est pas plutôt né , qu'ils lui mettent la tête à la presse entre deux ais , dont l'un appuye sur le front , & l'autre sur l'occiput , & la laissent ainsi serrée , jusqu'à ce qu'elle ait pris la figure d'une Mi-

tre. Passons leur cette coûtume en faveur de la bonne grace qu'elle leur procure ; mais que dirons-nous des Indiens *Bocoes* de *Buenos Ayres*, qui fendent à leurs enfans la bouche des deux côtés jusqu'aux oreilles ? Peut-être ont-ils voulu se la procurer aussi grande que celle des chiens, pour pouvoir dévorer avec plus de facilité la chair humaine.

La coûtume qu'avoient autrefois les *Achaguas*, & qui se conserve encore parmi les Idolâtres qui restent de cette Nation, n'étoit ni moins extravagante, ni moins cruelle pour leurs pauvres filles. On sçaura d'abord, qu'à l'exception des *Guamos*, qui portent la barbe fort longue, & de quelques *Otomacos*, tous ces Peuples, tant les hommes que les femmes, ne souffrent pas le moindre poil sur leur visage, & s'arrachent les sourcils jusqu'à la racine. Cela supposé, voici en quoi consiste la folie des *Achaguas*. Ces Peuples regardent comme une beauté d'avoir des

Mode ridicule & cruelle.

moustaches noires , qui embrassent une grande partie des jouës , & qui formant un espee de demi cercle , vont toujous en diminuant , & se joignent par leurs extrêmités au milieu du menton. Elles sont faites de façon , que ceux à qui on les a procurées , les conservent jusqu'au tombeau , sans que rien soit capable de les effacer. Pour les faire , ils prennent une dent du Poisson *Payara* , laquelle est aussi pointuë qu'une lancette , & avec cette dent , ils incisent jusqu'à la chair vive les traits nécessaires , pour que la moustache soit bien marquée , & ait toute la bonne grace possible , s'en s'embarasser ni des cris de l'enfant , ni du danger auquel on l'expose. Le dessein achevé , ils essuyent le sang qui s'est répandu , & remplissent les incisions d'une espee d'encre tirée d'un fruit appelé *Jagua* , après quoi , voilà la moustache faite pour toute la vie.

Pour revenir à l'onction ordinaire de tous les jours , je dis qu'elle est composée d'huile & d'*Achiolt* ,

qu'ils paîtrissent avec de l'huile de *Cunama*, ou de *Vesirri*, ou d'œufs de Tortuë, dont ils se frottent le corps matin & soir, ce qui non-seulement leur sert d'habit, mais les garantit encore des *Mosquites*, dont ces Pays foisonnent; car outre qu'ils ne peuvent les picquer, ils meurent, sans pouvoir se dé-pêtrer de cet oingt. De plus, comme l'*Achiolt* est extrêmement froid, cette onction les rend moins sensibles à l'ardeur du Soleil, & à la chaleur du Pays. Il est vrai qu'après qu'ils sont bâtisés, ils se couvrent des habits que leur donnent les Missionnaires, mais il faut bien du tems pour les y accôûtumer, & lorsqu'ils veulent travailler, ils demandent permission de s'oindre, pour se procurer les deux avantages dont je viens de parler

Deux
avanta-
gesqu'ils
tirent de
cette
onction.



 CHAPITRE VIII.

Leur Gouvernement Civil , & domestique. Ils ne donnent aucune éducation à leurs enfans.

Avis important.

COMME ceux qui liront mon Ouvrage ne sont pas tous également éclairés , je suis bien aise de les avertir , que dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici , & que je dirai dans la suite des Indiens & de leurs mœurs , je ne prétends parler que de ceux qui vivent encore dans l'idolâtrie , & que lorsque je rapporte quelque coûtume extravagante de ceux qui sont bâtisés , j'ai égard au tems qui a précédé leur conversion , usant de ces termes , ils *disoient* , ils *faisoient* ; ce qu'il est bon de savoir , premièrement , pour qu'on ne pense pas qu'après qu'ils ont été instruits & bâtisés , ils persistent dans leurs

anciennes coutumes ; & en second lieu , parce que , comme j'ai eu soin d'en avertir dans ma Préface , on trouvera dans l'Histoire générale de la Province & des Missions du nouveau Royaume , tout ce qui concerne les travaux Apostoliques de ceux qui sont chargés de la conversion de ces Peuples ; de sorte que je me contente de rapporter certaines circonstances que l'Historien a omises comme peu importantes à son sujet , & qui le sont extrêmement pour le dessein que j'ai de donner l'Histoire naturelle & civile de ces Peuples. Qu'on ne s' imagine pas, au reste, qu'il suffise d' assembler les Indiens en un corps pour les rendre Chrétiens ; il faut bien du tems & bien de travaux pour les civiliser, & pour leur faire perdre les mœurs & les usages auxquels ils sont habitués : mais en attendant, on ne laisse pas d'opérer tout le fruit qu'on peut, en s'attachant à l'instruction des enfans & des Adultes.

Ils n'ont
ni loix,
ni Gouverne-
ment.

Le gouvernement civil est fondé sur les loix que les Royaumes & les Républiques s'imposent, en vûë d'entretenir l'union & la paix parmi le Peuple, & de contribuer à sa conservation & à son avantage. Ce sont-là des vûës dont je n'ai pas trouvé la moindre trace chez les Nations dont je parle. Il n'y a point de fourmilliere qui ne se gouverne avec plus d'ordre & de régularité qu'aucune des Nations dont j'ai traité, & qu'on ne croie pas que j'exagere, on n'a qu'à comparer ce que je dis dans ce Chapitre, avec ce que je rapporterai des fourmis, & l'on sera convaincu de ce que j'avance. On ne laisse pas cependant, à travers l'ignorance dans laquelle ces Peuples vivent, d'entrevoir quelques foibles rayons de la loi naturelle que Dieu a gravée dans le cœur des hommes, (a) & c'est par un effet de cette loi que le Barbare, qui

On entrevoit
chez eux
quelques
rayons
de la loi
naturelle.

(a) *Signatum est super nos lumen vultus tui Domine. Ps. 4. V. 7.*

tuë quelqu'un, qui n'est pas ennemi déclaré de sa Nation, reconnoit son crime, soit par les rémords de sa conscience, comme Caïn, ou par la crainte que quelqu'autre ne lui ôte la vie, comme Lamech; de sorte qu'il se méfie de ses compagnons, se cache, & prend enfin la fuite. Tous ces Peuples ont le vol en horreur, ce qui n'empêche pas qu'ils n'y soient fort enclins & fort adroits, mais heureusement ils n'ont pas beaucoup à prendre, tant leurs facultez sont modiques.

Les Indiens ont l'adultère en horreur, lorsque leurs femmes le commettent; mais il n'y a que la Nation *Caribe* qui ait infligé un châtement signalé à ce crime, faisant périr le coupable par les mains du Peuple, au milieu de la place publique; & cette loi de même que les autres coûtumes Judaïques, que j'ai rapportées, me confirme dans l'opinion où je suis que plusieurs de ces Peuples descendent des Juifs. Il y a des Peu-

ples chez lesquels le mari qui a été offensé, se contente pour toute satisfaction, de coucher autant de fois avec la femme de l'adultere, que celui-ci a couché avec la sienne, & cet usage est si fort enraciné chez eux, qu'il n'y a point d'adultere qui ose se plaindre de celui qui se venge ainsi de l'injure qu'il lui a faite. Il y en a d'autres plus Babares, qui par forme de contract mutuel, changent de femmes pour un tems déterminé, & le terme expiré, chaque femme retourne chez son mari, sans s'appercevoir de l'indécence d'une conduite si opposée à la raison naturelle; mais revenons à nôtre sujet.

Vengeã-
ce ridi-
cule, &
cômerce
détesta-
ble.

Les In-
diens vi-
vent dif-
persés
dans les
Forêts.

Toutes ces Nations ne sont qu'un amas d'hommes, dont l'union ou la division dépend de l'uniformité, ou de la diversité de leur langue. Pour reprendre la chose de plus haut, je suis persuadé que chaque Nation descend d'une famille, qui s'étant séparée des autres, s'est cachée dans ces Bois; & qu'à propor-

tion que cette famille a été plus ou moins nombreuse dans son origine, la Nation qui en descend a été plus ou moins peuplée dans la suite ; les Capiténeries, les Partialités ou Tribus, tirant leur origine des premiers hommes, qui à mesure que leur nombre augmenta, se retirèrent avec leurs familles. C'est de cette sorte que se peupla le monde au commencement, & après la dispersion de la Tour de Babel ; & de-là vient, que tous les Indiens qui parlent la même Langue, s'appellent freres, ce qui est une expression ordinaire parmi les Juifs, comme cela paroît par l'Écriture. Cette rélation mutuelle n'est fondée sur aucune loi, qui tende au bien & à la conservation de ceux parmi lesquels elle se trouve, elle ne subsiste que par convention tacite, en vertu de laquelle ils prennent les armes pour se défendre, ou pour attaquer, lorsqu'ils le jugent à propos, & dans ce cas, il ne faut que le bruit du Tambour, dont je parlerai, ou qu'un léger avis des

passans qui la déclarent sans dire mot , & sans qu'il faille autre chose pour faire prendre les armes à un Peuple , que planter en passant une flèche dans un lieu public. Cela s'appelle chez eux *courir la flèche*, ce qui revient au même qu'une Déclaration de guerre en forme. Quoiqu'ils ayent des Caciques & des Chefs , ils n'observent ni subordination ni discipline , de sorte que leur guerre se réduit à un soulèvement tumultueux , qui s'apaise avec la même facilité qu'il a commencé , chacun se retirant quand bon lui semble ; aussi leurs expéditions se réduisent-elles à des embuscades & à de simples escarmouches , qui est tout ce qu'on doit attendre de leur peu de valeur , & du peu d'étendue de leurs lumières.

Maniere
dont ils
déclarét
la guerre
& le peu
d'ordre
qu'ils
y obser-
vent.

Tel est leur gouvernement en général , si tant est qu'il mérite ce nom ; mais si nous prenons la peine d'examiner la maniere dont ils se conduisent dans leur domestique , nous trouverons bien d'autres fo-

lies à reprendre , & d'autres défordres à corriger , surtout chez les grands de la Nation , qui , par faste & par orgueil , entretiennent jusqu'à dix ou douze femmes , & même plus , si bien qu'il y a quelques années que le Capitaine *Yaguaria* , Chef de la Nation *Caribe* , épousa par ostentation trente femmes , de différentes Nations. Il n'y a ni gouvernement , ni ordre , ni union dans leurs maisons : les enfans n'obéissent point à leurs Pères , & ceux-ci à leur tour ne leur donnent aucune instruction , ne sachant que leur enseigner. Ces enfans ne sont pas élevés autrement que leurs Pères , & toute leur éducation se réduit à sauter & cabrioler comme des Chevreux parmi un troupeau de Chevres. Tant qu'ils sont petits , leurs Pères ont pour eux une tendresse excessive , & le meilleur moyen que trouvent les Missionnaires pour adoucir la ferocité de ces Barbares , est de les caresser , de les prendre entre leurs bras , & de leur faire des presens ,

Ils n'ont aucun gouvernement domestique.

Ils aiment extrêmement leurs enfans.

de les recevoir dans leurs écoles, & de leur apprendre à chanter. Leurs Pères sont sur-tout sensibles à cette dernière faveur, & ils aiment autant voir leurs enfans Chantres, que de les voir élevés à la première dignité du monde.

Ils cessent d'aimer leurs enfans dès qu'ils deviennent grands. Autant qu'ils ont aimé leurs enfans dans leur première jeunesse, autant les haïssent-ils lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé; ils semblent ne les avoir jamais connus. Ils ne leur commandent rien que ce qu'ils veulent bien faire, ils ne les reprennent jamais, ils ne les contrarient point, & qui plus est, ils n'osent le faire. Cela paroit incroyable, mais deux exemples serviront à prouver ce que j'avancé. Je tiens le premier d'un Espagnol, qui demouroit auprès de la *Guayana*, lequel m'a conté qu'étant allé dans un Village des *Caribes*, pour y acheter ce Beaume précieux, appelé dans la Langue du Pays *Curucay*, & en Espagnol *Animè*, un jeune homme donna un soufflet à son Père, pour une

bagatelle qu'il lui avoit dite , & se retira fort en colere. L'Espagnol irrité de ce procedé , blâma le Caribe de la tranquillité qu'il témoignoit , & le pressa de châtier l'insolence de son fils. L'Indien ne lui répondit rien d'abord , mais il lui dit quelque tems après : Croistu, Camarade , que nos enfans soient comme les vôtres ? Cela n'est pas , & si je châtie mon fils pour ce qu'il vient de faire , il me tuera lorsqu'il sera un peu plus grand. “ Telle est l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans , & le fruit qu'ils en rétirent.

Réponse impertinente d'un Indien.

Le second fait que j'ai promis s'est passé sous mes yeux en 1716 & peut fournir un sujet de morale aux Prédicateurs. Plusieurs Indiens que j'avois rétiré des Bois depuis peu, travailloient avec ferveur à élever la charpente d'une Eglise ; les enfans & les jeunes gens étoient déjà bâtisés , les Adultes désiroient de l'être , & plusieurs avoient déjà reçu le bâtême , car on ne leur accorde cette grace , qu'après les

Moyen singulier qu'il faut employer , pour obliger

les Indiens à travailler aux ouvrages publics.

Un Indien donne deux soufflets à son Pere.

avoir éprouvés. Il y a cela de remarquable dans ces travaux publics, qu'aucun Indien ne prête la main à un autre, fut-ce son Père ou son Frère : chacun travaille simplement à la tâche que le Missionnaire lui a imposée par l'entremise de son Capitaine, car l'autorité de celui-ci ne suffit point pour les obliger à travailler. Un bon Vieillard, déjà bâti, appelé Longin, remplissoit de son côté la tâche qu'on lui avoit marquée, lors qu'un de ses fils, nommé Paul & qui étoit aussi bâti, vint à lui, & lui dit : Cet endroit où tu travailles m'appartient, & j'y ai travaillé ce matin. Tu te trompes, lui répondit le Père, & c'est inutilement que tu as pris cette peine, puisque ce travail me regarde. Là-dessus, le fils entra en fureur, & donna à son Pere un soufflet, qui fut entendu de tous les ouvriers. Les enfans de la Doctrine & de l'Ecole se mirent à crier, & le Peuple accourut en foule à leurs cris. Je craignis d'abord que quelque Poutre ne fut

tombé, & n'eût tué quelque travailleur; mais je vis arriver le vieillard, qui fondant en larmes, traînoit son fils par les cheveux. Tout le monde, qui étoit déjà à moitié instruit, blâmoit Paul d'une commune voix. Il se défendoit disant qu'étant Chrétien, comme eux, il n'avoit eu garde de se porter à un tel excès contre son Père. Celui-ci continuoit de pleurer, & je ne savois quel parti prendre, parce que le moindre châtiment, quelque juste qu'il soit, suffit pour aliéner totalement des Peuples qui ne sont pas encore bien affermis. Je regardai le Vieillard, & je vis qu'il avoit la joie enflée, & que la main de son fils y étoit encore empreinte. Surquoi je dis à Paul, comment ose-tu nier le fait, puisque ton Père porte encore sur son visage les marques de ton péché & de ton insolence. Alors le Père animé par mon discours, oui Père, répliqua-t'il, il m'a frappé. A peine achevoit-il, que cet enfant dénaturé, lui donna un second soufflet

plus fort que le premier. Irrité de cette audace, & fermant les yeux sur les suites de ce que j'allois faire, j'ordonnai à quatre Indiens de saisir cet impudent, & ayant donné une bonne discipline à son Pere, je lui ordonnai de châtier son fils, représentant à ceux qui étoient présens, que Dieu l'ordonnoit ainsi, & que lorsque les Pères négligeoient de châtier leurs enfans, il punissoit leur négligence d'une maniere exemplaire.

Pendant cette rémontrance, le Père appliqua quelques centaines de coups de foïet sur les épaules de son fils, & revint même deux fois à la charge; mais voyant que le Peuple gardoit le silence, & que le fils prenoit son mal en patience je fis l'office de médiateur, & priaï son Pere de lui pardonner. Il obéit, & Paul s'en fut à genoux lui baiser les pieds & les mains, lui demandant pardon de la faute qu'il avoit commise, ce qui édifia les assistans. Le Vieillard fut satisfait; mais Dieu ne le fut point
selon

selon les apparences, puisqu'au bout de quelques jours il envoya une maladie à Paul qui dura pendant six-à-sept ans, & qui le rendit comme un squelette. Il reconnut, de même que les autres Néophytes, que Dieu le châtoit des soufflets qu'il avoit donnés à son Pere, & ce qui me le persuada fut, qu'après la mort de celui-ci, qui arriva six-à-sept ans après, il recouvra la santé, ayant vécu depuis d'une maniere extrêmement édifiante.

Il se soumet à son Pere, & Dieu lui envoie une longue maladie.

Enfin, une des choses qui apprivoise le plus les Indiens Sauvages, sans compter les instructions qu'on leur donne sur la Religion, qui est la principale, est de voir la bonne éducation que les Missionnaires donnent à leurs enfans. Comme ils ont été mal élevés, ils sont bien aises de voir leurs enfans obéissans & soumis à leurs volontés, & que lorsqu'ils reviennent du Catéchisme & de l'Ecole, ils prient Dieu avant d'entrer chez eux, & baissent ensuite la main

Les Néophytes se réjoissent de

la bonne
educa-
tion de
leurs en-
fans.

avec respect à leurs Peres & à leurs Meres. Toutes ces choses , dis-je , leur ouvrent les yeux , & leur font comprendre qu'une vie civile & policée est préférable à celle qu'ils ont quittée , ce qui les attache à la Peuplade , & leur fait respecter une Religion , qui produit de si bons effets.

Les enfans d'un autre côté , sans savoir ce qu'ils font , font d'un grand secours aux Missionnaires , parce qu'ils avertissent leurs Parens de l'heure où ils doivent se trouver au Catéchisme , ils leur expliquent ce qu'ils n'ont pas compris , ils avertissent lorsqu'il y a quelque malade ou quelque enfant qui vient de naître , pour qu'on puisse le bâtiser ; enfin , s'il arrive quelque querelle , ou quelque autre chose semblable , ils en donnent aussi avis au Missionnaire , qui y apporte aussi-tôt le remede nécessaire.

Finirai-je ce Chapitre , sans parler de l'amour de nos Missionnaires pour ces jeunes Néophites , qu'ils ont été chercher dans les Forêts

avec tant de sueur, & de fatigue ? Ce n'est point sans raison que l'Apôtre protestoit (a) qu'il regardoit comme ses enfans tous ceux qu'il avoit régénérés par l'Evangile dans la plûpart des Villes de la Grèce. Pourquoi donc les Ouvriers Evangeliques n'aimeroient-ils pas aussi ces jeunes Brébis, humbles & dociles, qui semblables à une cire molle, reçoivent l'empreinte de la loi Evangelique ? Je n'exagererai point, lorsque je dirai que ces Brébis innocentes leur sont infiniment plus chères que leurs propres Parens, & que j'en ai vû, qui ont pleuré leur mort plus amèrement que les Peres qui leur avoient donné le jour. Eh certes ce n'est pas sans raison ! car chacun de ces enfans, quand il est une fois instruit, sert comme de colonne, pour soutenir nôtre Religion parmi ces Peuples.

Ce n'est pas tout, ces enfans deviennent dans la suite des instru-

Les enfans contribuent beaucoup à l'instruction des Vieillards.

Amour que les Missionnaires ont pour eux, & surquoi fondé.

(a) 1. Corinth. cap. 4. v. 5.

mens dont Dieu se sert pour soumettre un plus grand nombre de gens au joug de sa sainte Loi. C'est là l'aiman , ce sont là les liens indissolubles dont Dieu se sert pour attacher les ouvriers à la culture de sa vigne. Ce sont là , je le repete , les trésors inestimables cachés dans ces Bois impénétrables : ce sont là les perles précieuses , qui , après avoir coûté tant de sang à JESUS - CHRIST , restent encore perduës dans l'épaisseur des Forêts. Ce sont là les richesses dont trafiquent les ouvriers Evangéliques , & c'est à les faire valoir qu'ils employent les talens que Dieu leur a donnés.



CHAPITRE IX.

Génie & façon de vivre des Indiens Guaraunos. Palmier singulier qui leur fournit tout ce dont ils ont besoin.

NOUS avons examiné ci-dessus en général quelques particularités des Peuples de l'*Orénoque* & des environs. Voyons maintenant le genre de vie de quelques unes de ces Nations en particulier, & les moyens extraordinaires qu'elles employent pour subsister. Nous examinerons en passant leur génie & leurs coutumes, & nous nous convaincrons, en nous amusant, qu'il faut peu de chose à l'homme pour vivre heureux & content, & que le vrai bonheur consiste bien moins à posséder beaucoup, qu'à savoir se contenter du peu qu'on a. Il n'y a jamais eu de Moine ni d'Anachorete dans la basse Thébaïde, qui ait eu moins de meu-

Pauvre-
té ex-
trême
des In-
diens.

bles, ni qui ait vécu dans de Chau-
miere plus pauvre, que les Indiens
de l'*Orénoque*; & il n'y a jamais eu
de Courtisan, quelque favorisé qu'il
ait été de son maître, qui ait goûté
dans l'espace d'un an autant de
plaisir, de joye & de contentement,
qu'en goûtent ces Indiens dans un
seul jour de fête; & la raison en
est, que le plaisir que goûtent les
Indiens est pur, exempt de soins
& de soucis, & dépoüillé de tout
ce cérémonial ennuyeux, & de
toutes ces Etiquettes incommo-
des, qui remplissent d'amertume le
cœur des Courtisans, sans compter
l'obligation où ils sont de dissimu-
ler sans cesse leurs sentimens, &
qui suffit seule pour corrompre
leurs plaisirs.

Humai-
nement
parlant,
il n'y a
pas de
gés plus
heureux
que les
Indiens.

Multitu-
de infinie
des bou-
ches de
l'*Oréno-
que*.

La premiere chose qui se présen-
te à nous en entrant dans l'*Oréno-
que*, est cette multitude infinie
d'Isles, & ce labyrinthe de Canaux,
qu'habite la Nation *Guaranna*. En-
trons y avec précaution de peur de
nous égarer, comme cela leur arrive
quelquefois, & d'y perdre la vie;

car comme personne ne ſçait le nombre de ces Embouchures, on ignore auffi le nombre d'Iſles qu'elles forment. C'eſt dans ces Iſles, qu'on voit marquées ſur ma Carte, qu'habite la Nation *Guaran*, ou *Gua-rauna*; & il eſt étonnant qu'elle puiſſe y ſubſiſter, ces Iſles étant inondées pendant les ſix mois que durent les cruës de l'*Orénoque*, & étant couvertes deux fois le jour par la Marée, les ſix autres mois de l'année.

Approchons nous d'un de leurs Villages, donnons fond près de la place (car on ne peut aller autrement) & après l'avoir vû, ſoyons aſſurés d'avoir vû tous les autres Peuples de cette Nation, dont la langue, quoiqu'ils prononcent extrêmement bref, eſt douce & facile pour les Etrangers; les Eſpagnols de la *Guayana* l'apprennent preſque tous, pour pouvoir ſe faire entendre de ces Peuples, chez leſquels ils ſont très-bien reçûs, & parce qu'ils ont beſoin d'eux pour la pêche, à laquelle ils ſont fort

Leurs Villages ſont bâtis au-deſſus de l'eau.

Les *Guaraunos*
sont fort
humais.

Ils sont
toujours
joyeux &
contens.

D'où
vient
qu'ils
n'ôt pas
encore
embras-
sé le
Christia-
nisme.

adroits. Il n'arrive pas plutôt un Bateau ou une Pyrogue Espagnole, que tous les Habitans se rendent sur le Rivage, témoignant par leurs sauts & leurs danses, la joye qu'ils ont de son arrivée, & pour l'ordinaire, on les trouve chantans & dansans, car c'est en cela que consiste leur unique occupation. On n'a point découvert jusqu'à présent de Peuple plus gai ni plus joyeux que les *Guaraunos*; le malheur est, qu'ayant d'un côté les Missions des Capucins de *Cumanà*, & de l'autre celles des Capucins de la *Guaiane*, ils ne peuvent recevoir aucune instruction, quoi qu'ils soient au nombre de cinq à six mille ames, parce qu'ils ne veulent point quitter leurs Isles, & que les Européens ne peuvent y vivre, à cause de la quantité de Mosquitoes qui s'élevent de la Rivière, & qui se répandent par millions sur ces terres inondées. Le pire est, qu'on ne trouve point de terrain pour sèmer, & que l'humidité du climat est nuisible à tout le monde, à l'exception des *Gua-*

rannos, qui y sont habitués ; mais Dieu fera quelque jour en sorte qu'on puisse y aller, & secondera le désir qu'ont les Missionnaires de sauver ces Peuples. Et attendant, comme il y a toujours à la *Guayane* bon nombre de ces Indiens, dont les uns sont domiciliés, & d'autres qui y viennent avec du Poisson, des hamacs, & d'autres marchandises, il s'en sauve beaucoup, & il n'en meurt aucun sans Bâteme. Si leur Pays étoit habitable, ils seroient tous Chrétiens.

Passons maintenant de nôtre Bateau dans leurs Villages, & examinons les maisons qu'ils habitent. Rien n'est plus merveilleux en Europe, que de voir les Villes de Venise & de Livourne, bâties au milieu de l'eau, mais nôtre admiration cesse, dès qu'on vient à considérer la solidité des maisons qui les composent. Il n'en est pas de même des Villes dont nous parlons, & on ne peut s'empêcher d'être surpris de voir nos Indiens bâtir les leurs sur des pieux

Leurs Places, leurs Maisons & leurs rues sôt bâties en l'air sur des pieux,

& des madriers , qu'ils font obligés d'enfoncer dans la vase , jusqu'à ce qu'ils trouvent la terre ferme , de sorte que leurs maisons , leurs ruës & leurs Places , se trouvent suspenduës en l'air au-dessus de l'eau.

Manie-
re dont
leurs Vil-
les sont
construi-
tes.

Ce qui m'a le plus étonné les deux fois que j'ai été chez eux , c'est , qu'après avoir élevé leurs pieux assez haut pour que les inondations de l'*Orénoque* , ni les Marées ne puissent y atteindre , ils les attachent contre les planches qui servent à former l'enceinte & le plancher de leurs maisons , après quoi ils mettent des traverses d'un pieu à l'autre , qu'ils couvrent avec de l'écorce des Palmiers dont ils ont cueilli le fruit. Une autre chose qui passe l'intelligence humaine , est , qu'à l'exception du poisson , qu'ils ont en abondance , ils tirent tout ce dont ils ont besoin pour vivre & pour se meubler , même tout ce qui leur est nécessaire pour leurs Pirogues , & leur Péche , & les diverses marchandises qu'ils vendent , des Palmiers qui

croissent dans leurs Isles en grande quantité , & qu'ils appellent *Murichi*. Quelques Auteurs , qui ont écrit l'Histoire des Indes , disent quelque chose de cela , mais ce que j'ai vû moi-même chez les *Guaraunos* , est fort au-dessus de ce qu'ils rapportent. Eclaircissions peu à peu ce qui paroît incroyable dans ce que nous venons de dire , nous donnerons de louanges à Dieu , dont la Puissance infinie , a attaché à une seule espece de Palmier tout ce dont l'homme a besoin pour passer ses jours heureusement ; & nous serons honteux de nôtre cupidité , qui n'est point satisfaite de tout ce que Dieu a créé , comme on le voit par Alexandre , qui se plaignoit de n'avoir point d'autre monde à conquérir , ce qui prouve que celui dont il s'étoit déjà rendu maître , n'avoit point rempli toute la capacité de son cœur. C'est envain que nous travaillons pour être heureux , dit Saint Augustin , Dieu ne nous a créés que pour lui , &

Murichi
Palmier,
admirable.

L'homme a besoin de peu de chose pour vivre.

il n'y a que lui qui puisse remplir le vuide de nôtre cœur. Je reviens à mon sujet.

Ce Palmier fournit de quoi construire les maisons, les ruës, les Places, & les toits.

Les Indiens, après avoir cueilli le fruit des Palmiers dont nous venons de parler; tirent de leurs troncs des ais pour planchoyer leurs maisons, pour former les ruës, les places & les murailles des lieux qu'ils habitent. Les plus grosses pièces leur servent pour la Charpente des toits, & il les garantissent de la ploye & de l'ardeur du Soleil, en les couvrant avec les feuilles du même arbre. Quant aux cordes & aux amarres dont ils se servent pour affermir leurs maisons, leurs ruës & leurs places, ils les fabriquent d'une espece de Chanvre qu'ils tirent des feuilles du Palmier. Les tabliers dont les femmes se couvrent, & les *Guayncos* avec lesquels les hommes cachent une partie de leur nudité, sont faits d'une espece de Cordillat, qui se trouve entre les deux pieds de la tige qu'ont ces feuilles dans l'endroit d'où sortent les bourgeons

Leurs habits & leurs lits.

des Palmiers. Leurs filets , ou *Chinchorros* , dans lesquels ils dorment , & dont ils vendent une grande quantité , sont tous faits avec le Chanvre dont j'ai parlé. Ce même Chanvre leur sert à fabriquer les cordes , les cordons , les palans pour la pêche , la navigation & les autres usages nécessaires , & ils en vendent aux autres Nations. Ils employent l'écorce , qu'ils tirent de la tige verte des Palmiers , pour faire les corbeilles , & les boëttes dans lesquelles ils serrent leurs effets , les évantails dont ils se servent pour se donner de l'air , pour souffler le feu , & pour chasser les Mosquitoes & les frelons , lorsqu'ils sortent de chez eux , car ils n'ont point de ces sortes d'insectes dans leurs maisons , ayant trouvé le secret de les en chasser avec la fumée d'un *Comejen* , qu'ils brûlent sans cesse. Ils appellent ainsi une motte de terre , que forment les Abeilles , en forme de rayon de Miel , qui n'est ni terre , ni cire , & dont on ignore la qualité. On

Cordes ,
Cordos ,
Corbeil-
les &
Paniers.

me demandera quel tems ils prennent pour le pourvoir de tous ces matériaux ? Je vais le dire , & c'est ici que je demande toute l'attention des Naturalistes , pour contempler dans un seul arbre une infinité de choses plus utiles que celles que le fameux *Magney* de la nouvelle Espagne fournit à ses Indiens. Ce dernier arbre leur fournit une boisson , qu'ils appellent *Pulque* , du lin ou du Chanvre , du bois pour leurs maisons , & des feuilles pour les couvrir ; mais tout cela n'est rien au prix de ce que j'ai dit , & de tout ce que je vais dire de ces Palmiers admirables.

Le *Magney* fournit beaucoup de choses utiles.

Le Palmier en fournit beaucoup plus.

Il donne du pain du vin & de la viande.

Les Indiens en usent à l'égard de ces arbres , comme nous faisons des moutons , dont nous gardons la peau & la laine , après en avoir mangé la chair. Eux de même , après avoir tiré de leurs Palmiers , le vin, le pain & la viande, qui leur est nécessaire , ils les abattent par le pied , pour profiter des dépouilles dont j'ai parlé. Ils se servent maintenant de la hâche , mais au-

trefois qu'ils n'en avoient point, ils les brûloient par le pied, se servant du feu pour les usages dont je parlerai tantôt. Le Palmier abbattu, il ne flote point sur l'eau, mais il reste enseveli dans un amas de brossailles, qui couvrent ces Isles lorsque l'*Orénoque* & les Marées viennent à baisser. Le Palmier étant couché sur la terre, ils font deux incisions, l'une dans le bourgeon & l'autre dans toute la longueur du Palmier, menageant l'ouverture de façon, que la liqueur qui sort de l'intérieur de sa substance, ne puisse point s'écouler. Chacun sçait le nombre de Palmiers qu'il doit abattre pour son usage, & pour ce qu'il veut vendre. Dès que ces creux, qu'ils appellent *Canoas*, sont formés, il commence à couler de l'intérieur du Palmier une grande quantité de liqueur blanche; qu'ils amassent dans des vessies, qu'ils ont eu soin de préparer la veille, ce qu'ils continuent de faire, tant que le Palmier donne de la liqueur. Un ou deux jours après

Maniere
d'en ti-
rer le
vin.

qu'elle est tirée, elle est douce & savoureuse, elle acquiert plus de force dans la suite, & alors ils en boivent jusqu'à s'enivrer, mais à la fin elle s'aigrit, & ils s'en servent dans leurs ragouts. Dans les mêmes cavités, d'où ils ont tiré leur vin, il s'engendre dans le même tems, & durant plusieurs jours, tant qu'il reste du suc dans l'arbre, une grande quantité de vers blancs de la grosseur du pouce, qui ressemblent parfaitement à du Beurre, & qui fournissent une nourriture agréable & succulente, lorsqu'on

peut vaincre le dégoût qu'ils causent à la première vûë. J'ai connu des Espagnols qui ne pouvoient les voir apprêter, sans avoir mal au

Viande extraordinaire. cœur, & qui après en avoir goûtée, ne pouvoient plus s'en rassasier. Les Indiens tirent aussi de la substance du Palmier, un pain qu'ils préparent de la manière suivante.

Dégoûtante, mais savoureuse. Lorsque la substance intérieure du Palmier n'engendre plus de vers, ils prennent des vaisseaux pleins

d'eau , dans lesquels ils jettent toute la masse spongieuse renfermée dans le tronc de l'arbre ; elle sort en forme de bourdons de Harpe envelopée des fibres par lesquelles l'arbre reçoit sa nourriture de la terre. Cela fait , ils lavent plusieurs fois cette masse , jusqu'à ce que les fibres restent nettes , & ils s'en servent pour allumer le feu. Pour plus grande propreté , ils coulent cette eau , qui est blanche comme du lait , à travers un tamis fait des fibres qu'ils tirent des feuilles des Palmiers , & laissent réposer la masse qui reste au fond jusqu'au lendemain. L'eau est alors fort claire , la farine restant au fond en forme d'amidon extrêmement fin ; & alors inclinant doucement les vaisseaux , l'eau s'écoule , & l'amidon reste au fond. Ils le font ensuite sécher au Soleil , & après l'avoir mouillé , ils en font du pain fort savoureux , mais si pesant , que ceux qui n'y sont pas accoutumés sentent des pesanteurs d'estomac ,

Com-
ment ils
font du
pain a-
vec la
moëlle
du Pal-
mier.

pour peu qu'ils en mangent. Les Indiens appellent ce pain *Yurumâ*, ils en font beaucoup, & en troquent une grande quantité pour différentes bagatelles, les *Guaraunos*, non plus que les Peuples de l'*Orénoque*, ne faisant aucun cas de l'argent. Ce pain a le défaut de ne point se conserver.

Boisson
salutaire
qu'ils tirent
du
fruit.

Enfin, les Indiens cueillent le fruit de ces Palmiers, qui consiste en de belles grapes de dates rondes, & presque aussi grosses qu'un œuf de poule, qui, lorsqu'elles sont mûres, prennent une couleur jaune tirant sur le rouge. Leur chair extérieure est en petite quantité, mais fort savoureuse, & les Indiens, après l'avoir pilée & exprimée, en tirent une boisson agréable, fort saine & rafraîchissante, ce fruit étant froid de sa nature. Les dates ainsi dépouillées de leur chair, ils cassent les noyaux, & en tirent une amande à peu près semblable à celle des noisettes, mais un peu plus dure, de sorte qu'ils profitent entièrement du Palmier, sans en per-

dre la moindre partie. Peut-on à la vûe de ces merveilles , s'empêcher de louer l'Auteur de la Nature , qui a sçû mettre dans un seul arbre tout ce dont l'homme a besoin pour vivre ! Que toutes vos Créatures, Seigneur , vous louent dans tous les Siècles. Ainsi-soit-il.

** Plusieurs personnes qui ont lû ce Chapitre , n'ont pû s'empêcher d'admirer ce nouvel arbre de vie , qui contient en soi tout ce qui est nécessaire à l'homme. D'autres l'ont comparé à la Manne que Dieu envoya aux Israélites dans le Désert , mais cette dernière ne leur servoit que de pain & de viande , au lieu que nôtre Palmier fournit du pain , du vin , de la viande & des habits , & qui plus est , dequoi construire des maisons , des ruës , des bâteaux , & une infinité d'autres choses dont on ne peut se passer. Comme mes Lecteurs seront peut-être bien aises de connoître la figure de sa feuille , ils sçauront qu'elle est faite comme un Parasol , qui s'ouvre par le moyen de ses tergettes.

Il s'est trouvé des gens qui ont regardé ce que je dis de ce Palmier comme une fable. Je leur pardonne l'injure qu'ils me font : mais j'avouë en même tems, que quand même j'aurois eu dessein de le décrire à ma volonté, je n'aurois pas eu assez d'esprit pour inventer une chose aussi extraordinaire. Le pays des *Guaraunos* n'existe point dans les espaces imaginaires. Au centre de la Pyramide que forment les Gouvernemens de *Cumana*, & de la Trinité de *Barloventa* avec la *Guayane*, se trouvent les bouches de l'*Orénoque*, les *Guaraunos*, & les Palmiers dont ils se nourrissent ; on peut écrire dans quelques-uns de ces endroits, & se tirer par-là du doute où l'on est à ce sujet.

Lorsque j'ai commencé à décrire le Palmier, pour empêcher que la nouveauté ne fit une trop grande impression sur l'esprit du Lecteur, j'ai eu soin de rapporter un grand nombre d'utilités que le *Magnéy* procure aux Indiens de la

nouvelle Espagne ; & cet adoucissement me paroissant suffisant , je n'ai rien dit du Coco des Philippines , ni du Plane , ni du Panis , qui croissent dans les Pays chauds de l'Amérique. J'aurois pû aussi rapporter une infinité de choses utiles que le besoin a fait inventer aux Peuples des Indes Orientales , par exemple , de tirer du pain , du vin & de la viande du Ris ordinaire , ce que je n'ai point fait , parce que ces choses se trouvent dans la plupart des Auteurs. Mais à quoi bon alleguer ce témoignage de l'Histoire à des gens , qui nient tout ce qu'ils ne voyent pas ! Ces sortes d'autorités deviennent inutiles pour eux , & le mieux qu'on puisse faire , est de les laisser dans leur ignorance.

Quoiqu'il en soit , comme je cherche bien moins à faire valoir mon témoignage , qu'à faire admirer les ouvrages du Créateur , je vais finir ce Chapitre par la Description d'un autre Palmier appelé *Coco* , qui outre ce que le Palmier *Murichi*

fournit aux Indiens *Guarannos*, procure une infinité d'autres choses utiles aux habitans des *Maldives*, que quelques Auteurs disent être onze mille petites Isles, dont la chaîne commence à dix-sept lieuës du Cap *Comorin*, & s'étend à l'Orient vers les Isles de *Java*, *Borneo*, &c. Les Habitans de ces Isles sont encore Barbares, à cause du peu de commerce qu'y font les Etrangers, leur terrain ne produisant autre chose que des Cocos, mais en si grande quantité, qu'ils fournissent du pain, du vin & de la viande à cette multitude infinie d'Idolâtres. Ils tirent de leurs feüilles de quoi s'habiller, & de plus, des voiles, des cordes & d'autres choses nécessaires pour la navigation. Les Troncs de ces arbres leur fournissent des planches pour construire leurs maisons, & ils se servent de leurs feuilles pour les couvrir. Jusques ici, il n'y a point de difference entre le *Coco*, & le *Murichi* des *Guarannos*; mais le premier l'emporte sur le second,

en ce qu'il fournit des Bâteaux aux Habitans des *Maldives*. Monsieur Blaeu (a) ajoûte que ces Insulaires vont au Cap *Comorin* sur des Bâteaux de Coco, avec leur charge, leur Lest, leurs Agrez aussi de Coco. Que leur marchandise, leur pain, leur viande & l'eau même qu'ils boivent, est tirée du même arbre. On ne peut rien demander de plus, si ce n'est le passage même de M. Blaeu, qui, étant Etranger, trouvera plus de crédit auprès de certains esprits.

(a) Part. 2. Atlantif. Indiar. fol. 3.
Illud notatu dignum, naves hic confici ex solis harum arborum lignis, quæ non clavis, sed funibus, ex ipsa arbore factis validè nectunt, folia pro velis sunt: pro mercibus, & saburra nuces: pro cibo & potu eadem: ut tota navis nux sit, & nux navis, ac vectorum suorum, & Insulanorum victus. Nullas hic (in Maliviis) reperies merces, præter nuces indicas Cocos, dictas, &c.

CHAPITRE X.

Mœurs & coûtumes des autres Nations de l'Orénoque , jusqu'aux bouches de la Rivière Apure.

N O U S nous sommes trop long-tems arrêtés chez les *Guaraunos* ; continuons nôtre promenade , nous avons beaucoup de chemin à faire sur l'*Orénoque* , & nous nous arrêterons souvent , pour examiner des choses extrêmement curieuses. Pour cet effet , n'entrons point dans les Ports des *Caribes* , dont nous avons si souvent parlé dans cet Ouvrage , quoi qu'ils soient situés vis-à-vis des *Guaraunos* , & sur toute la Côte jusqu'à la *Cayene*. Faisons plutôt une visite aux Indiens *Aruacas* , qui , après plusieurs guerres sanglantes avec les *Caribes* , sont enfin venus à bout de les dompter , & de s'établir chez eux.

Les *Caribes*.

Cette

Cette Nation est beaucoup plus Les
 affectionnée , & beaucoup plus Aruacas
 fidèle aux Espagnols qu'aucune de
 celles qu'on a découvertes sur l'O-
rénouque & dans les Provinces des
 environs , car aussi-tôt que ces In-
 diens ont avis de quelque révolte
 que les Caribes , ou d'autres Peu-
 ples machinent contre eux , ils les
 en avertissent secretement. Il est
 dommage qu'ils ne soient point
 Chrétiens , & qu'ils ne donnent
 aucune esperance de le devenir ,
 quelques soins qu'on se soit donné
 pour les convertir. Je fis en 1731
 un dernier effort pour y réussir ,
 mais après bien de peines & de
 travaux , un de leurs Caciques me
 répondit , *je veux être Aruaca ,*
& non point Chrétien. Je sai bien ,
 lui dis-je , *que tu es Aruaca , mais*
cela n'empêche pas que tu ne
sois Chrétien. Je ne le sçaurois
 mon Père , répliqua-t'il , *car les*
premiers Espagnols que nous avons
vûs , n'ont point dit à nos Pères
de se faire Chrétiens , mais seu-
lement d'être bons Aruacas. Il me

Opiniâ- fut impossible de leur faire goûter
 treté des les raisons surnaturelles dont je me
Aruacas. servis, ni les promesses avantageu-
 ses que je leur fis. Ces Indiens sont
 fort rusés, & je les crois même les
 inventeurs de la *Maràca* qui a cours
 chez d'autres Nations parmi les
 Médecins. Elle consiste à faire
 croire à ces Peuples que le Méde-
 cin a commerce avec le Diable, &
 qu'il fait par son entremise, si le
 malade doit échaper ou non. Ils
 donnent leurs Consultations dans
 des maisons séparées des Peupla-
 Fourbe- des
Aruacas. des, mais qui sont à la vûë de
 tout le monde. Ils s'y enferment,
 & passent toute la nuit à jeter des
 cris, qui joints au bruit de leur
Maràca, (a) ne permettent point
 aux habitans de fermer l'œil de
 toute la nuit. Le *Piache* (c'est
 ainsi qu'on appelle ces sortes de
 Médecins) interroge donc le Dé-
 mon à grands cris, changeant de

(a) La *Maràca* est unealebasse remplie de petits cailloux, que le Médecin secouë sans cesse pendant qu'il s'entretient avec le Démon.

voix lorsqu'il lui plait , pour faire croire que le Diable lui répond. On a découvert que ce manége n'est qu'une imposture & qu'une fourberie , mais cela n'empêche pas que le Médecin ne se fasse payer de ce qui lui est dû , après que le malade est mort , emportant ses meilleurs effets , à l'exception de ceux que la Veuve a eu soin de cacher. Le Démon ne se presse pas fort de se montrer à des gens qui sont sous son domaine ; aussi ne me suis-je point apperçû , ni chez les Indiens *Aruacas* , ni chez les Nations de l'*Orénoque* & de la Rivière *Meta* , que le Démon leur apparoisse. Il est vrai qu'à deux cents lieuës de ces Rivières , dans le Bois de *Calajan* & de *Ubocà* , un Démon exhortoit du haut d'un Palmier une Nation différente de celle-ci , qui étoit déterminée à sortir des Bois pour embrasser le Christianisme , à y demeurer & à n'en rien faire.

Ils feignent de parler avec le Démon.

Cette voix fut entenduë du Capitaine Dominique Zorrilla de Rioja , homme distingué par sa valeur & sa

Eloge du Capitaine Dominique Zorrilla.

probité , lequel en qualité de Chef principal de ces Missions , a suivi pendant plus de dix-huit ans divers Missionnaires , & les a garantis plusieurs fois de la mort dont ils étoient menacés de la part de ces Peuples Idolâtres. Ce Capitaine ayant demandé avec étonnement de qui étoit cette voix ? Un Cacique Chrétien , qui l'accompagnoit , lui répondit , qu'elle étoit du Démon , ce qu'il crût , à cause de l'horreur intérieure qu'il éprouva. Je le crois aussi , tant à cause de la probité de ce Capitaine , qu'à cause de plusieurs autres faits dont je fus témoin à deux lieuës de la Rivière *Ubocà* , le 23 Février de l'année 1716. les *Piaches* se vantent d'avoir commerce avec lui , pour obtenir du Peuple ce qu'ils lui demandent , & en cas de refus , ils le menacent du Démon. Il y a quelques années qu'un Flamand , appelé François Eglin , fut chez les *Aruacas* , pour acheter du beaume *Anime*. Un *Aruaca* lui dit que le Diable , avec lequel il conversoit toutes les

nuits, étoit extrêmement courageux. Le mien, lui répondit Eglin, est fort doux, & je te l'enverrai cette nuit. Qu'il vienne, répliqua l'Indien, j'en ne le crains point. Le *Piache* s'en fut chez lui, & ordonna à sa famille de se retirer ailleurs, parce qu'il devoit avoir un entretien avec le Démon des Blancs. Eglin qui vouloit se convaincre de l'imposture du *Piache*, s'attacha plusieurs rameaux verts aux jambes, aux bras, & autour du corps, & s'étant couvert la tête d'un autre, lorsque la nuit fut venuë, il s'approcha peu à peu de la maison du Médecin. Celui-ci ne l'apperçût pas plûtôt, qu'il se mit à crier, disant : je n'ai pas le courage de parler avec le Diable des Blancs (c'est le nom qu'on donne aux Espagnols,) & en disant cela, il tourna les épaules & s'enfuit. Eglin entra chez lui, prit divers fruits que le *Piache* avoit amassés, & retourna à son Logis. Il fut le voir le lendemain, & lui demanda, ce qu'il pensoit de son Démon ? L'Indien lui avoua sa foi-

Exem-
ple qui
prouve
l'impos-
ture des
Piaches.

blesse , & lui découvrit la ruse dont il se servoit auprès des Indiens , pour avoir dequoi vivre. Le Flamand m'a conté cette aventure plusieurs fois.

Indiens
Guayanos , &
leur gé-
nie.

Les Indiens de la Nation *Guayana* sont braves & belliqueux. Ils résisterent d'abord aux Espagnols avec beaucoup de valeur , & leur livrerent plusieurs combats ; mais à la fin ils demanderent la paix , & se réduisirent , comme je l'ai déjà dit , à cinq Colonies. Ils ne répondent pas beaucoup aux soins que se donnent les Capucins Catalans pour les convertir , soit que cela vienne de la férocité de leur génie , ou , ce que je crois plus vraisemblable , du commerce qu'ils entretiennent avec les Caribes , qui demeurent auprès. Loin de se rendre à leurs remontrances , ils les attaquent souvent , & ils les tueroient même , s'ils n'étoient secourus par les Troupes & les voisins de la *Guayana*.

Indiens
Caribes
& leur

Passons sans voir les *Caribes* qui habitent la Rivière *Caroni* & les

autres du voisinage : ne nous ap-
 prochons pas non plus de la bouche
 de la Rivière *Caura* , parce que
 toutes les fois que j'ai passé par-là ,
 excepté la première que je fus chez
 eux avec un sauf conduit , ils nous
 ont tiré plusieurs coups de fusil de
 leurs Plages & de leurs fondrières.
 Ce sont des Peuples intraitables ,
 qui non contents de ne vouloir pas
 embrasser le Christianisme , ne veu-
 lent pas que les autres Peuples de
 l'*Orénoque* l'embrassent , se croyant
 les maîtres de toutes ces Nations.
 Dans cette confiance , ils vendent
 tous les Etrangers qui tombent en-
 tre leurs mains , & s'ils n'en usent
 pas de même avec les Indiens *Qui-
 riquiripas* , c'est en considération
 des *Hamac*s & des couvertures de
 Coton qu'ils fabriquent , & dont ils
 ne peuvent se passer , ce qui n'em-
 pêche pas qu'ils ne les tiennent enfer-
 més dans leurs montagnes , sans
 leur donner la permission d'en sor-
 tir.

mauvais
 génie.

Les *Qui-
 riquiri-
 pas*.

Donnons fond dans le canal
 d'*Uyapi* , qui est un bras mort , ou

Indiens
Guay-
quiries
& Pa-
lenques.

un ancien lit de l'*Orénoque*, sur les terres des Indiens *Guayquiries* & *Palenques*. Ces deux Nations, comme je le dirai dans la suite, si l'on en excepte les familles établies depuis quelques années dans les Missions de *Piritu*, Province de *Cumana*, sous la direction des Cordeliers, sont peu nombreuses, les Caribes les ayant dépeuplées peu à peu. Ce sont des Peuples misérables, inconstans, & par conséquent privés d'instruction. Ils se soumettent aux Missionnaires par des vûes intéressées, mais les Caribes ne se montrent pas plutôt, qu'ils se rangent de leur côté, par la crainte qu'ils en ont. Les Indiens *Mapoyes* de *Uruanay*, & les Indiens *Paos* ont le même génie; de sorte que depuis l'année 1731. jusqu'à l'année 1739. on les a rassemblés trois fois, sans aucun autre avantage que celui d'avoir baptisé les enfans & les adultes qui alloient mourir.

Indiens
Mapoyes
Indiens
Paos.

Prison
& jeune
des filles

Quarante jours avant que les *Guayquiries* marient leurs filles, ils

les enferment & les assujettissent à un jeûne rigoureux. Trois dattes de *Muriche*, & trois onces de Cassave avec une cruche d'eau, composent leur ration journaliere, de sorte que le jour de la nôce venu, elles paroissent plutôt des déterrées que des mariées. Pourquoi usez-vous de cette cruauté, dis-je au Cacique ? il me répondit d'un air satisfait : „ Nos Anciens se sont apperçus, „ que lorsque les femmes ont leurs „ ordinaires, elles font mourir toutes les choses sur lesquelles elles „ marchent, & que lorsqu'un homme „ vient à marcher sur l'endroit „ où elles ont passé, ses jambes „ s'enflent aussi-tôt. Ayant cherché „ un remède à cet accident, ils ont „ ordonné, qu'afin que leur corps „ n'ait point de venin, on les fasse „ jeûner quarante jours, car par ce „ moyen, elles se dessechent & ne „ font plus de mal, ou elles en „ font moins qu'autre fois. „ C'est ainsi que le Démon abuse ces ignorans, & les porte à ces cruautés, qu'ils pallient d'une sottise érudition,

qui doit
vent se
marier

Raison
de ce
jeune.

d'une pitié apparente , & d'une tyrannie cachée , mais fort cruelle.

Multitude de cérémonies que les *Mapuyes* pratiquent à leurs nûces.

De toutes les Nations Idolâtres que j'ai vûës , il n'y en a point qui pratique plus de cérémonies à ses nûces , que celle-ci. Il faudroit un volume entier pour les rapporter , mais je me contenterai des principales. La nuit qui précède la nûce , se passe toute entiere à s'oindre , à se peindre , & à s'emplumer , de la maniere qu'on l'a vû dans le septième Chapitre ; mais surtout à emplumer la mariée , & c'est à quoi s'occupent grand nombre de vieilles femmes , qui n'ont plus besoin de cette parure. Il est quelquefois dix heures du matin , qu'elles n'ont pas encore achevé d'appliquer des plumes sur ces momies. En attendant , le Cacique , qui fait l'office de maître de cérémonie , assis dans la place sur son siège , ordonne ce qui suit. Dès que le Soleil paroît , il sort du Bois une troupe de danseurs accompagnés de flutes & de timbales , qui font plusieurs fois le tour de la maison de la mariée en

Danse qui sort du Bois.

danfant. Il sort de cette maison , dans le tems marqué , une vieille avec un plat de viande , qu'elle donne à un des danseurs , & alors ils s'enfuyent à toute jambe dans le Bois , & jettant le plat par terre , un de la troupe dit à haute voix : *Prends ce mets, chien de Démon, & ne viens point troubler nôtre Fête.* Leur ayant demandé pourquoi ils faisoient cela ? Ils me répondirent : *Parce que nous avons peur du Démon,*

On trouve une coûtume à peu près semblable chez les anciens grands de la Chine, (a) lesquels avant de se mettre à table , sortoient dans la Cour de leurs Palais , & là , s'inclinant d'abord du côté du midi , ils offroient une tasse pleine de Boisson au maître du Ciel , la répandoient à terre , & après avoir fait une seconde révérence , ils revenoient se mettre à table. Cette pratique est dangereuse pour le Peuple qui n'est pas instruit , & est

(a) Histoire de la Chine , Liv. 1.
Chap. 7.

une pure Idolâtrie , mais elle n'est point telle pour les savans , qui sont versés dans la doctrine de Confucius , lequel leur a appris à n'adorer qu'un seul Dieu, Auteur & Créateur de toutes choses. Quoique les Lettrés retiennent cette doctrine , cela n'a pas empêché que l'Idolâtrie ne se soit introduite à la Chine parmi le Peuple & parmi les Grands , depuis cinq cens ans. Revenons à nos *Mapuyes*.

Ils dansent couronnés de fleurs.

La cérémonie , dont j'ai parlé , étant achevée , les danseurs mettent sur leurs têtes des couronnes de fleurs , dont ils ont eu soin de se pourvoir , & tenant un bouquet dans la main droite , & des sonnettes dans la gauche , dont ils accompagnent les flutes ; ils retournent en dansant à la porte de la mariée , où ils trouvent une autre file de danseurs , qui ont une autre livrée , mais qui sont couverts des mêmes plumes , avec des flutes longues de plus de deux aunes , faites d'un certain roseau noir , qu'ils appellent *Cubarro* , toutes ornées de

Leurs flauts.

plumes. Ils jöient de ces flutes à deux parties , & leur harmonie est fort agréable. Les nouveaux mariés se mêlent avec les danseurs , ornés de plumes particulieres , & comme ils n'ont point jeuné comme leurs femmes , ils peuvent aussi mieux sauter. Durant cette marche , on voit paroître les mariées , dans un état qui fait compassion. Elles sortent à jeun , après quarante jours d'abstinence , & après avoir passé la nuit sans dormir , pour donner le tems aux Matrones de leur mettre des plumes , & ce qui fâche le plus , chaque mariée a à ses côtés deux vieilles qui font horreur. Les vieilles sortent en pleurant , chantant alternativement des couplets en leur langue : leurs larmes ne sont point feintes , & elles sont causées par le souvenir de ce qui leur est arrivé à elles-mêmes. L'une dit d'un ton lamentable , accompagnant ses paroles mal articulées de quelques soupirs : *helas ! ma fille , tu ne te marierois pas sûrement , si tu sçavois tous les cha-*

Promenade curieuse des nouveaux mariés. Malheur des mariées , & leur parure.

grins que ton mari doit te causer.

Leçons
que les
vieilles
leur don-
nent.

Celle-ci ayant cessé, une autre re-
commence : *Hélas, ma fille, si tu
connoissois les douleurs de l'enfan-
tement, tu ne te marierois pas!*

C'est ainsi que les hommes dansant
d'un côté, les vieilles pleurant de
l'autre, & les mariés étourdis, ils
font le tour du village; & en ar-
rivant au logis, ils trouvent la ta-
ble couverte de Poissons & de
Tortuës. Alors les jeunes gens en-
trent, & prenant les flûtes, les son-
nettes & les autres instrumens qu'ils
trouvent; ils font plus de bruit que
les adultes, répétant les danses
qu'ils ont vûës executer.

Répas
des nô-
ces.



CHAPITRE XI.

*Mœurs & coutumes inouïes des
Indiens Othomacos , & des
Guamos.*

A B A N D O N N O N S au plutôt le port d'*Uyapi* , avant que les pleurs de ces Matrones ayent excité les nôtres , & remontant la riviere , tâchons de découvrir d'autres Nations plus civilisées que celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. Nous ne sommes pas éloignés des bouches de l'*Abane* , auprès desquelles il y a un beau port , & une Nation de *Guamos* , & un peu plus haut , une autre d'*Othomacos* , qui est extrêmement nombreuse. Arrêtons-nous chez la première ; car quoique les adultes ne soient pas encore Chrétiens , ils ne laissent pas d'être civilisés , & leurs enfans ont déjà reçu le baptême. Nous passerons bien notre tems ,

Indiens
Guamos.

parce qu'ils font d'une humeur & d'un génie fingulier , outre que les *Othomacos* occuperoient toute notre attention , fi nous les voyons les premiers. Voyons à loisir les *Guanmos* , ils font enjoués & fort affectionnés à la danse , & les plus impudens que nous ayons vûs depuis les bouches de l'*Orénoque* , jusqu'à celles de l'*Apure*. Tous les Peuples que nous ayons trouvés se couvrent tant bien que mal , au lieu que les *Guanmos* vont tout-à-fait nuds. Tout leur habillement consiste en une large ceinture de coton si fine & si déliée , que les Espagnols en achèrent pour faire des cravates. Il est triste que les femmes , qui font ces sortes d'ouvrages , perdent si inutilement leur tems & leur peine , puisque pouvant s'en servir pour couvrir leur nudité , elles ne les employent que pour se ferret sottement les reins. Ils célèbrent leurs festins sous des cabanes faites de branches d'arbres nouvellement coupées , & abandonnent leurs maisons, pour nous faire souve-

Ils n'ont aucune pudeur.

Leur nudité indécente.

Coûtume Ju-daique.

nir une seconde & troisiéme fois , que ces Peuples ont retenu quelques coutumes des Juifs. C'est dans la plus grande de ces cabanes qu'ils boivent & dansent en mesure tout à la fois , parce que lorsqu'ils distribuent la boisson , chaque serviteur est accompagné de deux fluteurs, qui jouent en partie de deux grandes flutes dont j'ai parlé. Ceux qui conservent leur jugement , dansent au son d'autres flutes de même espèce ; mais ceux qui sont dans le vin , dorment ensanglantés depuis les pieds jusqu'à la tête , parceque lorsqu'ils sentent que les fumées de la *Chicha* leur montent au Cerveau, ils s'imaginent que c'est toute autre chose , de sorte que pour prévenir le mal qu'ils craignent , ils s'incisent cruellement les temples & le front avec des dents de poisson , & des os extrêmement aigus , & comme ces parties contiennent une grande quantité de veines , on ne peut voir qu'avec horreur le sang dont ils sont couverts. Lorsque j'ai réfléchi sur la coutume barbare qu'ont

Ils boivent au son des instrumens.

Maniere Barbare dont ils se tirent du sang dans la chaleur du vin.

ces Peuples de boire jusqu'à perdre la raison , dans un climat aussi chaud , j'ai reconnu que c'est par une providence spéciale de Dieu qu'ils se font ces cruelles incisions ; car ils préviennent par là les fièvres malignes & pourprées que l'agitation du sang , occasionnée par la boisson dans un pays aussi chaud , ne manqueroit pas de leur causer, sans cette évacuation copieuse de sang ; mais ces barbares en agissent ainsi sans connoissance de cause.

J'en appelle ici à l'amour que les Européennes ont pour leurs enfans , sans vouloir pour cela déplaire à celles de l'Amérique, qui ne sont pas moins tendres , car toutes ne sont pas Indiennes , comme la plûpart se l'imaginent. Je les prie toutes de vouloir écouter ce que je vais dire des femmes des *Guamos* , je n'avance rien dont je n'aye été témoin oculaire. Les Indiennes dont je parle ne s'apperçoivent pas plutôt que leurs enfans sont malades (l'âge leur importe peu) que s'imaginant aveuglément qu'il n'y a point d'au-

Rémede
cruel
dont les
Guamas
se servét
pour
leurs en-
fans.

tre remede pour les guérir, elles prennent une lancette d'os bien afilee, & leur percent la langue de part en part; je laisse à juger avec quelle douleur. Le sang sort à gros bouillons, & le ramassant dans leurs bouches, elles le répandent à gorgée sur ces pauvres enfans, depuis la tête jusqu'aux pieds, renouvelant tous les matins cette boucherie, jusqu'à ce que l'enfant guérisse ou meure. Puisque j'en suis sur cette matiere, je ne puis m'empêcher de blâmer les femmes qui, pour certaines raisons que j'ignore, dédaignent d'allaiter les enfans qu'elles ont mis au monde, sans faire attention que la nourriture qu'ils prennent influe pour toujours sur leurs mœurs & sur leurs inclinations, comme l'assurent les meilleurs Physiciens. Ce reproche regarde surtout les Dames Américaines, qui livrent leurs enfans, dès qu'ils sont sortis de leur sein, à une Nègresse, à une Mulâtre, ou à une Indienne, faute de considérer qu'un pareil lait ne peut qu'engendrer de mauvais

Il importe beaucoup que les mères allaitent leurs enfans.

fang , & faire naître des inclinations vicieuses & des sentimens bas dans l'ame de ces nourrissons.

Dévoir
cruel &
barbare
auquel
les Ca-
pitaines
Guamos
sont assu-
jettis.

Venons à l'obligation que les Capitaines de la Nation *Guamo* s'imposent par un serment fait sur leurs bâtons. On ne peut nier que le remede dont les femmes des *Guamos* se servent lorsque leurs enfans sont malades, ne soit extrêmement cruel, mais le motif qui le suggere est louïable ; au lieu qu'on ne peut rien voir de plus sanguinaire & de plus douloureux, que le tribut que les malheureux Capitaines *Guamos* payent par forme de remede, à tous les malades qui leur sont soumis. Qui le croira, si ce n'est ceux qui savent combien le Démon est avide du sang humain ? Je ne cite point d'autre témoin que moi-même, & j'ose assurer que je ne croirois point ce que je vais dire, si je ne l'avois vû de mes propres yeux. La maladie se répandit parmi les *Guamos*, le Ciel y gagna beaucoup par le grand nombre d'enfans & d'adultes qui s'y envolèrent après avoir reçu le bap-

tême. J'étois extrêmement affligé de la cruauté que les *Guamas* exerçoient sur elles-mêmes par amour pour leurs enfans ; mais ma douleur & mon étonnement augmentèrent bien d'avantage à l'occasion que je vais rapporter : je rencontrai un de ces Capitaines *Guamos*, & le voyant pâle, maigre & défait, je le crus atteint de la maladie qui régnoit dans toutes les maisons, & le pria de se retirer dans la sienne pour tâcher d'y remédier ; il me répondit *qu'il se portoit bien, mais que ses malades le faisoient périr*. Comme j'ignorois ce qui se passoit, je fis plusieurs questions à l'Indien auxquelles il ne répondit que d'une manière confuse. J'appris à la fin que pour satisfaire aux obligations de sa charge, il se perçoit tous les jours les chairs, & épuisoit le sang de ses veines, pour oindre l'estomac de tous les malades qui lui étoient soumis, & qui n'étoient pas en petit nombre. Il n'y a en vérité qu'un barbare qui puisse accepter à ce prix la charge de Capitaine.

On examine si ces *Guamos* se nourrissent de terre, ou non.

Puisque nous en sommes sur les *Guamos*, sachons avant de passer chez les *Othomacos*, leurs voisins, si ce Peuple se nourrit de terre, ainsi qu'on l'a prétendu il y a quelques années. Les Indiens *Othomacos* aiment la terre avec excès, & ce gout se transmet chez eux d'une génération à l'autre; & comme le voisinage des pays & la bonne intelligence qui régnent entre ces Peuples, font que les *Guamos* marient leurs filles avec les *Otomacos*, & que ceux-ci donnent réciproquement les leurs aux premiers, il arrive de là que les filles *Othomacos* introduisent ce vice chez les *Guamos*, qui sont sur cela plus modérés que la Nation *Othomaca*. La relation suivante ne laissera rien à désirer là-dessus au Lecteur.

Indiens
Othomacos

J'ai déjà dit que les *Othomacos* étoient les plus barbares de tous les Peuples de l'*Orénoque*: la seule chose que je crains en parlant de cette Nation, est d'être trop prolix, car elle renferme tant de différens Peuples, qu'il me sera impossible d'éviter les rédites; & d'un autre

côté, leurs mœurs & leurs coutumes sont si extraordinaires, que je ne saurois me dispenser d'en parler, sans m'éloigner du but que je me suis proposé dans mon voyage. Courage, mettons pied à terre avant que ces Indiens se jettent dans notre bateau, & le fassent couler à fond, tant est grande leur curiosité. Il n'arrive pas plutôt quelqu'un sur le rivage, que tout le Peuple y accourt en foule, si l'on en excepte les malades qui n'ont pas la force de marcher, faisant un tintamarre qui ne permet pas aux étrangers de s'entendre les uns les autres.

Curiosité des Indiens.

Pour connoître au juste en quoi les *Othomacos* different de tous les autres Indiens de l'*Orénoque*, voyons le partage qu'ils font de leur tems, & l'exactitude avec laquelle ils s'y conforment dès avant la pointe du jour jusqu'à minuit, qui est le tems où l'on apperçoit chez eux quelque ombre de gouvernement politique; nous verrons ensuite d'autres choses particulieres, & sur-tout leur maniere de faire le pain.

Partage
que les
Othoma-
cos font
de leur
journée.

Ils pleu-
rent dès
que le
jour com-
mence.

Dès les trois heures du matin, qui est le tems où les Coqs commencent à chanter, on entend chez eux un murmure confus de soupirs & de gémissemens, accompagnés de larmes & de marques d'une vive douleur, & tel, que ceux qui ignorent leur coûtume, s'imaginent qu'il leur est arrivé quelque grand malheur. Je le crûs en effet moi-même, & je sortis tout émû pour voir si les *Caribes* ne nous avoient pas attaqués dans la nuit, selon leur coûtume ordinaire; mais j'appris que l'usage de cette Nation étoit de pleurer dès la pointe du jour l'absence des parens que la mort leur a ravis. Les uns pleurent leurs Pères, les autres leurs Maris, les autres enfin leurs Mères & leurs Freres, tous ont sujet de pleurer, & pleurent effectivement de tout leur cœur. On ne peut mieux commencer la journée, & il seroit à souhaiter que les Chrétiens employassent comme eux, je ne dis pas trois heures, ce seroit trop exiger d'eux, mais du moins la premiere heure de la journée à se souvenir

souvenir de ceux de leurs parens qui sont morts, pour les recomman-der à Dieu, faisant réflexion qu'ils doivent les suivre, & que lorsqu'ils y penseront le moins, ils feront comme eux ce triste & redoutable voyage.

Le Soleil ne commence pas plûtôt à paroître, que les *Othomacos* se rendent à la porte de leurs Capitaines respectifs, qui ont soin de les envoyer, les uns à la Pêche, les autres à la recherche des Tortuës, où à la chasse du Sanglier, suivant le tems qu'il fait, & la saison où l'on se trouve. Cette distribution faite, si le tems le permet, il nomme une quantité suffisante d'ouvriers pour travailler aux champs, car chaque Capitainerie seme & recueille le grain en commun, ceux qui la composent partageant entr'eux le travail & le fruit qui en revient. Ils observent la même chose pour le Poisson, les Tortuës, les Caymans, & pour tout ce qui leur sert de nourriture. Les Laboureurs & les Pêcheurs ne sont pas plûtôt partis.

Partage que les Capitaines font de leurs gens, & les emplois auxquels ils les occupent.

La Récolte se fait en cõmun.

que ceux qui restent au Village ne cherchent qu'à se divertir , bien assurés que le lendemain , ils iront à la Pêche & au labour , pour donner le tems aux autres de se délasser. Ils se rendent donc tous en foule à un jeu de Paume , qui est dans le voisinage , à quelques pas de leurs maisons. Les *Othomacos* qui doivent jouer , se mettent douze d'un côté , & douze de l'autre ; ils déposent entre les mains de quelqu'un l'enjeu , qu'ils doivent perdre ou gagner , & la partie finie , ils en remettent un second pour la partie suivante. C'est moins par plaisir que par intérêt qu'ils jouent , & ils déposent des corbeilles de Maiz , lorsqu'ils en ont , & à son défaut , de grains de verre , & même tout ce qu'ils ont dans leurs maisons , sans penser aux suites de cette conduite. Ils établissent pour Juges les plus vieux d'entr'eux , & ceux-ci ont soin de décider des coups , & de terminer les differens qui surviennent. Outre les joueurs dont je viens de parler , le reste des Habi-

Ceux qui restent, jouent à la Paume.

Ils mettent leur enjeu en dépôt.

tans se divise en deux partis, dont l'un parie pour & l'autre contre. Ils chassent & rechassent la Bale avec tant de justesse & de dexterité, qu'ils peuvent le disputer aux plus habiles Navarrois. La forme de leur Bale est aussi singuliere que leur façon de jouer : Elle est grosse comme une Boule de Mail, & faite d'une résine appelée *Caicho*, qui à la plus legere impulsion, rébondit de la hauteur d'un homme. Ce n'est qu'avec l'épaule droite qu'ils doivent faire la chasse & la réfaire, & si la Bale vient à toucher quelqu'autre partie du corps, on perd une raïe. On ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse avec laquelle ils se renvoient la Bale jusqu'à dix à douze fois de suite, sans la laisser tomber à terre; mais ce qui étonne le plus, c'est que la Bale venant à raser la terre, l'Indien se jette ventre à terre, & la relève avec une agilité surprenante. La continuité de cet exercice leur cause des Callus à l'épaule droite, mais aussi s'y rendent-ils extrêmement habiles. Je

Maniere
particuliere d'ôt
ils jouët.

Forme
singuliere
de la
Bale.

Adresse
extraor-
dinaire
avec la-
quelle
ils jouët

n'aurois jamais crû qu'une pareille Nation jouât à la Paume avec tant d'ordre & de justesse, mais j'ai appris depuis que dans les Missions de la nouvelle Espagne, les Indiens *Acaxées* des montagnes de *Topia*, qui sont sous la direction des Jésuites, connoissent ce jeu, & s'en acquittent avec la même adresse. (a)

Ce divertissement dure jusqu'à midi, & pendant que les hommes jouent, les femmes s'occupent à faire des marmites d'argile pour leur usage, comme aussi des plats, des écuelles, qu'elles vendent aux Nations voisines. Mais ce à quoi elles s'occupent le plus, est à tisser des nates, de mantes, des corbeilles & des sacs avec le chanvre ou *pite* qu'on tire du *Muriche*, ainsi que le pratiquent les *Guaraunos*. Elles en font aussi des pavillons de lit, qui les garantissent des Mosquites. Leurs matelats ne consistent qu'en un monceau de

Ouvrages auxquels s'occupent les femmes. (a) P. Roxas. Histor. Cinaloà, Lib. 8. Cap. 3.

sable qu'ils vont chercher à la plage, & dans lequel ils s'enterrent, comme des cochons, jusqu'à la moitié du corps, mari, femme & enfans, en ne se couvrant que d'un simple pavillon. Les meres enseignent ces sortes d'ouvrages à leurs filles, mais dès que midi sonne, elles quittent leur besogne, chacune prend son battoir & s'en va jouer à la Paume, portant son enjeu avec elle. Le battoir est arrondi à l'extrêmité, & large d'un tiers d'aulne, son manche est long de trois palmes; elles saisissent ce battoir à deux mains, & chassent la bale avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'Indien qui ose la parer avec l'épaule; aussi les femmes ne sont-elles pas plutôt entrées pour jouer, qu'il est permis de rechasser les bales qu'elles chassent avec leurs battoirs, avec toute l'épaule; & il n'y a point de jour où quelque Indien ne se retire avec l'épaule démise, ce qui réjouit extrêmement les jouëuses. Les Indiennes étant arrivées, celles dont les maris parient, commencent à jouer, douze d'un me.

côté, & douze de l'autre, comme nous l'avons dit des hommes, & sur le soir, elles se mettent vingt-quatre dans chaque partie, & cela sans aucune confusion, parce que chacune garde son poste, & que pas une ne pare la bale qui va à une autre, gardant un silence merveilleux tout le tems que le jeu dure.

Le Soleil ne commence pas plutôt à faire sentir sa chaleur, que les Indiens prennent leurs poinçons, & se font des incisions aux cuisses, aux jambes & aux bras, avec une cruauté qui fait horreur, sans jamais perdre la bale de vûe; ils voyent couler leur sang avec la même indifférence que celui d'autrui, & lorsqu'ils jugent en avoir perdu assez, ils se jettent dans la riviere, & le sang s'arrête; mais s'il continue de couler, ils remplissent les coupures de sable, Je répète ici ce que j'ai dit des *Guamos* qui sont dans le vin, que si ces *Othomacos* ne se procuroient pas ces fortes d'évacuations, l'agitation violente du jeu, jointe à l'ardeur du soleil, leur causeroient infaillible-

Les
Othomacos é-
chauffés
par le
Soleil &
par le
jeu, se
font des
incisions.

ment des fièvres pourprées qui les mettroient au tombeau , au lieu qu'ils les préviennent par le moyen dont je viens de parler , comme il est aisé d'en juger par la santé & la force dont ils jouissent. Tous ces Indiens sont d'une taille avantageuse , ce qui vient , je pense , de l'exercice violent qu'ils font tous les jours en jouant à la paume , & de ce qu'ils dansent la moitié de la nuit sans jamais se lasser.

Pendant qu'ils jouent , ils prennent une poignée de terre ou de poussière , dont ils se remplissent la bouche , & attendant la balle , ils savourent cette terre , comme si c'étoit un biscuit. Lorsqu'ils vont se baigner à la Rivière ; outre la craie des fondrières qu'ils mangent pendant qu'ils sont dans l'eau , ils se munissent d'une motte de terre qu'ils savourent avec un plaisir inexprimable. Les femmes qui aiment la terre , peuvent leur porter envie , vû qu'elle leur fait beaucoup de mal , & qu'elle n'en fait aucun aux *Othomaques*. Elle leur est même salutaire ,

Ils se regalent avec des poignées de terre pendant qu'ils jouent.

D'où vient que la terre qu'ils mangent ne leur nuit point.

non en tant que terre, mais à cause de la graisse de Cayman & de Tortuë dont elle est impregnée, & qui fait qu'elle ne leur reste point dans l'estomac; aussi les meres qui veulent appaiser leurs enfans, leur donnent-elles une de ces mottes de terre qu'ils lechent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien, & alors ils en demandent une seconde, lors sur-tout qu'elles sont paitries avec la drogue que je dirai tantôt.

Un enfant n'a pas plutôt apperçu le convoi des bateaux qui reviennent de la pêche, qu'il va en donner avis au Village en sautant & gambadant, & aussi-tôt on cesse de jouer à la Paume, ce qu'on fait pour l'ordinaire sur les quatre heures du soir, on va se baigner à la Riviere, & l'on rentre chez soi. Les Pêcheurs quittent leurs bateaux qui sont presque toujours remplis de poisson, & sans en prendre un seul pour eux, ils vont se reposer dans leurs maisons. Alors les femmes & les enfans des diverses Capitaineries, chargent ce Poisson & vont le porter à la porte

Les Capitaines partagent le Poisson.

de leurs Capitaines qui le distribuent à chaque famille, à proportion du nombre d'enfans qui la composent. Lorsque le soleil se couche, ils ont déjà achevé leur repas, car ils n'en font qu'un seul, & s'il leur arrive de manger entre deux, c'est ou du fruit, ou quelque motte de terre; mais ils sont grands mangeurs & tous gens de bon appétit. Leur des-
 fert consiste à s'aller baigner une se-
 conde fois à la Riviere, & au sortir
 de là, chaque Pere de famille prend
 sa beche, ou tel autre outil sembla-
 ble, se retire à part avec tous ceux
 de sa maison, & creuse autant de
 trous qu'il y a de têtes qui lui sont
 soumises, après quoi chacun comble
 le trou qu'il a creusé. Ils font la
 même chose tous les jours quelque
 tems avant ou après le coucher du
 soleil, & quoique j'eusse dû passer
 cette pratique sous silence, j'ai jugé
 à propos de la rapporter, parce
 qu'elle leur est commune avec les
 Juifs, & que j'ai promis d'indiquer
 celles qui ont quelque conformité
 avec les leurs. Les Turcs pratiquent

Autre
 cérémo-
 nie Ju-
 daïque.

la même chose toutes les fois qu'ils campent en rase campagne, & je crois que cet usage leur vient de la même source.

Leur
danse, &
l'ordre
qu'ils y
obser-
vent.

Cela fait, les Indiens dansent jusqu'à minuit, sans flutes, sans sonnettes, ni autre instrument semblable, & ils n'en ont pas besoin, parce qu'ils chantent eux-mêmes, dansant en rond avec beaucoup de modestie. Le premier est composé d'hommes qui se tiennent les uns les autres par la main, le second de femmes qu'ils ont à leurs épaules, & qui se tiennent aussi par la main, & le troisième enfin, d'un grand nombre d'enfans de tout âge, dont le cercle entoure les deux premiers.

Ces cercles ainsi disposés, le Maître entonne un air auquel tous les autres répondent, & comme dans le cercle des hommes il se trouve de belles voix de basse, dans celui des femmes, grand nombre de dessus, & dans celui des enfans une infinité d'hautes contres, l'union de ces différentes voix compose une musique fort agréable.

sur-tout à une certaine distance. Ce qui m'a le plus étonné est, est que parmi un si grand nombre de personnes, il n'y en a pas une qui fasse un faux ton, ni qui manque la mesure. Ils continuent cette danse en changeant d'airs, & après qu'ils ont assez dansé, ils vont se coucher. Ils appellent cette danse *Camo* en leur langue. Comme ce Peuple aime naturellement à chanter, nous avons profité de ce penchant pour mettre la doctrine en musique, sur le ton usité en Espagne aux Procèsions de la Doctrine, ce qui nous a si-bien réussi, que leur criant seulement *Camo*, ils chantent sur le champ la Doctrine le matin & le soir avant de danser, tant il importe de sçavoir s'accommoder au génie des Peuples avec lesquels on a affaire.



CHAPITRE XII.

Suite du Chapitre précédent : On rapporte quelques coutumes & quelque usages des Othomacos, qu'on ne trouve chez aucune autre Nation de l'Orénoque.

Ils ne connoissent point la Polygamie.

LEs *Othomacos* sont les seuls qui ne connoissent pas la polygamie, bien différens en cela des autres Peuples de l'*Orénoque*, chez lesquels il n'y a pas un homme qui n'ait deux ou trois femmes; de sorte que ce motif, quand il n'y en auroit point d'autre, doit engager les Missionnaires à ne rien négliger pour civiliser cette Nation, & la dépouiller de sa grossiereté.

Les jeunes gens se marient avec des veuves d'un âge mur,

Ils suivent dans leurs mariages une coutume fort singulière, & qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs. Lorsque les jeunes gens sont en âge d'être mariés, ils leur donnent pour femmes, ou pour mieux dire, ils les confient aux Veuves les

plus âgées du Village, les mariant avec de jeunes filles, lorsqu'ils deviennent veufs. La première raison que les Capitaines donnent de cet usage, est si indécente, que je me dispenserai de la rapporter. Quant à la seconde, elle paroît assez bien fondée. Ils disent, que marier un jeune homme avec une jeune fille, c'est unir deux fous ensemble, qui ne sçavent comment ils doivent se gouverner; au lieu qu'en lui donnant une femme âgée, elle le met au fait du ménage, elle l'instruit de ce qu'il faut faire pour vivre, & lui donne plusieurs autres instructions fondées sur la longue expérience qu'elle a eu des affaires domestiques. C'est par-là que les Vieillards font

Les
Vieil-
lards é-
pousent
les jeu-
nes filles

venir l'eau à leur moulin, se mariant, lorsqu'ils sont veufs, avec des jeunes filles, pour les rendre capables de gouverner la maison. Ce qui console les jeunes gens est, qu'ils deviendront veufs à leur tour, qu'ils vieilliront & se conduiront à leur fantaisie. Cette coutume qui a force de loi chez les *Othomacos*, a cours

chez la plupart des Nations Idolâtres, par un effet de la malice des Vieillards qui prennent pour eux toutes les jeunes filles qui sont en âge d'être mariées, quoiqu'ils ayent d'autres femmes, s'imaginant qu'elles leur appartiennent, ce qui chagrine les jeunes gens, & occasionne une infinité de débats & de méchantes affaires, parce que ces Vieillards se rendant odieux à leurs femmes par la jalousie qu'ils leur témoignent, les jeunes gens en deviennent plus disposés à les tromper, d'où résultent une infinité de désordres & de querelles domestiques.

Leurs
guerres
avec les
Caribes.

La Nation *Othomaca* étoit autrefois extrêmement nombreuse, & a soutenu plusieurs longues guerres contre les *Caribes*, dans lesquelles ces derniers ont souffert de grandes pertes; mais s'étant liés il y a quelque tems avec les Hollandois, ils commencerent à se servir d'armes à feu, qui étonnerent fort les *Othomacos*, si bien qu'épouvantés du carnage que fit un Nègre avec une seule décharge de son arquebuse à croc, ils abandon-

nerent le champ de Bataille , & se retirèrent dans des lieux inconnus aux *Caribes*. Les *Othomacos* ont une valeur brutale & téméraire. Ils combattoient en bataille rangée avec les *Caribes* , & ne lacherent jamais le pied , si ce n'est la dernière fois qu'on se servit contre eux d'armes à feu. Ils s'excitoient au combat & entroient en fureur contre eux-mêmes , se blessant le corps avec des os pointus , & se disant : *Compte que si tu n'est point brave , les Caribes te mangeront.*

Ils sont furieux à la guerre.

Leurs femmes ne se battoient point , mais elles se rendoient sur le champ de Bataille , & aidoint leurs maris , ramassant les fleches des *Caribes* qui passoient outre sans blesser personne , & avec ce secours ils défendoient leur poste avec valeur.

Cóment leurs femmes les aidoint sur le champ de Bataille.

Nous avons été témoins de leur courage toutes les fois que les *Caribes* ont attaqué nos Missions , ils leur ont été au - devant comme des lions , & les ont poursuivis bien avant sur leurs terres.

Ils aiment l'agriculture , & non-

Ils font
adonnés
à l'Agri-
culture.

seulement ils sèment du maïs, de l'yuca, & tous les autres fruits de la terre, dans celle qu'ils cultivent, mais ils profitent encore du terrein que les Lacs abandonnent à mesure que l'*Orénoque* diminuë; & comme ces terres sont remplies de pourriture, ils font d'abondantes récoltes; mais ils les consomment brutalement & en peu de tems, ne réservant que le grain dont ils ont besoin pour la semaille. Ils ne manquent pas pour cela de vivres, parce qu'ils sçavent faire du pain & de l'amidon de tous les fruits & de toutes les racines qu'ils trouvent, ce qui est un avantage que n'ont pas les autres Nations. Ils en tirent même des fruits que les autres Peuples rejettent à cause de leur amertume ou de leur mauvaise qualité. Voyons comment ils font leur pain.

Pain ra-
re des
*Othoma-
cos.*

Cette tâche regarde les femmes, & elles sont si adroites, qu'elles mettent très-peu de tems à le faire. Chacune a auprès de la Riviere les fosses dont elle a besoin; il y a dans chacune de la craie fine, ou de l'ar-

gille choisie qui trempe toujours dans l'eau ; de même qu'on le pratique dans les fabriques de fayance. C'est dans le centre de cette terre glaise qu'on enterre le maïs, les fruits, ou les autres grains dont on veut extraire la substance, & au bout de quelques jours, la pâte est toute faite, je veux dire que le grain qu'on a enterré dans l'argille, a fermenté & s'est aigri ; & comme chaque femme a plusieurs fosses, elle peut avoir du pain frais tous les jours. L'heure étant venuë, elles transportent cette masse qui s'est incorporée avec l'amidon, dans des petits vaisseaux qu'elles fabriquent pour cet usage, où l'ayant paitrie une seconde fois avec une plus grande quantité d'eau, elles la passent par un tamis, & reçoivent cette masse liquide dans d'autres vaisseaux bien nets. Elles l'y laissent reposer, jusqu'à ce que la terre & l'amidon du grain, ou du fruit, se soient précipités au fond du vaisseau, & alors elles répandent l'eau qui surnage & qui est fort claire. Cela fait,

On décrit en détail la fabrique de ce pain.

On le
pâtrit
avec du
beurre
ou de la
graisse.

elles jettent une grande quantité de graisse de Tortuë ou de Cayman sur cette masse, & les ayant bien mêlées ensemble, elles en forment des pains en forme de boules bien arrondies, qu'elles mettent au four. Lorsqu'elles n'ont point de graisse pour relever le gout de ce pain, elles se contentent de l'amidon dont l'argille est couverte. Ce pain étant mis au four, il s'y dessèche par la chaleur du feu, & lorsqu'on a mis de la graisse dans la pâte, il en sort extrêmement tendre, autrement, il est presque aussi dur qu'une brique. Quel qu'il soit, ce pain est un grand régal pour eux, ils prient les Missionnaires d'en manger, & l'exaltent beaucoup disant : *Onòna, chòro tenùna, Pare; mange de ce pain, Père, il est fort bon.* Il faut pour les obliger en manger quelque peu, mais il est si rempli de terre, qu'il craque sous les dents.

On exa-
mine si
les *Otho-*

Voilà au vrai comme la chose se passe, & l'on peut conclure de cette relation, que l'éloignement des

lieux altere la vérité , & qu'il n'y a point de chose , pour fausse qu'elle paroisse , qui n'ait pour fondement quelque chose de certain & de réel.

macos
mangent
de la
terre.

Un Etranger qui verra manger aux *Othomacos* ou aux *Guamos* , le pain que je viens de décrire , croira qu'ils mangent de la terre paitrie & cuite , ou bien de la brique , parce que quoiqu'il ait la forme d'une boule ordinaire , il a la couleur de la brique , de sorte qu'il assurera avec la meilleure foi du monde , que les *Guamos* & les *Othomacos* se nourrissent de terre , ce qui paroît incroyable à ceux qui vivent dans des pays éloignés : mais celui qui voit faire ce pain , reconnoit que la terre glaise s'im-
pregne de toute la substance du grain , & d'une bonne partie de la graisse qu'on y a mise.

Ce pain n'est pas leur seule nourriture , ils mangent aussi une grande quantité de viande à leurs repas. Il n'y a point de Nation qui soit plus adroite à la pêche , si l'on en excepte la *Guaranna* qui l'em-

Ils pê-
chent
avec
beau-
coup
d'adres-
se.

porte sur toutes les autres en ce genre d'exercice. On verra, lorsqu'il en sera tems, la facilité avec laquelle ils tirent du fond des Rivières les Caymans les plus formidables. Si une Tortue qui prenoit le soleil, vient à s'enfuir dans l'eau à cause du bruit qu'elle a entendu, l'*Othomaco* s'y jette aussi & la poursuit sans relâche, jusqu'à ce qu'il l'ait saisie. Il la charge sur sa tête, le ventre en haut, & la tenant d'une main, il regagne le rivage à la nage, chose qui paroît impraticable, mais qui cependant est réelle. Pendant les deux mois que les œufs de Tortues abondent, ils en mangent une quantité prodigieuse, ils en font aussi cuire à petit feu sur des clayes, qu'ils gardent jusqu'après la récolte. Enfin les *Guamos* ni les *Othomacos* ne sont point à plaindre, & ils se nourrissent de mets beaucoup plus friands que la terre.

Il s'agit de dire du gouvernement, de l'union & de l'économie des *Othomacos*, &

de l'obéissance qu'ils rendent à leurs Capitaines, auront peine à croire que cette Nation soit aussi barbare & aussi sauvage que les autres dont nous avons parlé, & ils me blâmeront d'avoir avancé qu'elle l'emporte sur toutes les autres, en fait de grossiereté & de barbarie. Cette objection est fondée, mais je réponds à cela que ces foibles lueurs de raison qu'on remarque en eux, sont obscurcies par tant de vices grossiers, que je ne sçauois retracter ce que j'ai avancé sur leur sujet. On sçaura d'abord que ces Indiens sont d'un caractère obstiné & inflexible, & fort entêtés de leurs coutumes, de sorte que si l'on vient jamais à bout de les civiliser, ce ne sera qu'à force de tems, de patience & d'assiduité à instruire leurs enfans. J'ai déjà dit que les Indiens sont sujets au vin, mais les mauvais effets de cette liqueur se font beaucoup mieux sentir chez les *Othomacos*, à cause de leur caractère rude & belliqueux. Ce qu'il y a de pire encore est, qu'au lieu que les autres Peuples s'enyvrent en bu-

de vie
un cara-
ctere
Barbare.

Ils s'en-
vrent
avec la
poudre
d'*Yupa*.

Ce que
c'est que
l'*Yupa*.

Cette
drogue
a une
force in-
croya-
ble.

vant, ceux-ci s'enivrent en tirant par le nez une poudre maligne qu'ils appellent *yupa*, laquelle leur ôte le jugement & les rend furieux au point de prendre les armes, de sorte que si leurs femmes n'avoient pas soin de les saisir & de les lier, ils feroient tous les jours un carnage affreux. Ils composent cette poudre avec des grains d'*Yupa*, elle a l'odeur du tabac, & n'est point malfaisante par elle même, mais elle le devient à cause de la drogue qu'ils y ajoutent, car c'est elle qui les enivre & qui les fait entrer en fureur. Après avoir mangé la chair de certains gros collimaçons qui viennent dans les marais, ils font calciner leurs coquilles au feu, les réduisant en une chaux vive plus blanche que la neige, qu'ils mêlent avec la *Yupa*, en quantité égale; & le tout étant bien pulvérisé, il en résulte un mélange si fort, qu'en touchant seulement cette poudre du bout du doigt, & l'approchant du nez, elle fait éternuer un million de fois, quand même on

feroit accoutumé au tabac d'Espagne le plus violent. Les Indiens *Salivas*, & les autres Nations dont je parlerai, connoissent l'usage de l'*Yupa*, mais comme elles sont d'un caractère plus doux & plus timide, elle ne produit pas sur elles le même effet que sur les *Othomacos*, que cette espèce de fureur a rendu redoutables aux *Caribes*, parce qu'avant de se battre, ils s'enivroient avec la *Yupa*, se blefoient eux-mêmes, & se mettoient en sang, & les attaquoient ensuite comme des Tigres furieux.

Elle cause une fureur diabolique.

Ce Peuple est si violent & si emporté, que le plus léger motif le fait entrer en fureur & lui fait prendre les armes, de sorte qu'il suffit qu'il y en ait un qui commence pour que tous les autres suivent son exemple. Comme les *Othomacos* vivent dans une crainte continuelle des *Caribes*, il ne faut que le moindre cris, pour mettre tout le Village en rumeur, & l'obliger à s'armer, ce qui expose les Missionnaires à des peines & à des allarmes continuelles. Dans une de ces émeutes, un Missionnaire qui

Un Mis-
sionnai-
re est at-
taqué
par trois
Indiens.

récitoit son Office dans un apparte-
ment retiré , ayant par hazard tour-
né la tête , vit auprès de lui trois In-
diens dont l'un alloit lui donner un
coup de couteau , & les deux autres
avoient leurs *Macanas* levées , &
étoient prêts à l'assommer , de sorte
que si la Providence n'eût veillé sur
lui , il auroit infailliblement péri par
les mains de ces trois malheureux
qui étoient presque yvres. Pour pré-
venir ces sortes d'accidens , & em-
pêcher les *Caribes* de tenir la pro-
messe qu'ils ont faite aux Missionnai-
res de les assommer , lorsqu'ils di-
roient la Messe , comme ils l'exécute-
rent à l'égard du P. Laurent Lopez ,
Religieux de l'Ordre de St François ,
on a soin de poster à la porte de l'E-
glise quatre Soldats toujours prêts à
faire feu , moins par la crainte des
Caribes , que pour les garantir des
insultes des *Ochomacos*. Dès qu'on
entend le moindre bruit parmi eux ,
le Capitaine se rend avec sa troupe
chez le Missionnaire , pour le défen-
dre des insultes de ces Barbares.

Les Mis-
sionnai-
res ne
peuvent
dire la
Messe
sans sen-
tinelles.

Malgré ces incommodités , les
Missionnaires

Missionnaires ne laissent pas d'opé-
 res plusieurs conversions , & de sau-
 ver tous les jours un grand nombre
 d'ames , bâtissant les enfans & les
 adultes , qui sont en danger de
 mort. Entre plusieurs conversions
 qu'on a faites chez les *Othomacos* ,
 je n'en rapporterai qu'une , qui
 merite d'avoir place ici , à cause
 des circonstances dont elle a été
 accompagnée. Il arriva en 1735
 dans le Village où j'étois , trois vé-
 nérables anciens suivis de leurs fa-
 milles. Leurs fils étoient déjà vieux ,
 & leur arriere petits fils , manioient
 l'arc & la flèche. Ces Vieillards
 étoient chauvés , & le peu de che-
 veux qui leur étoient restés , étoient
 blancs , à quatre travers de doigts
 de leur racine , & d'un jaune de
 safran à leur extrêmité. Je n'ai ja-
 mais vû de ma vie rien de sembla-
 ble , & je crois que la vieillesse y
 avoit beaucoup de part. Comme ces
 Peuples ne savent jamais leur âge ,
 je cherchai à découvrir par certains
 Indices celui que pouvoit avoir
 un de ces anciens , & il me

Conver-
 sions ope-
 réeschez
 ces Peu-
 ples,

Batême
 d'un an-
 cien O-
thomaco
 & ses
 circon-
 stances.

dit , que lorsque les *Caribes* massacrerent le Capitaine Achagua-
via , qui passoit de la *Guayane* à
Santa Fé , il alloit déjà à la guerre
avec ses parens. Or il y avoit cent
ans que ce Capitaine avoit été tué ,
& ce Vieillard en avoit bien vingt-
cinq alors , puisqu'il étoit en âge de
porter les armes , de sorte que nô-
tre bon Vieillard pouvoit avoir cent
& vingt-cinq ans accomplis. Ces
trois familles avoient mis vingt-
sept jours à venir de leurs Bois dans
nôtre Village , sans autre motif que
celui d'avoir oïi dire qu'il étoit
arrivé des Missionnaires chez les
Othomacos. Les trois anciens avoient
leurs femmes , qui paroissoient du
même âge ; mais il y en eut une
qui tomba malade , soit à cause de
la fatigue du chemin , ou parce
que Dieu vouloit l'attirer à lui , je
l'instruisis le mieux qu'il me fut
possible , & ayant reçu le Bâteme ,
elle mourut quelque tems après. A
quelques jours de - là , un de ces
Vieillards fut attaqué d'une fièvre
legere , je lui expliquai les princi-

paux articles de nôtre foi , & le trouvant disposé à recevoir le Bâ-tême , je le lui administrai. Un moment après , je vis arriver un Espagnol tout émû , qui avoit été son Parrain , qui me dit. Pere , suivés-moi , mon filleul Joseph , ouvre sa sepulture. J'arrivai sur le lieu , & j'appris que c'étoit la coûtume de ces Peuples de creuser eux-mêmes leurs Tombeaux , avant que la mort les surprît. Comme ce Vieillard avoit encore de la force , & qu'il ne couroit aucun danger , je retournai à mes affaires , dequoi je fus fort fâché dans la suite ; car la fosse ne fut pas plutôt achevée , que le Vieillard s'étendit dedans , pour voir si elle étoit assés grande , & s'étant assis , les épaules appuyées contre , il appella ses fils , ses petits fils , & ses arriere petits fils , & en presence de son Parrain Don Felix Sardu de Almazàn , de quelques Soldats & d'un grand nombre d'*Othomacos* , il leur tint le discours suivant : „ Je n'étois venu ici , „ mes enfans , que pour être Chrê-

„ tien , je le suis , & je meurs con-
 „ tent : je vous ordonne de ne ja-
 „ mais quitter ces Peres , apprenés
 „ ce qu'ils vous enseigneront , &
 „ efforcés - vous d'être bons Chrê-
 „ tiens. „ Ce discours fini , il se
 coucha & mourut.

CHAPITRE XIII.

*Mœurs , Usages & Coûtumes de
 la Nation Saliva. Honneurs ex-
 traordinaires que ces Peuples
 rendent à leurs morts.*

Carac-
 tere
 doux &
 docile
 de la
 Nation
Saliva.

JE me suis arrêté plus long-tems
 que je ne croyois chez les
Guamos & les *Othomacos*. Je vais
 donc continuer ma route , & me
 consoler chez les *Salivas* des pei-
 nes que j'ai euës jusqu'ici. Cette
 Nation est docile , souple , assez
 intelligente & beaucoup plus rai-
 sonnable qu'aucune de celles qu'on
 a découvertes , & si quelqu'autre
 peut lui être comparée , c'est la

Nation *Achagua*, qui possède toutes les bonnes qualités qu'on peut désirer chez des Indiens Idolâtres. Je ne suis pas le seul qui ait cette opinion d'eux, tous les Missionnaires qui ont fréquenté ces Peuples, & tous ceux qui ont écrit des *Salivas* sur les Mémoires qu'ils en ont donné, sont là-dessus d'un sentiment unanime. Nos Peres leur sont extrêmement attachés, & c'est pour ne les point abandonner, que plusieurs ont péri par les mains des *Caribes*; Peuples féroces, qui, pour pouvoir s'emparer plus aisément de ce troupeau, se sont défaits des Pasteurs commis à sa garde. D'autres Missionnaires étant venus pour la troisième fois dans le País en 1731, ils furent assaillis de toutes parts par les *Caribes*, & s'ils n'abandonnerent point leur entreprise, ce fut en considération de la docilité des *Salivas*, docilité qui les retient, malgré les dangers auxquels ils sont tous les jours exposés, pour ne point rendre infructueuses les bonnes dispositions de ce Peuple.

Peines que se font données les Jesuites pour convertir ces Peuples. Mort de plusieurs Missionnaires.

Les *Salivas*, quoique d'un meilleur naturel que leurs voisins, ne laissent pas de donner bien de la peine aux Missionnaires.

Quoi qu'enemis de la guer-

On ne doit pas s'imaginer que les Peuples dont je parle ne donnent aucune peine aux Missionnaires. Quoique naturellement meilleurs que les autres Indiens, ils ne laissent pas d'en conserver le caractère, & l'on peut les comprendre dans la définition que j'ai déjà donnée de ces Idolâtres, en gardant la modération qu'ils méritent. Ils sont plus constans, & plus adonnés au travail de la campagne, & il est rare qu'on entende parmi eux une parole plus haute que l'autre; mais ils sont ignorans, gloutons & ivrognes, quoiqu'ils se piquent de boire avec jugement, & ce jugement consiste, en ce qu'après s'être soulés comme les autres Indiens, ils ne se battent point entr'eux, ce qui n'est pas un petit avantage pour ceux qui sont chargés de les instruire.

La Poligamie & le divorce regnent chez eux comme chez les autres Nations, mais il n'y en a point sur qui l'interêt & la convoitise exercent un empire plus absolu. Ils

aiment les belles armes , mais ils re , ils n'ont pas le courage de s'en servir ; aiment & lorsqu'on les exhorte à prendre les belles armes. garde à eux & à se défendre , ils répondent que leurs Pères n'ont jamais combattu , & qu'ils veulent suivre leur exemple ; de sorte qu'ils se sont laissés assujettir par les *Caribes* , & cette Nation , qui étoit autrefois une des plus peuplées de l'*Orénoque* , est réduite maintenant à cinq à six Peuplades , dont trois forment une doctrine , & il en seroit de même des autres , s'il y avoit un plus grand nombre d'ouvriers.

Les hommes chez eux sont fort effeminés , au lieu que les femmes ont un caractère mâle , qui paroît jusques dans leur façon de parler ; car au lieu qu'ils sont taciturnes , & qu'ils ne parlent qu'à demi voix & en nazillant , elles au contraire , parlent d'une manière intelligible & avec hardiesse. Quoique chez ces Nations les femmes soient chargées des soins du ménage & du travail de la campagne , elles sont

Ils aiment à s'oindre, à se peigner & à se peindre.

encore plus à plaindre chez les *Salivas*, puis qu'outre cette tâche indispensable, elles sont obligées de peigner leurs maris matin & soir, de les oindre, de les peindre, & de leur faire le poil, ce qui leur prend beaucoup de tems, sans compter, que s'il y a dix ou vingt Etrangers dans leurs maisons, elles sont obligées de les traiter de même. Les *Salivas* une fois peignés, n'osent plus se grater la tête ni le corps, de peur de gâter leur parure, & ils poussent la propreté si loin, qu'ils aimeroient mieux endurer quelque mal que ce fut, plutôt que de voir déranger l'œconomie de leur coëffure. J'en juge par l'attention qu'ils ont de se regarder dans leurs miroirs avant que de sortir du logis, & d'empêcher qu'on ne les touche. Mais on souffre patiemment leur fatuité, en faveur du zèle qu'ils témoignent pour la Religion qu'on leur enseigne.

Indiens
Aturis,
Abanes,
Maypu- On peut mettre dans la même classe les Indiens *Aturis*, qui se disent *Salivas*, quoiqu'ils par-

lent un langage un peu different, ^{res &} les *Abanes*, les *Maypures* & les *Quirribas*, qui parlent des Langues differentes, mais qui sont également doux, & également disposés à recevoir l'Evangile, lorsqu'on le leur explique. Veuille la Providence avoir pitié de ces pauvres Peuples, & leur envoyer des Missionnaires zelés pour leur salut.

Pour revenir aux *Salivas*, dont nous parlons, rien n'est plus singulier chez eux que la conduite qu'ils tiennent envers les jeunes gens. Lorsque le tems est venu, de preparer les champs pour y semer le *Maiz*, la *Yuca*, &c. ils les disposent par files, à quelque distance les uns des autres, & plusieurs Vieillards se munissent de foüets faits de pite rétorse, & dès qu'un d'eux les avertit de travailler, ils leur sanglent un grand nombre de coups de foüet, qui blessent les uns, & qui font élever sur le corps des autres des tumeurs considerables, sans que ces malheureux jettent le moindre cri. La premiere fois que

Foüets
dont ils
se servét
pour
animer

les jeunes gens au travail.

j'entendis cette grêle de coups , je courus m'informer quelle faute avoient commise ces pauvres gens : „ ils n'en ont commise aucune , me „ répondit un de ces Vieillards , mais „ comme le tems est venu d'arroser „ & de nettoyer le champ pour y „ semer , nous ôtons avec ces foüets „ la paresse à ces jeunes gens , qui „ sans cela ne travailleroient point „ comme il faut. “ Je ris beaucoup de cette réponse & me retirai.

Ils n'aiment point que leurs femmes accouchent de jumeaux.

Voici une manie de ces Peuples qui n'est pas moins extraordinaire. Ils n'aiment point que leurs femmes accouchent de jumeaux , s'imaginant qu'il y a en cela du deshonneur pour eux , & cette folie va si loin , que dès qu'on sçait que telle a mis deux jumeaux au monde , les autres Indiennes , sans penser qu'il peut leur en arriver autant , se rendent chez l'accouchée pour se moquer d'elle. Les unes lui disent qu'elle est parente des Souris , qui font leurs petits quatre à quatre , d'autres disent que non , mais qu'elle est de la race des *Cachicamos* , dont

la portée est plus forte, & le pire est, que la *Saliva* qui vient d'accoucher d'un enfant, & qui en attend un autre, enterre au plutôt le premier, pour ne point être exposée à la raillerie de ses voisines, & aux reproches de son mari. L'idée du mari est fondée sur une autre sorte d'ignorance; & ce qui le chagrine est, qu'il ne peut croire que ces deux enfans soient à lui, il en reconnoit un pour sien, & regarde l'autre comme le fruit de l'infidélité de sa femme. La chose n'en reste pas là, & ce raisonnement a de suites bien plus funestes. Un jour nous étions assemblés pour traiter de certaines affaires, l'espion que nous entretenions pour nous avertir de ces sortes d'accidens, vint nous trouver pour nous apprendre que la femme d'un Capitaine venoit d'accoucher d'un enfant, & qu'elle en attendoit un second. Le Pere qui prenoit soin du Village, se transporta aussi-tôt chez la mere, mais elle avoit déjà coupé la gorge à son enfant, qui heureusement reçut

Effets
funestes
de cette
ignorance.

le baptême, & mourut demie-heure après. Le second enfant vint à terme ; mais la chose n'en resta pas là, car dès que la mere fut relevée de couche, le Capitaine assembla ses gens à l'entrée de la nuit, & ayant fait venir sa femme, il lui reprocha publiquement sa mauvaise conduite, la tançant de lui avoir donné deux enfans à la fois, sans se mettre en peine du tort qu'elle lui faisoit. Il s'adressa ensuite aux autres femmes, & les menaça de les châtier, si elles s'avisoient jamais d'accoucher de jumeaux ; & pour montrer qu'il ne s'en tenoit point à de simples menaces, il prit un foïet, & étrilla sa femme de bonne sorte. Voilà jusqu'où va l'ignorance & la police de ces Peuples barbares.

Une chose qui distingue le plus la Nation des *Salivas*, & qui montre la profondeur de sa politique, & son amour pour ses Chefs, sont les honneurs qu'elle rend aux Grands après leur mort. Il est vrai qu'à la premiere remontrance que leur ont faite les Missionnaires, ils ont abandonné

leurs anciens usages, & ne s'en sont plus souvenus depuis; mais cela n'empêchera pas que je ne les rapporte, pour faire voir jusqu'où alloit la folie & l'extravagance de ce Peuple. Ce que je vais dire s'est passé au pied de la lettre, dans un Village où je me trouvai par hazard avec deux autres Missionnaires & quelques Soldats de l'escorte. On devoit célébrer les obsèques d'un frere du Cacique *Pugduga*. Tout le monde mit aussitôt la main à l'œuvre, les uns travaillèrent à dresser le mausolée, qui étoit placé au milieu de la maison du défunt, les autres furent chercher des Tortuës & du Poisson pour les convives, tandis que les femmes préparoient la *Chicha* & la biere pour ceux qui devoient être du repas. Le jour pour la cérémonie ayant été indiqué, les Parens du défunt se répartirent dans différens Villages, pour inviter les gens à se trouver aux obsèques, & tous s'employoient à différentes choses relatives à cette solemnité. La veille du jour qu'on devoit la célébrer

Hóneurs
que cet-
te Natió
rendoit
aux
grands
après
leur
mort.

Descrip-
tion du
Mauso-
lée.

étant arrivée, le Cacique nous mena voir le Mausolée de son frere. Nous trouvames auprès la Veuve toute éplorée, les cheveux coupés, & sans aucun des ornemens dont usent les femmes du pays, car on ne permet pas aux Veuves de s'oindre, si ce n'est long-tems après le deuil. Le Sépulchre étoit entouré d'une jaloufie bien faite, & peinte de différentes couleurs. Il étoit orné de six colonnes bien tournées, dont quatre étoient aux coins & deux au milieu; deux étoient surmontées de couronnes, les deux autres, d'oiseaux parfaitement bien imités, & les deux du devant, de deux têtes de pleureuses qui avoient leurs deux mains sur leurs yeux, le tout beaucoup mieux exécuté qu'on n'auroit dû l'attendre de leurs talens bornés.

Con-
cours
d'Etran-
gers, &
deuil
mêlé de
danse &
de boif-
son.

On vit arriver des Villages voisins ceux qu'on avoit priés pour la cérémonie, & je ne sçaurois dire où ils avoient pris les larmes qu'ils répandoient, car quoiqu'ils arrivaissent gais & contens, ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte,

qu'ils se mirent à pleurer de la manière la plus triste. Ceux qui étoient dedans répondoient à leurs pleurs, mais ces premiers momens de tristesse passés, ils se mettoient à boire & à danser avec une joie qu'on ne peut exprimer; mais s'il arrivoit quelqu'autre compagnie sur ces entrefaites, les pleurs recommençoient de nouveau, ce qui continua de même jusqu'à ce que les dernières furent arrivées.

Nous entendimes alors tout d'un coup une infinité d'instrumens lugubres, que nous n'avions jamais ni vus ni entendus, & dont le son répandoit une noire mélancolie dans l'ame. Ils étoient distribués en différentes classes, & se faisoient entendre deux à deux. Ceux de la première classe consistoient en de gros tuyaux d'argille longs d'une aulne, qui avoient trois ventres creux dans le milieu, l'embouchure petite, & leur extrémité fort ouverte. Ces instrumens rendent un son obscur & lugubre comme celui d'un basson. Ceux de la seconde classe étoient

Grand nombre d'instrumens lugubres.

faits de la même matiere, & avoient la même forme, excepté qu'ils n'avoient que deux ventres beaucoup plus grands que ceux des premiers. Leur son est beaucoup plus bas, & inspire l'horreur. Ceux de la troisième classe consistent en deux longs tuyaux, dont les deux extrêmités sont emboëtées dans un vaisseau de terre d'une figure particuliere, & je n'ai point de termes pour exprimer le son morne & lugubre qu'il rend lors qu'on souffle dans les tuyaux. On ne sçauroit se figurer le bruit mélancolique que faisoient tous ces instrumens ensemble, & le pire étoit que cette simphonie ne cessoit point, & qu'outre les instrumens qui étoient dans la maison du défunt, il y en avoit d'autres dans celle où étoit l'Assemblée. On vit paroître tout-à-coup plusieurs troupes de danseurs emplumés de la

Danses
curieu-
ses.

maniere que j'ai dit en parlant des *Guayquiries*, dont chacune étoit suivie des flutes que je viens de décrire. Les uns marchoient avec gravité, tenant à la main des bâtons

peints , battant la mesure , non-seulement avec les pieds , mais encore avec leurs bâtons dont ils frappoient le plancher. Les autres alloient beaucoup plus vite, faisant tous ensemble des révérences en cadence de côté & d'autre. Chaque danseur jouoit d'un fluter qu'il accompagnoit du bruit qu'il faisoit avec les pieds & le bâton. Le bal que l'on donna dans la place fut beaucoup plus curieux. Il étoit composé , outre les Musiciens , de plusieurs troupes de danseurs Indiens , distribués de douze en douze, ornés de grandes plumes de *Guacamaya* , dont chacun avoit dans la main droite un long osier couvert de différentes plumes , de l'extrémité duquel pendoit une couronne aussi couverte de plumes , dont le poids faisoit plier l'osier en forme de demi cercle , de sorte qu'ils formoient tous ensemble une coupole , du centre de laquelle pendoient les couronnes. La beauté de ces danses consistoit dans la variété des postures , des tours & des cercles que faisoient les danseurs au son des instrumens , sans jamais

Autre
danse
plus éle-
gante.

Troisième
danse.

déranger la symétrie de la coupole. Venoient ensuite les flutes de *Cubarro*, dont j'ai parlé dans le Chapitre des Indiens *Guamos*, distribuées de deux en deux. Ceux qui en jouoient dansoient aussi, faisant des révérences extraordinaires de la tête, des pieds & de tout le corps; de sorte que le tout ensemble formoit un spectacle digne d'être vû dans quelque Cour de l'Europe que ce soit. Je ne dis rien des livrées que les hommes & les femmes s'étoient mises, aux dépens de quantité de couleurs, de plumes & d'onctions. Chaque cercle de danseurs paroissoit, dans l'éloignement, un parterre émaillé de fleurs. Ils avoient le visage peint de figures si bizarres, qu'il nous étoit impossible de les reconnoître, à moins de les entendre parler. Toute la soirée fut employée à ces danses, & lorsque la nuit fut venuë, le Cacique accompagné de ses Capitaines, vint nous demander comment nous avions trouvé la fête? nous lui répondimes qu'elle nous avoit paru fort belle, & que nous

Coup
d'œil a-
gréable
que for-
moient
ces dif-
ferentes
danses.

Les Sa-
livas se
piquent
d'être
fort en-
tendus.

les tenions pour gens extrêmement entendus. C'est le compliment le plus agréable qu'on puisse faire aux *Salivas* ; & en effet , je puis dire qu'ayant examiné le tout avec attention , je n'y trouvai rien d'indécent ni de superstitieux , cette fête n'étant qu'un mélange extravagant de pleurs & de danses.

Le Cacique s'en fut avec ses gens sans que nous prévissions ce qui devoit nous arriver cette nuit , & à dire vrai , ni les Missionnaires , ni six Soldats qui nous escortoient , nous n'eumes jamais une frayeur pareille à celle qui vint nous assaillir dans le tems que nous nous y attendions le moins.

Un silence profond régnoit dans le Village , & nous crûmes que les Indiens fatigués de leurs pleurs & de leurs danses , & qui plus est , d'avoir bû , étoient ensevelis dans un profond sommeil , de sorte que nous nous retirames chacun de notre côté pour nous reposer.

Je dormois profondement , lorsque vers une heure après minuit , je

Bal ex-
trava-
gant, &
frayeur
que les
trôpet-
tes cau-
serent
aux Mis-
sionnai-
res.

sentis comme une espèce de coche-
mar accompagné d'un bruit affreux.
Je m'éveillai en sursaut, je prêtai
l'oreille, & il me parut qu'il faisoit
une tempête semblable à celles qui
arrivent souvent sur l'*Orénoque*. Je
sortis de chez moi, & trouvai mes
deux Confreres hors d'eux-mêmes,
discourant ensemble sur la cause de
ce bruit, sans pouvoir la deviner.
Il augmentoit cependant toujours,
& causoit par conséquent plus de
frayeur. J'appellai le Capitaine &
les Soldats, qui venoient nous join-
dre, & leurs dis de s'armer, parce
que je craignois que les *Caribes*, qui
avoient sans doute eu avis de cette
fête, ne vinsent les attaquer dans
l'espoir de les trouver sans défense.
Ils gouterent mon avis, mais ils me
firent observer que le bruit que nous
entendions, ne s'accordoit point
avec une pareille résolution, & que
dans tout l'*Orénoque*, il n'y avoit
ni assez de tambours, ni assez de
flutes, pour produire le centième
partie de ce bruit. Il approchoit
pourtant, sans que les habitans l'en-

Bruit
affreux
qu'il est
impossi-
ble d'i-
maginer

tendissent, & il ne paroïssoit personne à qui l'on pût s'adresser pour en sçavoir la cause. Nous demeurames assez long-tems dans cet état, les Soldats se tenant prêts pour ce qui pouvoit arriver : mais nous découvrimus tout à-coup à la clarté de la Lune une troupe d'Indiens qui dansoient en rond dans un Bois éloigné de trois portées de fusil du Village, sans jamais rompre leur cercle, à la façon des Indiens *Othomacos*, d'où nous comprimes que c'étoient eux qui faisoient le bruit qui nous avoit tenus si long-tems en suspens. Enfin ils s'approchèrent peu à peu, & firent deux ou trois fois le tour du Village, sans dire mot, & sans qu'aucun Indien sortit de sa maison pour voir ce que c'étoit. Ils finirent leur tournée comme le jour commençoit à paroître, & ils furent tous s'asseoir dans le champ, sans rompre leur cercle. Ils mirent leurs instrumens infernaux de côté, après quoi il vint un grand nombre de femmes qui leur apporterent à déjeuner. Le Cacique vint quelque

Ordre
avec le-
quel ils
dansoient
au son
des trô-
pettes.

Déjeuner des Musiciens.

tems après pour ſçavoir ſi cette muſique ne nous avoit point déplû, nous lui dimes que non, & nous fumes examiner la cauſe de ce bruit extraordinaire.

Description détaillée de la danſe.

De quatre-vingt-dix Indiens qui compoſoient ce bal, trente jouïoient du ſifre, trente ſonnoient de ces trompettes diaboliques, & trente autres les portoient ſur leur dos. Elles avoient de chaque côté un long bâton qui débordoit le pavillon, & qui venoit ſ'appuyer ſur l'épaule d'un Indien; celui qui en ſonnoit l'empoignant des deux mains, de ſorte que la trompette avoit environ deux aulnes de long. Elle avoit l'embouchure faite comme celle d'un clairon, & ſon pavillon de la largeur d'un plat. Ces Trompettes ſont faites avec une écorce qu'ils appellent *Majagua*, laquelle eſt ſouple comme du papier, & qui, lorsqu'elle eſt fraîche, eſt gluante comme de la cole, de ſorte qu'ils en peuvent faire de la groſſeur qu'il leur plait. Enfin elles ſont telles qu'il faut deux hommes

Figure extraordinaire des trompettes.

pour s'en servir. Les fibres se marient assez bien de près avec les trompettes, mais on ne les distingue plus, lorsqu'on est à une certaine distance.

Leur déjeûner fini, ils commencerent leur danse, & firent le tour de la place. Les danses du jour précédant revinrent à leur tour, avec cette circonstance singuliere, qu'elles étoient entremêlées de pleurs; & alors tout le monde gardant le silence, un Indien faisoit l'éloge du défunt à haute voix, & d'un ton plaintif, en ces termes: *Hélas! quel excellent Pêcheur avons nous perdu! Après quelques pleurs, un autre s'écrioit? Ah! quel admirable Archer venons-nous de perdre, il ne manquoit jamais son coup!* Après qu'ils eurent dansé tout leur saoul, les trompettes recommencerent leur danse auprès de la maison où étoit le Mausolée, & les autres danseurs ayant pris le devant, ils s'acheminèrent tous vers la Rivière, dansant & jouant de leurs instrumens. Cette marche étoit fermée par huit Indiens, dont quatre menaient

Ils pleurent en dansant de tems en tems.

Eloge du défunct prononcé à haute voix.

Ils jettēt
le Mau-
solée, les
trom-
pettes,
&c. dans
la Rivière.

le deuil, & les quatre autres por-
toient le Mausolée, & lorsqu'ils fu-
rent sur le lieu, ils jetterent le tom-
beau, les trompettes, & tous leurs
autres instrumens dans la Rivière,
pour bannir de leur esprit le souve-
nir du défunt; ils se baignerent en-
suite, & chacun reprit le chemin
de sa maison.

Cette cérémonie des Indiens *Salivas* est à peu près la même que celle que les Grands de la Chine observent à leurs funérailles. (a) les Bonzes accompagnent le convoi avec des flutes, des clochettes & autres instrumens semblables, tandis que d'autres précédent, portant des drapeaux sur lesquels sont peints des Eléphants, des Tigres, des Lions; après quoi l'on jette le tout dans le feu pour le réduire en cendres.

Les *Salivas* ayant fini leur cérémonie, les femmes d'une de leurs Capitaineries porterent de la Tortuë rôtie & de la cassave aux hommes des autres Capitaineries, & les fem-

(a) Histoire de la Chine du P. Trigault. Liv. I. Chap. 7.

mes de ceux-ci en portèrent à leur tour aux maris des premières, pour leur témoigner leur amitié, & les remercier, à ce qu'elles disoient, de leurs danses. J'ai omis quelques autres cérémonies moins importantes, jugeant que celles-ci suffisoient pour faire connoître le génie de ces Peuples.

Le P. Joseph Casani, dans le Chapitre 26 de son Histoire générale, rapporte que les *Salivas* de la Rivière *Bichada*, pratiquoient autrefois une cérémonie à peu près semblable, avant que les *Caribes* les eussent détruits.



CHAPITRE XIV.

Cérémonies funébres des autres Nations de l'Orénoque.

PUISQUE nous en sommes sur le Chapitre des funérailles des Indiens, je suis bien aise, pour éviter les redites, de rapporter en abrégé quelques unes des cérémonies qu'ils pratiquent dans ces sortes d'occasions. En voici une, entr'autres, qui montre le rare génie des *Guaraunos*.

Ils gardent les os de leurs ancêtres dans des corbeilles.

Dès qu'un Indien est mort, ils le lient avec une corde, & le plongent dans la Rivière, attachant le bout de la corde à un arbre, pour que le courant ne puisse point l'emporter. Il n'est pas plutôt dans l'eau, que les Poissons, appelés *Guacaritos*, dont je parlerai dans la suite, lui mangent les chairs, les artères, les membranes & les tendons, desorte que le lendemain, il n'en reste plus

que le squelette. Ils le retirent, & après l'avoir dépecé, ils mettent les os dans une corbeille ornée de grains de verre de différentes couleurs, prenant si bien leur mesure, qu'après que la corbeille est fermée, la tête se trouve directement placée sous le couvercle. Cela fait, ils pendent cette corbeille aux planchers de leurs maisons, & comme il y en a plusieurs, si le tems ne réduisoit ces os en poussière, il arriveroit dans la suite qu'ils ne sçauroient plus où les mettre.

Les Indiens *Aruacas* enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, dont la principale consiste à les ensevelir avec leurs armes, observant qu'il ne leur tombe point de terre dessus. Pour cet effet, ils placent à un pied du corps du défunt, une claye extrêmement forte, qu'ils couvrent de feuilles de Plane, sur lesquelles ils jettent de la terre. Les *Achaguas* Idolâtres pratiquent la même cérémonie à la mort de leurs Capitaines & de leurs Caciques, avec cette différence que la dernière

Morts
ensevelis
avec
leurs ar-
mes.

couche de la fosse est de terre glaise bien foulée. Comme cette terre s'ouvre en se séchant, ils ont soin tous les matins de boucher les crevasses

Ils ont grand soin d'empêcher que les fourmis n'entrent dans les tombeaux. Les *Betogyes* croient que les fourmis mangent les corps dèsqu'ils sont enterrés. Cérémonies que les *Caribes* observent à la mort de leurs Capitaines.

qui se forment. Je crus d'abord qu'ils n'en usoient ainsi que pour prévenir la mauvaise odeur qui s'exhale des cadavres, mais ils me dirent que c'étoit pour empêcher que les fourmis n'allassent inquiéter le mort. D'autres Nations ont sur cela une opinion contraire; elles croient que dès qu'un homme est enterré, les fourmis se jettent sur lui pour le manger, de sorte que la plus grande imprécation qu'ils puissent faire à un homme est de lui dire : *Maydaytu, irruqui roleabidaju*; Je souhaite que les fourmis se jettent bien-tôt sur toi, ce qui revient au même que de lui souhaiter la mort.

Les *Caribes* observent à la mort de leurs Capitaines des cérémonies dignes de leur barbarie. Voici celle qui passe chez eux pour la plus honorable. Aussi-tôt qu'un Indien est mort, on met le corps dans un hamac de coton, suspendu par

les deux extrêmités , & les femmes du défunt se placent autour , se relevant alternativement les unes les autres. Comme il fait extrêmement chaud dans ce pays , le cadavre n'a pas resté vingt - quatre heures dans cet état , qu'il se corrompt & attire autour de lui une prodigieuse quantité de mouches , & ces malheureuses sont obligées de les chasser pendant trente jours , sans souffrir qu'aucune s'arrête sur le corps. Ce soin , tout pénible qu'il est , devient encore plus affligeant par la pensée qu'elles ont continuellement qu'il faut que quelqu'une d'elles accompagne le mort dans le tombeau , & en effet le jour de l'enterrement n'est pas plutôt arrivé , que les enfans & les parens du défunt mettent à côté du corps l'arc , les fleches , le sabre & le bouclier dont il s'est servi pendant sa vie , & obligent une de ces femmes à se placer de l'autre , pour qu'elle l'accompagne & le serve dans l'autre monde , imitant en cela l'usage des anciens Habitans du Perou ,

(a) qui enterroient avec leurs Empereurs plusieurs de leurs femmes , & ceux de leurs domestiques qui leur avoient été les plus affectionnés. La cérémonie achevée , le fils aîné se met en possession de l'héritage de son Pere , & prend pour lui ses femmes , à l'exception de celle qui l'a mis au monde , & qui , comme la plus vieille , est toujours destinée à tenir compagnie au mort , par où l'on peut juger du caractère inhumain & barbare de cette Nation. Enfin , l'année expirée , ils ramassent les os du défunt , & les enferment dans une boîte qu'ils pendent au plancher de leurs maisons , pour ne point en perdre le souvenir.

Deuil
curieux
& peu
couteux
des In-
diens
Jiraras.

Les Indiens *Jiraras* , *Ayricas* & quelques autres qu'on comprend dans la même Nation , à cause de la conformité de leurs langues , enterroient leurs morts à moins de frais , avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme. On trouve chez eux un fruit appelé *Jagua* , qui étant mis en infusion , donne une teinture si

(a) Greg. Garcia. Lib. 5.

noire & si tenace , que lorsqu'on s'en frotte le corps , toute l'eau du monde ne peut plus l'effacer. Dès que le malade étoit mort , la femme , les enfans , les freres & les sœurs du défunt se teignoient de cette infusion depuis les pieds jusqu'à la tête , ce qui les rendoit aussi noirs que des Nègres. Les parens au second degré , ne se teignoient que les pieds , les jambes , les bras & une partie du visage , & les autres se bornoient à s'en frotter les pieds & les mains , & s'en moucher le visage , donnant par là à connoître leur chagrin , & leur degré de parenté avec le défunt. Leur deüil duroit un an , & il ne leur étoit point permis de se marier pendant ce tems-là.

Le deüil sert à distinguer les degrés de parenté.

Parmi toutes les cérémonies funébrés que je viens de rapporter , je n'en ai point vû de plus triste , ni de plus propre à émouvoir les larmes , que celle que les *Betoyes* Idolâtres pratiquoient sur leurs tombeaux , après y avoir déposé les corps des défunts. Ils invitoient

Funerailles des *Betoyes* , accompagnées d'une Musique lugubre.

pour le soir leurs parens & leurs amis. Les hommes s'y rendoient avec des bassons d'une forme particuliere, mais parfaitement d'accord entr'eux, dont les uns faisoient la taille, & les

Instru-
mens fu-
nebres.

autres la haute contre. La construc-
tion en est fort aisée, & elle ne con-
siste qu'à enlever tous les nœuds in-
térieurs d'un roseau de deux aulnes
de long, à l'exception du dernier
où l'on taille une petite languette
fort mince, qui donne un libre pas-
sage à l'air qu'on souffle dedans;
c'est cette languette qui forme le
son de l'instrument, mais son ton
dépend de la grosseur plus ou moins
grande de la calebasse qu'ils ajustent
au dernier tuyau, au moyen de
deux trous qu'ils font au milieu &
qu'ils bouchent avec de la cire, lais-
sant une petite ouverture à l'endroit
de la queue, pour donner passage à
l'air. Si la calebasse qu'ils adaptent
au roseau est grosse, l'instrument a
le son d'un basson; si elle est d'une
grosseur moyenne, il sonne la taille,
& si elle est petite, le dessus. C'est de
ces sortes d'instrumens dont les hom-

mes se munissoient, & le convoi étant arrivé au lieu de la sépulture, les enfans s'assoyoit d'un côté, & les filles de l'autre, les hommes étoient placés derriere les enfans, & les femmes derriere les filles. La Veuve ou le Veuf commençoit alors la cérémonie, s'écriant d'un ton lamentable accompagné de larmes : *Ay asidi, marri jubi! Ah asidi! Malheureuses que nous sommes, il est mort! Malheureuses que nous sommes!* sans dire autre chose durant cette lamentation. Tous les Assistans répétoient les mêmes paroles & sur le même ton, ce qui joint au son des instrumens & aux cris des femmes & des enfans, & soutenu des bassons, formoit une musique, telle qu'on n'auroit pas crû devoir l'attendre d'un Peuple aussi grossier, & en même tems si triste & si lugubre, que je manque de termes pour l'exprimer. Il suffit de dire, que les Etrangers qui ne prenoient aucun intérêt au malheur du défunt, en étoient tellement touchés, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de mêler leurs

On ne sauroit entendre leur Musique. sans pleurer.

Les Etrangers même ne peuvent s'empêcher de pleurer.

larmes à celles des Assistans.

Quoique cet usage fut extrêmement enraciné parmi ces Peuples, un Missionnaire ne laissa pas que de l'abolir au moyen d'un stratagème proportionné au génie des Indiens, avant même qu'ils eussent embrassé le Christianisme. Un Cacique ayant perdu sa fille aînée, qui avoit été baptisée sous le nom de Florentine, le Missionnaire le pria de ne point souffrir de deuil dans sa maison, & de n'inviter personne pour venir pleurer sur son tombeau, lui offrant de faire ses obsèques avec les Indiens qui étoient au fait du chant, à la façon des Espagnols & des Chrétiens, ce qui lui feroit infiniment plus d'honneur, & tourneroit à l'avantage de la défunte, outre que les Indiens gouteront davantage la nouveauté de cet enterrement. Le Cacique gouta ces raisons, & l'on n'entendit chez lui ni pleurs ni lamentations. Le Missionnaire assembla ses Musiciens, & sortit de l'Eglise avec la croix & la chappe au son des cloches. Tout le monde accourut à

ce spectacle , on entonna le premier répons au son des instrumens qu'on avoit fait venir depuis peu de la *Puebla de los Angeles* , par la voye de *Caracas* & de la *Vera Crux*. On sortit le corps , & après plusieurs stations dans lesquelles on récita les répons convenables , le Convoi entra dans l'Eglise , & l'on chanta le *Benedictus* en faux bourdon , ce qui excita les larmes de tous les Indiens qui étoient présens , & causa une joie inexprimable au Cacique en faveur duquel se faisoit la cérémonie.

L'Office fini , & le corps enterré , le Missionnaire fit asseoir tout le monde , & leur fit une longue exhortation , dans laquelle il insista beaucoup sur l'usage qui s'étoit introduit chez toutes les Nations d'honorer la mémoire des morts. Il leur expliqua ensuite la raison de ce qu'ils venoient de pratiquer , & leur prouva que cet usage étoit infiniment préférable au leur. Mais rien ne fit plus d'impression sur eux que ce qu'il ajouta , „ que les pleurs qu'on „ verfoit à la mort des parens ,

» étoient un tribut naturel , dont
» aucune Nation n'étoit exempte ,
» mais qu'on ne devoit pas en faire
» grand cas , parce que ces senti-
» mens étoient souvent moins dictés
» par l'amour que par l'intérêt :
» qu'il n'en étoit pas de même des
» pleurs que le Pere & les Chantres
» avoient versés , & qu'ils étoient
» d'autant plus sinceres , qu'ils n'a-
» voient aucune liaison avec le
» mort , & n'en avoient jamais reçu
» aucun service. , Il finit en disant,
que s'ils pleuroient à l'avenir leurs
morts à leur maniere , lui & ses
Chantres se tauroient , mais que s'ils
se conduisoient autrement , il s'ac-
quitteroit lui-même de ce devoir
avec ses Musiciens , & enterrerait
leurs morts de la façon qu'on
venoit de voir , pourvû qu'ils eussent
été baptisés. Ces conditions furent
approuvées , & depuis on n'entendit
plus de pareilles lamentations , cette
façon d'enterrer les morts leur ayant
paru plus honorable. Ceci se passa
dans le Village de Saint Ignace de
Chicanao , en 1719.

L'horreur que la Nation *Anabali* & quelques autres avoient pour la mort, étoit si grande, qu'aussi-tôt après avoir enterré le défunt, dans l'endroit où il logeoit, les Habitans abandonnoient aussi-tôt leur récolte, & alloient bâtir un nouveau Village à douze ou quinze lieuës de là, & lorsqu'on leur demandoit pourquoi ils abandonnoient ainsi leur récolte, ils répondoient : *Que dès que la mort étoit entrée chez eux, ils ne se croyoient plus en sûreté en sa compagnie.* Lorsqu'ils eurent été civilisés, & qu'il ne leur fut plus permis de quitter leurs Peuplades, le malade n'étoit pas plutôt mort, qu'ils démeubloient la maison & la bruloient avec les nates, les armes & tous les effets du défunt, à dessein de bruler la mort avec eux.

Un Missionnaire voyant un Indien qui commençoit à abattre la maison dans laquelle un de ses parens venoit de mourir, lui demanda par où la mort avoit enlevé l'ame du défunt ? & comme l'Indien lui eût montré un coin de la maison ; cela

Lorsque quelqu'un vient à mourir, les habitans se transportent ailleurs.

Ils abattent la maison du mort, du moins en partie.

étant, lui dit le Pere, tu n'as qu'à ôter ces feüilles de Palmier & en remettre d'autres, la mort ne reconnoitra plus son chemin, & en prendra un autre. Le Pere a raison, dirent les autres Indiens qui étoient présens, & nous sommes des bêtes de refaire tous les jours nos maisons. On suivit son conseil, & l'on n'a plus abbattu de maisons dans la fuite, ces Indiens étant revenus de leurs erreurs à l'aide des instructions qu'on leur a données.

Presque toutes les Nations de l'*Orénoque* enterrent leurs morts avec leurs armes & leurs meubles, à moins qu'ils ne jugent à propos de les bruler. Les *Arnacas* sont les seuls qui soient dispensés de cette coutume, par le soin qu'a le Médecin de s'emparer de tous les effets du défunt, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Cet abus va plus loin, & le mort n'est pas plutôt enterré, que les parens vont arracher sur le champ tout ce qu'il avoit semé, la *Yuca*, le Maïs, &c. pour bannir entierement la mémoire du défunt de leur souve-

nir. Il arrive de-là , que les héritiers n'ayant plus de quoi vivre , sont obligés d'emprunter de leurs voisins de quoi subsister jusqu'à la nouvelle récolte. Laissons là les morts , & avant que de retourner aux vivans , voyons la façon dont ils traitent leurs malades.

Ils arrachent tout ce que le défunt avoit semé , & pour-quoi.

CHAPITRE XV.

*Leur négligence envers les malades.
Manière absurde dont ils se traitent. Tranquillité avec laquelle ils meurent.*

LE sujet que je vais traiter est si vaste & si étendu , que j'ai besoin de toute ma retenue pour ne pas sortir des bornes que je me suis prescrites en commençant cet ouvrage. Comme le principal soin des Missionnaires doit être de veiller sur les malades , pour leur procurer les secours temporels & spirituels dont ils ont besoin , & leur principal but , d'empêcher qu'il ne

Les Missionnaires ne sauroient veiller avec trop de soin sur

les ma-
lades de
leurs
Peupla-
des.

On ne
fauroit
concilier
la négli-
gence
que les
Indiens
ont pour
leurs
malades,
avec les
regrets
qu'ils té-
moignét
à leur
mort.

méure ni enfant ni adulte sans avoir reçu le baptême , & que c'est dans ce ministère qu'ils sont plus en état de connoître les mœurs & le génie de ces Peuples sauvages , je croirai leur rendre un service important si je leur fais part des lumieres que j'ai acquises par une longue expérience pendant le séjour que j'ai fait dans ce pays. Je n'ai jamais pû concilier l'amour que les peres témoignent à leurs enfans , & les maris à leurs femmes , avec l'abandon total dans lequel ils les laissent , lorsqu'ils viennent à tomber malades. Leur négligence à cet égard va si loin , que ceux qui ont été témoins de leurs larmes & de leurs gémissemens à la mort de leurs proches, ne peuvent voir qu'avec étonnement un tel assemblage d'humanité & de barbarie dans un même homme.

Une personne tombe-t-elle malade chez eux , que ce soit un Pere de famille ou non , peu leur importe , personne ne s'en met en peine , & il leur est fort indifférent qu'il prenne de la nourriture ou qu'il n'en

prenne point. A n'en juger que par les apparences, on croiroit que ces Idolâtres n'ont aucun sentiment, ou qu'ils souhaitent la mort du malade, & cependant ce n'est ni l'un ni l'autre. L'heure de leurs repas venuë, ils mettent sous l'hamac où est le malade une portion des mets qu'on leur a servis, sans lui dire une seule parole, & sans s'embarrasser s'il mange ou non. Ce malheureux n'entend pas une seule parole consolante pendant sa maladie, il ne voit personne qui l'excite à prendre un morceau. Deux choses m'affligent ici, l'une de penser qu'on prendra ce que je vais dire pour une hyperbole, l'autre, que quelque effort que je fasse pour me faire entendre, je manquerai de termes pour exprimer la noire ingratitude de ces barbares Infirmiers. Heureux les malades qui ont auprès d'eux des Missionnaires, ils peuvent alors esperer tous les secours que la nature du pays les met à même de leur procurer.

Si d'un côté, l'indifférence des parens fait horreur, on ne peut

Patience
incroyable
des
malades.

Ordon-
nances
imperti-
nentes
des *Pia-
ches*.

s'empêcher de l'autre d'admirer la modération & la patience invincible avec laquelle ces malades supportent leurs maux. On ne les entend jamais se plaindre, ni pousser le moindre cri, quelque douleur qu'ils souffrent. Ils demeurent immobiles comme des statuës, ne disant autre chose que : *Amarranimiu nucabita: je me meurs*. Si l'on entend quelque bruit, c'est celui que fait le *Piache* en entrant & sortant, & il ne perd jamais son salaire, soit que le malade meure, ou qu'il échappe. On exécute aveuglement ses ordonnances, quelques impertinentes qu'elles soient, & souvent il vaudroit mieux pour le malade, qu'il ne l'eût jamais vû ni visité. Il a soin dès la première visite d'ordonner un jeûne général au malade & à toute la parenté, leur défendant ce qu'ils aiment le plus. Nous avons vû ci-dessus que les *Piaches Arnacas* ne dormoient point, & ne laissoient dormir ni les malades ni ceux qui se portent bien. Les Médecins *Othomacos* arrosent continuellement les malades avec de

l'eau froide , au moyen de quoi ils les expédient plutôt. On plonge les *Guaybas* & les *Chiricoas* dans de l'argille mouillée , ou dans l'eau jusqu'au col , pour leur ôter la fièvre , & quoiqu'on les trouve morts pour l'ordinaire lorsqu'on vient les retirer , ils ne laissent pas de persister dans cet usage , employant toujours des remedes proportionnés à leurs lumieres.

Deux choses contribuent pour l'ordinaire à rendre la mort épouvantable ; la violence du mal , & les remords de la conscience. Ni l'une ni l'autre ne troublent les Indiens. Ils sont insensibles au mal , par un effet de leur constitution, & ils ne sont point tourmentés des remords de leur conscience , parce qu'ils ne sont point éclairés , & qu'ils n'esperent rien après cette vie ; & quand aux Peuples qui croient l'immortalité de l'ame , ils s'imaginent qu'elle ne fait qu'errer autour de leurs tombeaux.

Les Néophites meurent avec la même tranquillité ; car s'ils sont Tran-
quillité

avec laquelle ils meurent.

Exemple qui prouve leur simplicité.

nouvellement bâtifiés , ils sortent de la vie persuadés qu'ils vont jouir de la presence de Dieu ; & s'il y a quelque tems qu'ils ont reçu le Bâtême , ils s'imaginent n'avoir plus rien à craindre , dès qu'ils ont reçu les Sacremens. Je dois dire aussi , que cette tranquillité provient de leur incapacité , & de ce qu'ils ne se forment pas une idée distincte de l'éternité , témoin ce qui arriva au P. Emmanuël Romàn , au commencement de la Fondation de Nôtre-Dame des Anges.

Un Salive Idolâtre tomba malade , le Missionnaire l'assista , & le Bâtisa sous le nom d'Ignace , après l'avoir instruit des principaux points de nôtre Religion. Le malade étoit à l'agonie , & n'avoit plus que la peau collée sur les os. Le jour de saint Laurent , qui étoit le 10. d'Août de l'année 1736 , ce Religieux , après avoir tenu plusieurs discours consolans au malade , lui dit : *Courage Ignace , tu iras dans peu te reposer dans le Ciel.* On va voir l'effet que produisit ce discours sur le

malade & sur sa famille. Le Pere étant revenu le voir sur le soir, il trouva ses parens qui lui creusent la fosse au pied de son lit, & le malade qui les regardoit faire d'un air tranquille. Que faites-vous ? leur dit ce Religieux tout ému ; *vous avés dit*, lui répondirent les Parens, *qu'Ignace alloit au Ciel, & nous creusions sa Fosse pour l'enterrer au plutôt.* Dès que Dieu aura pris son ame, dit le Missionnaire, nous ensevelirons son corps, non point ici, mais au pied de la croix, avec ceux des autres Chrétiens. (L'Eglise n'étoit point bâtie pour lors.) *Cela ne sera point*, repartirent les Parens, *si vous l'enterriez au pied de la croix, il ne pourroit supporter la pluie.* Voilà comme l'entendent les Gentils, mais heureusement ils deviennent plus éclairés de jour en jour. Ce Religieux remercia Dieu de l'avoir amené si à propos, car pour peu qu'il eût tardé de venir, le pauvre Ignace étoit enterré vivant. Maintenant, comment accorder cette confiance

qu'avoient les Parens que le malade alloit au Ciel, avec la crainte où ils étoient qu'il ne pût supporter la pluye, s'ils l'enterroient à découvert.

Autre
exemple
semblable, mais
qui mō-
tre plus
de simp-
licité &
d'inhu-
manité.

Je ne puis passer sous silence ce que m'a conté le P. Benoit de Moya, Missionnaire Apostolique de la Nation *Guayana*, & Supérieur pour la seconde fois, de ces Missions. Il y avoit dans le Village de *Saya* un vieux Indien qui étoit depuis plusieurs années au lit, je veux dire, dans son hamac, qui est une vraie rouë, il pria un jour trois enfans qu'il avoit de le porter ainsi couché au champ, pour s'y divertir un peu. Y étant arrivé, il les appella & leur dit : „ je ne fais „ que vous incommoder dans ce „ monde : j'ai vécu en bon Chrétien, & je veux aller me reposer „ dans le Ciel. Je vous recommande „ de croire en Dieu, & de ne ja- „ mais vous départir de la Doctrine „ des Peres, si vous ne voulez que le „ Démon vous emporte. Creusez- „ moi ma sépulture, & enterrez- „ moi ; & si le Pere se fache, vous

„ lui direz que je l'ai voulu ainsi. „
 Ses fils n'osèrent le contredire , ils
 creuserent une fosse , & mirent leur
 Pere dedans ; & après leur avoir fait
 une seconde exhortation pour les
 porter à être gens de bien , il leur
 ordonna de lui jeter de la terre
 dessus , à l'exception du visage. Ils
 en avoient déjà jetté une assez bonne
 quantité, lorsqu'il leur dit : „ atten-
 „ dez un peu , la terre pese , laissez-
 „ moi reposer un moment. „ Il se re-
 „ posa , & dit ensuite à ses fils : „ ça ,
 „ adieu , adieu , mes enfans , hâtez-
 „ vous de me couvrir de terre. „
 Ils obéirent , sans faire attention
 qu'ils commettoient un parricide ,
 & qu'ils n'étoient point tenus d'obéir
 à leur pere ; & le Vieillard ignorant
 s'en fut dans l'autre monde après
 avoir été homicide de lui-même. La
 bonne foi des enfans parut à la sin-
 cerité & à l'ingénuité avec laquelle
 ils raconterent ce qui s'étoit passé,
 aux Missionnaires , & l'on ne sçau-
 roit croire que les gens puissent
 porter l'ignorance à ce point-là,
 sur-tout après avoir été instruits,

Ignoran-
 ce singu-
 liere &
 digne
 d'atten-
 tion.

comme l'avoient été ce Vieillard & ses enfans : & c'est là ce qui étoune le plus.

Il est impossible à un Européen, qui n'a jamais vécu parmi ces Peuples barbares, de se former une juste idée de leur façon de penser.

Rares
qualités
des In-
diens.

Nous ne pouvons pénétrer dans leur intérieur, & nous n'avons autre chose à faire qu'à les instruire, & à observer s'ils sont persuadés ou non. Il est certain qu'au milieu de toute leur rudesse, les Indiens sont susceptibles de toutes les connoissances nécessaires à leur salut, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait dans leur génie & dans leurs mœurs quelque chose d'irrégulier & d'extravagant, comme on en peut juger par ce que nous avons dit ; car leur génie differe autant de celui des Européens, que l'Amérique de nôtre continent, & l'on a ouï dire à des Indiens convertis de pere en fils, dans la chaleur de la *Chicha*, *Camarades*, prenez garde à vous, les *Espagnols* se piquent d'en sçavoir autant que nous.

Ceux

Ceux qui ont la moindre intel- Parallels
 ligence, ne seront point surpris de des In-
 ce que je dis de la diversité des diens &
 génies de ces Peuples, s'ils font des Eu-
 attention à celle des génies des Na- ropéens.
 tions de l'Europe, qui fournit une
 ample matière à la conversation, &
 même aux brocards, non-seulement
 d'une Nation à une autre, mais mê-
 me des Habitans d'un même pays
 entr'eux. Les Peuples d'une Province
 se moquent du génie de ceux d'une
 autre, sans pouvoir en tirer avan-
 tage, parce que ces derniers se moc-
 quent d'eux à leur tour, & si cela
 arrive chez nous, que sera-ce des
 Indiens dont l'intelligence est si bor-
 née, & les talens si peu cultivés ?
 Cela n'empêche cependant pas qu'il
 ne s'en sauve un grand nombre, &
 je suis bien aise, puisque j'en suis
 sur ce sujet, de rapporter la réponse
 que fit à cette occasion, Don Fran-
 çois de Cosio & Otero, autrefois
 Archevêque du nouveau Royaume
 de Grenade.

Cet Archevêque reçut un jour la
 visite de plusieurs Prébendés, parmi

lesquels se trouva le Chantre Florian, homme lettré, & extrêmement versé dans les affaires du monde. On parla beaucoup du génie des Indiens, & après diverses réflexions sur ce sujet, le Docteur Florian dit à la Compagnie : Messieurs, ne disputons pas davantage sur ce point ; car je suis assuré, après avoir bien pesé toutes les circonstances, que Dieu employe des moyens extraordinaires pour sauver les Indiens. L'Archevêque écouta ce discours avec attention, & y répondit en ces termes : „ Que dites-
„ vous, Monsieur ? considerez, je
„ vous prie, qu'il n'y a pas d'autre
„ chemin pour se sauver que la
„ Croix de J. C. & sur ce principe,
„ je soutiens que c'est nous autres
„ Européens, qui avons besoin de
„ cette Providence spéciale & ex-
„ traordinaire de Dieu, pour faire
„ notre salut ; nous, dis-je, qui
„ sommes voluptueux, ambitieux
„ & superbes, & qui, dans le sein
„ des plaisirs, des richesses & des
„ honneurs, ne sommes jamais sa-
„ tisfaits, & croyons toujours pos-

„ fèder moins que nous ne méritons ; c'est nous , je le répète , qui aurons peine à entrer dans le Ciel , dont J. C. nous a dépeint la porte si étroite : mais pour les pauvres Indiens , qui sont plus humbles & plus pauvres que les Anachoretés d'Égypte , qui ne vivent que de racines , qui dorment à terre sur une natte , ou en l'air , dans un mauvais filet , qui sont accablés de travail , brûlés du soleil , & mal vêtus , de quelle Providence cachée ont-ils besoin pour se sauver , après avoir mené une semblable vie ? On voit bien que s'ils ont besoin d'être éclairés , ce n'est que pour pouvoir offrir à Dieu les peines & les misères qu'ils endurent. „

Telle fut la réponse de cet illustre Prélat ; elle contient en abrégé un portrait exact de l'état des Indiens du nouveau Royaume , qui ont embrassé le Christianisme , & il les connoissoit assez pour en parler sçavamment. Ce sentiment est entièrement conforme à ce que l'expérience

m'a appris des mœurs de ces Peuples, pendant le séjour que j'ai fait chez eux.

Quoique les Indiens soient généralement enclins au larcin, leurs vols se réduisent à peu de chose, la simplicité de leur esprit ne s'étend pas sur de plus grands objets. Ils volent quatre épis de Maïs, un raisin de Plane, deux pommes de Pin, & autres choses semblables, & ils sont tellement persuadés qu'il n'y a point du mal en cela, que lorsqu'on les en reprend, ils répondent au Missionnaire, ou au Corregidor : *Il est vrai, Monsieur, que j'ai volé ce que vous dites, mais un tel m'avoit volé lui même*; & c'est ainsi qu'ils se dédommagent mutuellement des torts qu'on leur a fait. On voit rarement chez eux des actions qui blessent la pudeur, & s'il arrive qu'un Indien tombe dans quelque foiblesse, c'est plutôt par hazard que par libertinage. En voilà assez sur les Indiens qui sont nés de parens Chrétiens; voyons quel est le caractère de ceux qui sont nouvellement con-

Mœurs
moderées des
Indiens.

vertis. Il m'est quelquefois arrivé de confesser tout un Village , sans trouver matiere d'absolution. Non , Pere , répondent-ils , à la honte de ceux qui se disent Chrétiens , & qui vivent comme des Turcs & des Athées : „ Non , Pere , depuis que „ vous m'avez baptisé , je crains „ toujours l'Enfer & le Démon , & „ ne veux point déplaire à Dieu. „ Une réponse aussi sincere est un grand sujet de consolation pour les Missionnaires , & elle n'est jamais démentie par leur conduite. On m'a souvent objecté qu'on ne pouvoit concilier ce que je dis ici avec le penchant que les Indiens ont à s'enivrer. Je répons à cela (je parle nommément des Cathécumes) qu'il n'y en a pas un qui croye perdre la raison en buvant de la *Chicha*, & qu'ils comptent si fort sur la bonté de leur tête , qu'après en avoir bû copieusement , ils croient être en état de recommencer de nouveau. On répliquera , qu'après avoir été averti , plusieurs fois des mauvais effets de cette boisson , ils devroient s'en dé-

Preuve
de ce
qu'on
avance.

Objec-
tion &
réponse.

fier, & ne plus retomber dans la même faute. Cela devoit être, je l'avoue, mais il est certain aussi qu'ils ne font point ces réflexions, jusqu'à ce qu'ils ayent été suffisamment instruits & civilisés. On leur fait là-dessus les représentations nécessaires, mais voici ce qu'ils nous répondent : „ Pere, comme vous ne

Pruden-
ce dont
on a be-
soin pour
remedier à
leurs ex-
cés.

„ sçavez point boire la *Chicha*, vous
„ craignez toujours qu'elle ne vous
„ fasse du mal ; il n'en est pas de
„ même de nous qui avons appris à
„ en boire dès notre enfance : „
voilà comme ils parlent dans les commencemens, mais à la fin l'instruction vient à bout de tout, & les Indiens se corrigent de ce défaut, de sorte qu'on ne voit jamais une femme se souler parmi eux, ce qui mérite une attention particulière.

D'abord on exige d'eux qu'ils demandent permission pour boire ; on leur fixe la quantité de *Chicha* dont ils doivent user, & l'on vient enfin à bout de les corriger de l'ivrognerie.

Le P. Ignace Garriga, Provincial de la Province de Lima, dans la

lettre qu'il fit imprimer pour sa Province, après avoir rapporté beaucoup de choses édifiantes des Indiens de ces Missions, dont il avoit été chargé pendant plusieurs années, ajoute, que dans plusieurs de ces Villages, non-seulement les Indiens ne boivent point de la *Chicha*, mais que les femmes ont même oublié la maniere de la faire. Je puis assurer aussi que les *Achaguas* des Missions de ma Province n'usent plus de la *Chicha* qu'ils buvoient auparavant, & qui étoit infiniment plus forte que l'autre, & qu'il n'en reste plus que le nom. Les Peres Procureurs de la Province du Paraguay, m'ont dit, que les Indiens qu'ils dirigent, ont totalement perdu l'usage de cette boisson, & que quelques Indiens étrangers ayant introduit cette liqueur dans un Village qui étoit sous la direction du P. Tolu, Sarde de Nation, ce zélé Missionnaire voyant que ses exhortations ne pouvoient les corriger, leur dit dans un Sermon: Mes enfans, si vous continuez à boire, vous me causerez la mort,

Ils ne boivent presque plus aujourd'hui.

car je ne sçauois plus supporter vos désordres. Ce Religieux tomba malade après avoir achevé son Sermon , & mourut quelque tems après , ce qui affligea si fort ces Indiens , qu'ils ont depuis rénoncé entierement à la *Chicha*.

Après ce que j'ai dit de la foy des Amériquains , de la quantité qui s'en sauve , & des exemples admirables de pieté & de religion qu'on voit chez eux , je me crois obligé de faire ici une remontrance à M. Noblot & à tous ceux qui se mêlent de compiler des manuscrits anonymes , dans lesquels il y a beaucoup plus de choses à reprendre , qu'on ne se l'imagine. C'est à quoi m'obligent mon amour pour la vérité , & mon zèle pour l'honneur des Amériquains , des Missionnaires qui les dirigent , & de la Nation Espagnole , à quoi je puis ajouter la reconnoissance que je conserve des politesses que j'ai reçues dans ce pays pendant les trente années que j'y ai demeuré. Ce sera la vérité seule qui dictera mes réponses , & je puis assurer que , ni la

DE L'ORENOQUE. 345
passion , ni la mauvaise humeur n'y
auront point de part.

CHAPITRE XVI.

*Réfutation de ce que M. Noblot a
avancé dans le cinquième Tome
de sa Géographie , & de son His-
toire Universelle.*

JE ne puis me persuader que
Monsieur Noblot ait eu en écri-
vant les mêmes motifs que la plû-
part des Auteurs étrangers , qui
pour avilir la Nation Espagnole, s'ef-
forcent de décrier leurs actions les
plus louables , manifestant en public
la passion qu'ils sont incapables de
cacher. J'aime mieux en accuser les
Voyageurs & les Journalistes que cet
Ecrivain a consultés ; mais il auroit
dû examiner leur profession & leur
caractere , pour ne point insérer
dans son Histoire , des circonstances
si contraires à la vérité , & si inju-
rieuses pour les Américains & pour

On dis-
culpe
l'inten-
tion de
cet Au-
teur.

les Missionnaires qui sont chargés de les instruire.

Je prie le Lecteur de n'ajouter foi à mes paroles, qu'autant que l'exige mon ministère & la connoissance que j'ai des faits que je rapporte. Je le prie, dis-je, de vouloir faire attention à mes réponses, & je suis persuadé qu'elles feront impression sur l'esprit de tous ceux qui ne seront point préoccupés par la passion & par l'esprit national.

M. Noblot, à la fin de la page 519. du tome que j'ai cité, taxe les Espagnols d'avoir traité les Américains avec beaucoup de cruauté. Sa conduite n'a rien qui doive surprendre, & il ne fait que renouveler les plaintes qu'ont faites avant lui grand nombre d'Auteurs étrangers. On assure, dit-il, que les Espagnols ont fait périr tant d'Américains, que ce Pays, qui étoit autrefois très-peuplé, n'est maintenant qu'un désert. Je demande qui sont ceux qui ont vu ce pays peuplé avant les Conquêtes de Cortès, de Pizarro, & de Quesada? S'il s'est trouvé des

Première proposition de Mr. Noblot.

gens qui l'ayent vû , ils n'auront pas manqué non-plus de voir la quantité de sang humain que ces Peuples répandoient pour honorer leurs Idoles, le carnage continuel qu'occasionnoient leurs guerres mutuelles , & plusieurs autres barbaries que la lumière de l'Evangile a fait cesser , ce qui est une circonstance qui mérite toute notre attention.

Je demande encore à Mr. Noblot , si l'on pourroit assurer que les autres Nations de l'Europe se fussent conduites avec plus de prudence , de valeur , de piété & de charité que Ferdinand Cortès , au cas que Dieu les eût rendu Maîtres de ces Peuples ? M. Noblot répond que non , & qu'il n'y a point de louanges qui ne soient au dessous de ce que mérite Cortès , que rien n'é-gale sa prudence , sa sagacité & sa bonne conduite , & que ce grand Homme possédoit toutes les vertus à un degré éminent. J'ajouterai à cela , que les fautes des Capitaines & des Soldats , n'ont rien qui doive surprendre , & qu'il n'y a jamais eû

de guerres où il ne soit arrivé la même chose. Je prie M. Noblot de me dire s'il croit que les ames des Indiens soient meilleures & plus estimables que celles des Nègres? Les unes & les autres ont été rachetées par le sang de J. C. & il me répondra, je pense, qu'elles sont toutes également estimables. Pourquoi donc trouver à redire à la conduite des Espagnols, lorsqu'on voit tous les jours les Européens transporter les Nègres dans des régions étrangères, & dépeupler leurs pays sans autre motif que celui de l'intérêt? Je prie le Lecteur de faire le parallèle de ces deux conduites, mon dessein n'étant point de traiter cette matiere avec des gens qui l'ignorent, quoique je sois en état de le faire.

Après avoir remercié le Journaliste de qui M. Noblot a appris que les Espagnols, les Créoles & les Métis sont bons Catholiques, Apostoliques & Romains, il me permettra de réfuter ce qu'il avance des Nègres & des Américains, que leur foy n'est fondée que sur la

crainte qu'ils ont des Espagnols & de l'Inquisition. Il est fâcheux que nous ignorions où cet Auteur a puisé un sentiment aussi étrange. Je suis bien aise de lui apprendre que l'Inquisition n'a aucune autorité sur les Indiens de l'Amérique, & que ce Tribunal n'exerce point sur eux sa juridiction, à cause de leur peu de capacité. (a) Ils relevent tous de l'Ordinaire, & je n'ai jamais ouï dire, si l'on en excepte les Idolâtres cachés du Pérou, qu'ils ayent jamais rien eû à démêler avec les Evêques, ni avec l'Inquisition. De-là vient que l'Eglise leur permet de se marier au troisième & au quatrième degré, & qu'elle les dispense de tous les jeûnes & de toutes les vigiles de l'année, ne les obligeant qu'à jeûner les Vendredis du Carême, le Samedi Saint, la veille de la Nativité & de l'Assomption, & celle des Apôtres S. Pierre & S. Paul. Les Espagnols ont obtenu ces dispenses en faveur des Américains. L'amour paternel que

(a) Rodriguez in Chronol. ann. 1583
ex Concilio Limano.

les Rois d'Espagne & les Tribunaux des Indes ont pour ces Peuples, qu'ils regardent comme des pupiles, fourniroit la matiere d'une ample digression, mais il me suffit d'avoir prouvé que la foy des Indiens n'est point fondée sur la crainte qu'ils ont de l'Inquisition, puisqu'ils ne sont point soumis à son Tribunal.

On réfute la seconde proposition de Mr. Noblot.

Deux demandes que je vais faire à M. Noblot, le convaincront que la foy des Américains n'est point fondée sur la crainte qu'ils ont des Espagnols. Je lui demande d'abord d'où il sçait que les Indiens nous craignent, & quelle preuve il en a? Quant à moi, j'ose assurer que durant le séjour que j'ai fait chez eux, je n'ai point remarqué en eux de pareille crainte, & qu'un pareil motif n'a jamais influé sur leur croyance; & je ne puis comprendre qu'un Journaliste qui n'a fait que traverser un pays, y ait observé ce que tant de gens éclairés n'ont point découvert pendant un grand nombre d'années. Je lui demande en second lieu qui sont les Espagnols qui obligent

les Indiens à persister dans leur foy , par la crainte qu'ils leur inspirent ? Je ne sçache point qu'ils ayent à craindre aucun Espagnol , vû que dans la Terre ferme , & dans le Pérou , les Indiens vivent dans des Colonies séparées & éloignées des Villes des Blancs , sans avoir d'autre commerce avec eux , que celui qu'exigent nécessairement l'achat & la vente des denrées qu'ils recueillent. D'un autre côté , il n'y a jamais eu de Soldats , & il ne sçauroit y en avoir qui puissent veiller sur la foy des Indiens , & la contraindre , d'où il suit qu'elle ne dépend absolument point de la crainte qu'ils ont de notre Nation. Ce qu'il y a de vrai , est , qu'un Indien qui n'aime point sa Religion , & qui ne peut vaincre le penchant de ses passions , abandonne son Village , & se retire chez les Idolâtres qui sont encore en grand nombre dans le pays , sans craindre qu'on puisse le chercher & le tirer de ses Forêts ; or , cette fuite , & cette facilité qu'il a à s'évader , est une preuve convaincante

La foy
des In-
diens
n'est
point
forcée.

de la bonne foy de cette multitude d'Indiens qui vivent volontairement dans leurs Colonies, sous le joug de l'Evangile ; je dis, volontairement, vû que personne ne peut les empêcher de s'enfuir, lorsqu'ils en ont envie. Où M. Noblot a-t'il donc appris que la foy des Amériquains est forcée, ou fondée sur la crainte ?

Apolo-
gie de la
foy des
Négres.

La foy des Négres est encore moins forcée, & l'on ne peut s'empêcher de louer Dieu, lorsqu'on voit l'ardeur avec laquelle ils embrassent nôtre Religion, & le zèle avec lequel ils y persistent, fréquentant leurs Congregations, & édifiant par leur exemple les Chrétiens chez qui ils sont. Une preuve de ce que j'avance est, que de ce grand nombre de Négres, qui amassent par leur travail de quoi se racheter, il n'y en a jamais eu aucun jusqu'aujourd'hui, qui soit retourné en *Guinée*, ou à *Angola*, tous au contraire s'agregent aux Parroisses & se comportent d'une maniere édifiante. Cela est si vrai, que dans la Province de *Caracas*, les Négres, qui ont ob-

teñu leur liberté , ont fondé la ville de *Nirua*, dont ils ont exclu les Blancs & les autres Etrangers : ils se gouvernent avec beaucoup d'œconomie , & ont leur Curé ; & le Gouverneur de *Caracas* m'a assuré en 1737 , que les Habitans de cette ville sont fort affectionnés au service du Roi. Quelle meilleure preuve peut-on donner de la foi libre & volontaire des Nègres ? La chose est si évidente , qu'il est inutile d'insister davantage. Je ne nie point qu'il n'y ait des rebelles & de mal intentionnés ; mais cela ne fait rien contre ce que je viens de dire , puisqu'il n'y a point de Nation ni de Ville , où l'on ne trouve de pareils sujets , ce malheur étant une suite de la foiblesse humaine.

M. Noblot dit encore que presque toutes les Cures de l'Amérique sont possédées par des Religieux. Il a pris cela dans le Journal Apocryphe qui lui a fourni tant de faussetés. Elles sont si manifestes , que ce seroit perdre le tems que de les réfuter. Il dit , en parlant de *Vene-*

zuela : c'est une ville , ou une Capitale , qui donne son nom à ce Royaume. Il se trompe , cette ville n'existe point , & l'on ne peut donner ce nom à deux ou trois Colonies d'indiens , composées de Chaumières bâties sur des pieux dans le Lac de *Maracaybo*. Elles existent encore aujourd'hui.

Il ajoute : la ville de *Maracaybo* est bâtie à la moderne , comme Venise dans le Golfe Adriatique. S'il veut dire , qu'elle est bâtie dans la Mer , ou dans un Lac , il a tort , puisqu'elle est dans la terre ferme ; & s'il prétend qu'elle ressemble à Venise , il sera fort embarrassé de le prouver. Il dit que *Maracaybo* est une ville Episcopale. Cela n'est pas , elle dépend de l'Evêché de *Caracas* , où l'Evêque de la Province de *Venezuela* fait sa résidence. Ces nouveautés dont il nous fait part , ont aussi peu de fondement que ce qu'il a avancé ci-dessus , que presque toutes les Cures de l'Amérique sont possédées par des Religieux. Il seroit à souhaiter que cela fut , les

Troisième Proposition aussi fautive que les deux premières.

Américains n'y perdrieroient rien , mais l'Histoire de M. Noblot perd infiniment de ce qu'il a avancé ce fait , sans s'informer s'il étoit vrai ou faux. Il saura donc , qu'à l'exception des Philippines , où la plupart des Cures sont déservies par des Religieux , faute de sujets pour les remplir , il n'y a pas un Evêché ni un Archêveché dans l'Amérique , où le nombre des Prêtres Séculars ne surpasse de beaucoup celui des Religieux. J'en excepte les Missionnaires que le Roi d'Espagne entretient dans ce Pays , pour l'instruction des Gentils & des Néophites ; parce que ces Colonies ne s'appellent point des *Cures* , mais des *Missions* ou des *Réductions* ; mais peu nous importe que ce que M. Noblot avance soit vrai ou faux , son sentiment ne sauroit nuire à personne. Il n'en est pas de même de ce qui suit , & je ne puis concevoir comment il a osé l'avancer.

Toute la peine , dit-il , de ces Curés Religieux dans la conversion de ces Idolâtres , se réduit à les

Autres
Proposi-
tions dif-

famatoi-
res &
fausses.

bâtifier, à les obliger d'assister à la Messe, se mettant peu en peine de les instruire. Telle est sa première proposition. Voici la seconde: leur principale occupation est de vivre dans les délices. La troisième, d'amasser le plus d'argent qu'ils peuvent, pour pouvoir obtenir quelque un des Evêchés qu'on a érigés dans ce Pays. Je défie à l'homme le plus malin, de renfermer plus de faussetés en si peu de paroles. Je suis bien éloigné de prétendre que tous les Curés s'acquittent de leur devoir, il est absolument nécessaire qu'il y ait de l'ivraye parmi le bon grain, mais M. Noblot pourra-t'il croire, que tout le grain qu'on a choisi se change en ivraye?

On se
fert des
paroles
de Mr.
Noblot
pour ré-
futer ce
qu'il
avance.

Il est si éloigné de le croire, qu'il a dit ci-dessus, que les Espagnols & les Créoles vivent fort bien, & qu'ils conservent dans l'Amérique la foi de l'Eglise Romaine; ce qui ne peut être, si ce qu'il vient de dire est vrai. La raison en est évidente; car M. Noblot dit, que les Espagnols & les Créoles sont de tous les

habitans de l'Amérique ceux qui sont les plus honnêtes gens, & dont la foi est la plus saine. Or les Evêques & les Patrons prennent les Curés & les Vicaires parmi les Espagnols & des Créoles, qui se distinguent le plus par leur vertu & par leur sçavoir, donc ces Curés sont ce qu'il y a de mieux parmi les Chrétiens de l'Amérique. Cela est incontestable; voici cependant ce que M. Noblot dit de ces personnes respectables. Premièrement, qu'ils n'instruisent point leurs Paroissiens. En second lieu, qu'ils vivent dans les délices; enfin, qu'ils ne travaillent qu'à amasser de l'argent, pour obtenir des Evêchés. Si, suivant M. Noblot, les Personnes les plus respectables de l'Amérique vivent d'une manière aussi scandaleuse, comme on l'infère de ces trois propositions, que sera-ce du reste du Peuple? En un mot, si M. Noblot dit vrai, le froment le plus pur de l'Eglise Américaine, n'est qu'une ivraye insupportable, & quels Evêques peut-on tirer de ces Ecclésiastiques impies,

voluptueux & avarés , si ce n'est des loups carnassiers , plus propres à détruire le troupeau de J. C. qu'à l'édifier ? Mais , graces à Dieu , la chose va bien autrement que M. Noblot ne le croit.

Mérite des sujets qui sont promûs aux Evêchés des Indes. Il est constant d'abord , que la Cour d'Espagne ne choisit pour occuper les Evêchés de l'Amérique que des personnes d'un mérite généralement reconnu ; & quoiqu'il y ait une infinité de bons sujets dans le nouveau monde , elle préfere ceux qui , après avoir brillé dans les meilleures Universités , se sont rendus dignes des emplois les plus élevés , & c'est ce que M. Noblot ne devoit point ignorer.

Qualités qu'on exige des Curés. En second lieu , tout le monde sçait que les Ecclésiastiques , avant d'obtenir des Cures , subissent un examen rigoureux , tant sur les lettres que sur les mœurs , & que dans les concours pour les Cures vacantes , les Evêques choisissent toujours les trois sujets qui leur paroissent les plus dignes de cette place par leur doctrine & par leurs mœurs , le

Vice-Patron choisissant ensuite le plus recommandable : Quant aux Cures qu'on donne aux Religieux, les formalités sont encore plus rigoureuses, car les Provinciaux, après plusieurs consultations & plusieurs examens, présentent trois Religieux à l'Ordinaire & au Vice Patron, qui choisissent celui des trois qu'ils jugent le plus capable. Mais qui sont ces sujets que l'on présente? des Hommes qui ont occupé des Chaires pendant plusieurs années dans les Universités, des Religieux dont les mœurs sont irréprochables, & qui font l'ornement de leur Ordre, des Hommes d'un âge mûr, & qui joignent à beaucoup d'esprit une ferveur extraordinaire. Ce sont là les gens dont M. Noblot parle d'une manière si indécente; mais peut-être qu'il reviendra de son erreur, & qu'il se repentira d'avoir ajouté foy à des Journaux qui ne méritent pas la moindre créance.

Que M. Noblot sache enfin, Vigilance des Evêques.
qu'indépendamment du choix dont je viens de parler, les Evêques &

les Provinciaux veillent avec beaucoup de soin sur les Ecclésiastiques & sur les Religieux qui leur sont soumis, remédiant aux abus dont ils ont connoissance. Que si quelqu'un ne s'acquitte pas comme il faut de son devoir, on lui ôte sa Cure, & on la donne à un autre, qui veille avec plus de soin sur les Amériquains, qui, n'en déplaise à M. Noblot, ne sont admis au nombre des Paroissiens, qu'après avoir embrassé le Christianisme. Ces Peuples sont instruits par plusieurs Missionnaires que le Roi entretient à ses dépens, sans qu'il en coute la moindre rétribution aux Indiens. Que M. Noblot prenne de meilleures informations, & il se convaincra par lui-même de la vérité de ce que j'avance.



CHAPITRE XVII.

Suite du Chapitre précédent. On examine plus à fond la croyance des Indiens.

LE Pere Gregoire Garcia, dans son excellent livre, de l'origine des Indiens, (a) parle de la foy de ces Peuples dans d'autres termes que M. Noblot, mais il ne la croit pas extrêmement bien affermie, & la raison qu'il en donne est, qu'il tira des bois un Indien Chrétien, dans lequel il trouva toutes les marques de barbarie qui peuvent se rencontrer dans un Sauvage. Ce fait & les autres qu'il rapporte, ne concluent rien pour le général, car tout le monde sçait que les arbres fruitiers, de même que la vigne, dégènerent lorsqu'on n'a pas soin de les cultiver, & il en est de même des Indiens qui

Un cas particulier ne conclut rien pour le général.

Comparaïson.

(a) Lib. 3. Cap. 2. §- 3.

I. Partie.

Tous les
Gentils
ne sont
pas Ido-
lâtres.

La fuite
des Néop-
hites
n'est
point
une preuve
de
leur
Apostasie.

se retirent dans les bois , sans qu'on puisse conclurre de leur fuite qu'ils ayent abandonné la foy , si l'on en excepte ceux qui se livrent à l'Idolâtrie , qui ne n'existe point dans l'Amérique , comme on le verra dans la suite. Ce que j'avance ici , est fondé sur une expérience de plusieurs années , & il m'est arrivé de trouver dans des bois éloignés de plus de cent lieuës des Colonies , par exemple , dans ceux d'*Urù* & de *Caparù* , au Nord de la Rivière *Apure* , & dans les Plaines de l'*Orénoque* , des familles d'Indiens Chrétiens , qui avoient vieilli dans leurs retraites , & après plusieurs recherches , j'ai trouvé qu'ils persistoient dans leur foy , suivant leur façon grossiere , & que plusieurs , sur-tout dans les Plaines de *Aranca* , alloient faire baptiser leurs enfans dans des Colonies Chrétiennes où ils n'étoient point connus. J'ai découvert que ce qui les avoit portés à fuir , étoit , ou les mauvais traitemens des *Corrégidors* , ou l'impuissance où ils étoient de payer leurs dettes , ou

enfin la crainte qu'ils avoient que d'autres Indiens ne les empoisonnassent, ce qui arrive assez souvent. Mais, je n'ai jamais trouvé aucun de ces Indiens fugitifs dont nous parlons, qui se soit enfui à dessein d'abandonner sa foy, & je ne sache pas qu'aucun Missionnaire de ma connoissance en ait jamais trouvé.

L'oubli
des prières.

Il ne s'ensuit pas au reste, de ce que les Indiens oublient leurs prières dans leurs retraites, qu'ils oublient aussi les principaux mystères de la Religion; car l'on voit des Paysans, qui se piquent d'être bons Chrétiens, qui se souviennent à peine de ce qui leur est nécessaire, & qui ne laissent pas de défendre leur croyance, lorsque quelqu'un veut y porter atteinte. Je ne prétends pas que tous les Indiens ayent la même ferveur, mais on ne peut leur refuser la gloire de conserver leur foy au milieu des forêts, & d'aspirer ardemment à leur salut. On a vû un Indien préférer la mort à la perte de sa chasteté, & cet exemple a paru si rare, qu'on conserve son portrait dans le grand

College du nouveau Royaume.

Non plus
que leur
nudité,

Quant à ce qu'on dit, qu'ils reprennent l'habitude d'aller nus après avoir resté long-tems dans les Forêts, deux raisons peuvent en être cause. La premiere, est la violence de la chaleur qu'éprouvent ceux qui vivent entre les Tropiques, dans les Plaines qui sont éloignées des montagnes neigées. La seconde, que quelque volonté qu'ils ayent de se vêtir, ils n'en ont pas la commodité; en effet, où prendre de l'argent, & où trouver des habits dans un pays où la mode générale est d'aller nud? S'ils s'oignent comme les Gentils, c'est moins pour imiter leurs usages, que pour se garantir des Mosquitoes & des autres insectes. Cette coutume ne blesse la Religion qu'en ce qu'elle choque la pudeur, mais elle devient moins criminelle, par l'impuissance où ils sont de se couvrir; eh! combien y a-t'il eû d'Européens qui se sont trouvés dans le même cas!

Exemple Un Soldat Espagnol, (a) nommé bien trif- Jean Martin, qui échappa seul à la

(a) Le P. Simon, not. 7. cap. 7. & 8.

cruauté des *Caribes*, dans le second te de ce voyage que fit le Capitaine Selva, qu'on pour aller à la découverte du vient de *Dorado*, ayant servi plusieurs années dire.

un Capitaine de cette Nation, trouva enfin l'occasion de s'enfuir, & entra tout nud, couvert d'oing & de peinture, comme un Sauvage, dans la Capitale de la Margueritte.

Il s'achemina vers l'Eglise, suivi d'une foule de Peuple que la nouveauté du spectacle avoit attiré, & qui s'écria lorsqu'on l'y vit entrer : *Où va ce Sauvage, que vent-il ?*

Il se mit à genoux, & remercia Dieu de l'avoir enfin délivré de tant de fatigues. La même chose arriva à

un François de très bonne maison, lors de la première conquête de la

Virginie ; & il y eût un Espagnol, appelé Alvar Nunès Cabeza de

Baca, qui, lors de la première découverte de *Cinaloà*, dans la

nouvelle Espagne, erra pendant dix ans avec trois de ses Compagnons, parmi des Nations Gentiles,

pour se rendre de la *Floride* à *Cinaloà*, où il arriva nud & noir

Autre
exemple
digne
d'admiration.

comme un Indien, ayant presque oublié sa langue maternelle, barbare à l'extérieur, & le cœur plein de foy.

Troisième
me exé-
ple.

J'ai encore pour témoin de ce que j'avance Jérôme de Aguilar, (a) Diacre, qu'un Cacique de *Yucatan* remit en liberté à la prière de Ferdinand Cortés; il étoit nud & avoit oublié la Langue Castillane. Les Soldats se mirent en devoir de le tuer avec ceux qui le conduisoient, s'imaginant qu'ils venoient encore les attaquer, & ils l'eussent fait, s'il ne se fut fait connoître à eux, en leur montrant son Diurnal, faute de pouvoir s'expliquer autrement. Voilà plusieurs Européens en équipage barbare, dont le dernier avoit oublié jusqu'à sa Langue maternelle. Doit-on s'étonner après cela; que les Indiens oublient leur *Credo* dans les Forêts, & aillent nuds comme leurs Ancêtres. On peut avoir l'extérieur barbare, & ne point l'être, la foy

(a) Solis, dans la première Partie de son Histoire.

git dans le cœur , & peut fort bien subsister avec la nudité , lors surtout , qu'on n'a pas le moyen de se couvrir.

Quoique les exemples que je viens de rapporter , suffissent pour confirmer mon sentiment , je ne laisserai pas d'en citer un autre , qui est peut-être unique dans son genre , & qui surpasse de beaucoup ceux qu'on a vûs ci-dessus. Le Pere Joseph Cabarte , Missionnaire de ma Province , dont j'ai déjà parlé , entra dans l'*Ayrico* , qui est éloigné de deux cent lieuës de nos Missions , pour travailler à la conversion de ces Peuples. Rebuté de leur barbarie , & des dangers auxquels il étoit tous les jours exposé , il voulut se retirer , mais il ne put le faire faute de guide. Il resta donc encore neuf ans dans le pays , bâtissant les enfans & les adultes qui étoient en danger de mort. Ce tems expiré , il trouva occasion de revenir dans les Missions , mais il ne lui restoit d'autre habit qu'une mante rayée dont se servent les

Quatrié-
me exé-
ple.

Indiens du nouveau Royaume. Avec cet habit qui couvroit à peine sa nudité, & après un voyage fort long, durant lequel il eut à lutter contre la faim & la lassitude, ne vivant que de fruits & de racines, il arriva dans une cabane du territoire de *Santiago de las Atalayas*. Les Maîtres n'eurent pas plutôt vû cette troupe & l'Indien qui conduisoit le Pere, armés d'arcs & de fleches, qu'ils les prirent pour des Espions des *Guagivos*, qui ont coutume de voler & de brûler les maisons éloignées des Villes. Ils sortirent avec leurs fusils, & ils les eussent tués, si le Pere ne se fut fait connoître en leur criant qu'ils étoient Chrétiens.

Les *Incas* & les *Montezumas* ont introduit l'Idolâtrie dans les lieux où ils ont por-

Quelque respect que j'aye pour le Pere Garcia, je ne puis m'empêcher de m'éloigner de son sentiment, surtout lorsqu'il est question des Indiens qui n'ont point été assujettis aux *Incas* ni aux *Montezumas*; car au lieu que les Empereurs Romains, suivant la remarque de saint Leon, se faisoient un devoir

d'introduire à Rome la Religion des ^{té leurs} Peuples qu'ils avoient vaincus, les ^{armes.}

Empereurs de l'Amérique ne cro-
yoient posséder les pays qu'ils avoient
conquis, qu'autant qu'ils pouvoient
y introduire l'Idolâtrie. Cependant
comme il leur restoit beaucoup de
Provinces à conquérir, ils n'eurent
pas plutôt été subjugués, qu'il ne
resta plus dans les premières aucune
trace d'Idolâtrie, mais seulement
un Paganisme grossier. Il faut pour-
tant avouer que les Peuples qui en-
trenoient un commerce avec ces
derniers, avoient leurs Idoles, &
qu'ils auroient tôt ou tard embrassé
l'Idolâtrie, si la lumière de l'Evan-
gile ne les eût point éclairés. Je
soutiens donc que là où l'Idolâtrie
ne s'est point introduite, les Indiens
reçoivent facilement la Religion,
& la conservent dans toute sa pure-
té. Je mets de ce nombre les Indiens
du Pérou, & ceux de la nouvelle
Espagne, malgré le penchant qu'ils
ont eu quelquefois de rentrer dans
leur Idolâtrie. Tout le monde fait
la réponse que fit un Indien du Mé-

xique à son Alcade Mayor , peu de tems après la conquête de ce Royaume. Ce dernier s'étant apperçû que l'Indien alloit tous les jours à la Messe , & frequentoit souvent les Sacremens , lui dit un jour pour le sonder : mon enfant , je ne saurois comprendre comment après avoir été élevé dans l'Idolâtrie de tes Peres , tu peux l'avoir abandonnée au point que tu fais ? A quoi l'Indien fit cette réponse admirable : Monsieur , la secte & la loi de nos ancêtres étoient si déraisonnables , si cruelles & si sanguinaires , & nous choquoient si fort , que pour pouvoir nous décharger d'un joug aussi cruel & aussi pesant , nous aurions reçû , je ne dis pas la loi de J. C. qui est bonne & sainte , & qui nous conduit au Ciel , mais tout autre que c'eût été.

Sage réponse d'un Néophyte Indien.

Les Indiens du Mexique plus intelligens que ceux Il est vrai que les Mexicains ont infiniment plus d'esprit que les Indiens du Perou , & de la Terre-Ferme , qui vivent dans les endroits qui n'ont point été soumis aux Yn-

cas ; aussi voit-on dans la nouvelle Espagne ce qu'on auroit de la peine à trouver dans les autres Royaumes de l'Amérique, & c'est de ce que les Indiens du Mexique, qui ont du bien, envoient leurs enfans aux Universitez, pour y étudier le Latin, la Morale & la Théologie Scolastique, & ils y font de si grands progrès, qu'on a vû des Indiens soutenir des Théses de Théologie, avec un applaudissement général.

Ces mêmes Indiens, après avoir subi les examens nécessaires, sont admis dans l'état Ecclésiastique, & obtiennent des Cures, qu'ils remplissent avec beaucoup de distinction. Il y en a plusieurs qui servent de Vicaires. Si M. Noblot & ceux qui sont de son opinion étoient témoins de la conduite des uns & des autres, ils n'auroient pas si mauvaise opinion de la foi des Indiens. Ce que je dis ici, ne regarde point le P. Garcia, car ce Religieux avouë que s'étant trouvé à *Cuyuacan*, Village éloigné d'une lieuë & demie du Mexique, dans le tems des Ro-

du Perou
& de la
Terre-
Ferme.

Preuve
de la foi
des In-
diens.

gations , il fut touché de la dévotion avec laquelle les Indiens assistoient à la Procession qu'on faisoit , pour détourner les maux dont le Pays étoit affligé.

Avant de passer outre , je me crois obligé de laver les Espagnols du réproche que M. Bion *(a)* leur fait d'avoir traité les Indiens avec inhumanité. Voici ses paroles : “ Les
 „ Indiens sont persuadés que tous
 „ les étrangers sont méchans &
 „ cruels , & du même caractère que
 „ les Espagnols , auxquels ils ont vû
 „ exercer mille cruautés. „ Le Livre de M. Bion n'avoit pas besoin de cette circonstance pour se faire estimer , & il eût pû se dispenser de l'y insérer , sans lui rien faire perdre de son prix : mais il paroît que c'est une coûtume reçüe depuis long-tems chez les Auteurs étrangers, de payer par de semblables éloges , l'estime que nous avons pour leurs ouvrages. Quoique ce que M. Bion avance , soit extrêmement injurieux à ma

(a) Bion usage des Globes. Liv. 2.

Nation , je me dispenserai d'y répondre en faveur des éloges qu'il donne aux Missionnaires Espagnols qui travaillent à la conversion des Indiens , & qu'il met en parallèle avec ceux de notre Compagnie qui prêchent l'Evangile dans le Canada.

Mais une chose qui me fait de la peine est , que cet Auteur n'ait pas eu soin de corriger dans la troisième Edition de son Livre , l'erreur qui suit “ Toutes les Relations disent
 „ beaucoup de bien de ce Roi du
 „ Mexique , appelé Montezuma ,
 „ que les Espagnols firent mourir ,
 „ pour s'emparer de ses trésors. „
 Quelle espèce de Relations sont celles-là ? De qui sont-elles ? Quelle autorité a-t'on pour avancer une fausseté aussi visible ?

Seconde proposition de M. Bion.

Rien ne m'étonne plus que les éloges que les Auteurs de ces Relations donnent à Montezuma , Prince aveugle & idolâtre , dont l'orgueil surpassa de beaucoup celui de ses Prédécesseurs , & lui attira plusieurs menaces de la part de

On rit-
 que infi-
 niment
 de con-
 sulter
 des Jour-
 neaux
 anoni-
 mes.

Dieu, lesquelles furent suivies de présages qui lui annonçerent sa ruine & celle de son Empire : je suis surpris, que ces faiseurs de Relations trouvent tant de bonnes choses à dire d'un Prince que ses sujets lapiderent, & qui, par une opiniâreté surprenante, ne voulut jamais se rendre aux sollicitations pressantes qu'on lui fit d'embrasser le Christianisme, & qu'ils ne disent pas un seul mot avantageux des Espagnols. Bien plus, ne trouvant rien à reprendre dans la conduite de Ferdinand Cortès, & voulant à quelque prix que ce soit, blamer les Espagnols, ils les ont accusés d'avoir fait mourir ce Roi, dans la vûë de s'emparer de ses richesses, ignorant qu'une des choses qui affligèrent le plus Cortès & ses Soldats, fut la mort de Montezuma, qu'elle leur fit perdre les richesses que ce Prince leur avoit offertes, & occasionna la mort d'une infinité de braves Soldats, qui, pour emporter quelque peu d'or, négligerent la discipline qui leur étoit nécessaire.

DE L'ORENOQUE. 375
dans leur retraite, Voilà comme
Castillo, Herrera & Solis racontent
la chose.

CHAPITRE XVIII.

*Mœurs & coutumes des autres
Nations de l'Orénoque, qu'on
a découvertes jusqu'en l'année
1740.*

IL ne convient point que nous
remontions l'*Orénoque*, comme
nous l'avons fait jusqu'ici. Premie-
rement, parce que depuis le pays
des *Salivas*, en haut, on rencon-
tre plusieurs torrens dangereux,
qui font périr les bateaux, & en
second lieu, parce que quelques
unes des Nations dont je vais parler,
sont éloignées de l'*Orénoque*, &
qu'on ne peut y aller par terre,
faute de chevaux & de voitures.
Dans le même endroit où nous
avons donné fond, s'éleve un ro-
cher en forme de pyramide, qui est

Descri-
ption
d'un Ro-
cher de

figure
Pyrami-
dale.

un des plus beaux Obélisques que la nature ait créés. Sa base a un peu plus de demie-lieuë de tour, & le rocher s'éleve tout d'une piéce à une hauteur merveilleuse. On ne peut arriver au sommet que par deux côtés, & encore faut-il se déchauffer, pour ne point courir risque de se précipiter. Ce rocher qu'on appelle *Pararùma*, paroît plutôt un ouvrage de l'art que de la nature, & son sommet, qui de loin paroît extrêmement pointu, est une très-belle plate-forme de figure ovale, entourée d'un appui formé de la même pierre, dont le sol est d'une terre très-fertile que les Indiens y ont transportée, ou qui y a été déposée dans le tems du Déluge. Les *Salivas* y ont un jardin dont la fraîcheur est entretenue par une source qui sort du rocher, & dans lequel on trouve des Planes, des *Pinas*, & les autres fruits que la terre produit. On y trouve aussi un bois que les *Salivas* ont conservé pour y prendre le frais, & pour découvrir de cette hauteur les Bâti-

mens ennemis qui remontent la Rivière. On voit de là plus de Colonies de Gentils & de nouveaux Convertis, qu'on n'en pourroit parcourir dans plusieurs semaines de chemin. La vûë est bornée du côté de l'Orient & du Midi par une chaîne de montagnes qui accompagne l'*Orénoque* depuis sa source jusqu'à l'Océan; au lieu que du côté du Nord & du Couchant, elle n'a d'autres bornes que l'Horison.

De ce même côté du Sud, en Description remontant l'*Orénoque*, on trouve ption un autre rocher beaucoup plus fin- d'un au- gulier que celui dont nous venons tre Ro- de parler. Il a plus de six mille cher de circuit, & il est d'une seule monf- trueux. pièce. Son sommet est couvert d'un Bois où l'on ne peut arriver que par une seule avenuë qui est du côté de l'Orient, & qui est si difficile, qu'il faut nécessairement se déchauffer. Ce rocher, mesuré perpendiculairement depuis son sommet jusqu'au plan qui forme une espèce de balcon sur la Rivière, a 126 brasses de haut. Le plan qui a quarante

pas de largeur sur plus de quatre-vingt de longueur, est éloigné du bord de l'eau de quatorze aulnes mesurées à plomb. Les Missionnaires ont bâti sur ce plan ou balcon qu'offre ce rocher affreux, un Fort où il y a trois batteries, des Casernes & des maisons pour une partialité d'Indiens *Salivas*, qu'on y a reçus. L'art a eu moins de part que le besoin à cet ouvrage, & les Missionnaires l'ont construit eux-mêmes avec l'aide des Soldats & des Indiens, pour s'opposer aux invasions continuelles des *Caribes*. On a remarqué, que depuis qu'il est fait, ils n'ont plus osé envoyer aucun armement, & quand même ils viendroient, ils ne pourroient s'en rendre maîtres, les hommes ne pouvant y monter qu'à la file, & avec beaucoup de travail, outre qu'il est inaccessible de l'autre côté. On découvre ce rocher d'un bout de la Riviere à l'autre. Les Naturels du pays l'appellent *Marn-maruta*, & les Espagnols qui ne possèdent point la Langue, *Mari-*

Fort
construit
sur le
penchât
de la
monta-
gne.

marota. Le lit du Fleuve n'a pas plus d'une portée de fusil d'étenduë dans cet endroit , à cause du grand nombre de rochers qui se trouvent de l'autre côté du rivage , ce qui joint à la rapidité du courant & aux tournans d'eau , rend le passage extrêmement dangereux. Il seroit à souhaiter qu'il y eut un pareil détroit à l'entrée du Fleuve , les *Caribes* ne s'aviferoient pas de le passer. A l'aide de cette Forteresse , nous avons conservé une grande partie des Missions que nous avõns dans le pays , & il n'y a que celles qui sont au dessous qui sont restées exposées aux insultes des *Caribes*. Elle porte le nom de S. François Xavier , & ferme entierement le passage à l'Ennemi. C'est au pied de ce rocher que se trouve la bouche de la Rivière *Paruasi* , qui vient des montagnes du Sud , & l'on a établi depuis peu dans la Plaine la Mission de S. Joseph de *Mapoyes* , Peuple docile & disposé à recevoir l'Evangile. A quatre lieuës plus

Nouvel-
le Colo-
nie de S.
Joseph
des Ma-
poyes.

Sainte
Therese
des *Salives*.

haut, après qu'on a passé le furieux Torrent de *Carichana*, à l'embouchure de la Rivière *Meta*, on trouve la Colonie de Ste. Thérèse, laquelle est habitée par les *Salives*. En remontant toujours la Rivière, on rencontre plusieurs Capitaineries de *Salivas*, les *Aturis*, les *Quirrubas*, les *Maypures* & les *Abanes*, Peuples remplis de douceur, & qui ne tarderoient pas à embrasser le Christianisme, si l'on avoit soin de les instruire.

Indiens
Aturis,
Quirrubas,
Maypures,
Abanes.

Indiens
Caberres
Peuples
belli-
queux
qui vi-
vent de
chair hu-
maine.

Viennent ensuite les *Caberres*, Nation nombreuse & guerrière, qui a remporté plusieurs avantages considérables sur les *Caribes*, mais dont la barbarie & la brutalité est telle, qu'elle se nourrit de la chair de ses ennemis, qu'elle cherche & poursuit, bien moins pour entretenir la guerre, que pour satisfaire sa faim. Ces Peuples n'ont cependant pas laissé de venir deux fois dans nos Missions, mais ils n'y ont commis aucun désordre, par le soin qu'on a eu de les bien traiter. Les *Caberres* peuplent l'*Orénoque* & les terres

qui sont l'Occident de ce Fleuve jusqu'aux bouches de l'*Ariari*. Nos Missions ne s'étendent pas plus loin, & nous ne sçavons autre chose de ce pays, sinon qu'il est habité jusqu'à *Timana* & *Pasto*, par un grand nombre d'Indiens Gentils. On prétend qu'au Midi de l'*Orénoque* il y a aussi plusieurs Nations dont la principale est celle des *Omaguas* ou *Enaguas*, où l'on place le fameux *Dorado* qui a donné depuis long-tems son nom à tout le pays de l'*Orénoque*, & dont nous parlerons à la fin de ce Volume. Les pays situés au Nord & au couchant, sont coupés par un grand nombre de Rivières, de Plaines & de Forêts, la campagne y est toujours couverte de verdure, & les arbres y conservent leurs feuilles pendant toute l'année.

La Nation *Sarura* ayant fait la paix en 1739. avec les Espagnols; on établit dans cet endroit, entre les Rivières *Synaruco* & *Meta* deux nouvelles Colonies, l'une sous le nom de Ste. Barbe, & l'autre sous

Indiens
Omaguas
ou *Ena-*
guas,
Peuples
du *Dora-*
do.

Nouvel-
les Colo-
nies de
Sainte
Barbe, &
de Saint
François

Regis , celui de S. François Regis. Le Pere
chez les Emmanuel Roman , dans une lettre
Indiens datée du 20 Février 1740. se loüe
Saruros. beaucoup du caractère & de la do-

Autre de
S. Fran-
çois de
Borgia ,
chez la
même
Nation.

Colonies
de N. D.
des An-
ges , de
S. Xa-
vier, &c.

beaucoup du caractère & de la do-
cilité de cette Nation , & me fait
espérer que le bon exemple de ces
deux réductions , contribuera à l'é-
tablissement de quelqu'autre. Il
ajoute que le Christianisme fait
beaucoup de progrès dans la Co-
lonie de S. François de Borgia de
la même Nation *Sarura* , qui est
sous la direction du P. François
del Olmo. Le Pere Roch Lubian est
chargé de la Colonie de Sainte
Therese ; le P. Bernard Rotella ,
de celle de S. Ignace. Les Peres
Roman & Cervillini , & le Frere
Augustin de la Vega , travaillent
de tout leur pouvoir à l'instruction
des autres Colonies , & ne deman-
dent qu'à être secondés.

Entre la Rivière *Meta* , & la Ri-
vière *Ariari* , qui prend sa source
dans les montagnes du nouveau
Royaume , on trouve une Plaine
de trois cent lieuës d'étendue , en-
tre coupée de Rivières , de Ruisseaux

& de Lacs, qui sert de champ de Bataille aux deux Nations des *Guayvas* & des *Chiricoas*, qui ne font qu'errer d'un pays à l'autre, n'ayant ni maisons ni foyers, ni meubles, ni demeure fixe, de même que les *Chichimecos* (a) de la nouvelle Espagne.

Indiens
Guayvas.

Indiens
Chiricoas.

Ces Peuples ne restent jamais dans la même place. Pendant que les hommes vont à la Pêche, ou à la chasse des serpens & des bêtes fauves, les femmes s'amuse à arracher une certaine racine qui est fort abondante dans le pays, qu'ils appellent *Guapos*, & qui ressemble aux patates blanches, dont on trouve une si grande quantité dans la Galice. Ce pays produit d'autres racines qui ont la figure d'un pain, & qu'ils appellent *Cumacapana*, elles sont moins abondantes, mais infiniment plus savoureuses que les premières. Ces racines leur servent de pain, & ils mangent indistinctement les Couleuvres, les *Buyos*,

Ils sont
toujours
ambu-
lans.

(a) P. Acosta. Lib. 7. Cap. 2.

les Tigres & les Lions qu'ils trouvent. Ces deux Nations se battent sans cesse pour faire des Esclaves, qu'ils échangent avec les Etrangers pour des haches & des couteaux qui leur servent à construire leurs Cabanes. Elles sont très peu solides, aussi ne les occupent-ils qu'une ou deux nuits, passant tout de suite dans un autre endroit, de sorte qu'il n'y a pas d'autre différence entre leur façon de vivre & celle des bêtes, sinon que ces dernières dorment sans souci, & que les autres passent les nuits dans des continuelles allarmes, craignant toujours d'être attaquées à l'improviste. C'est ce qui fait, qu'après avoir soupé dans un endroit, elles y allument du feu, & vont dormir dans un autre, ce qui n'empêche pas qu'elles ne trouvent le moyen de se nuire.

Voici l'ordre de leur marche.

Ordre
de leur
marche.

Les jeunes gens les plus robustes se mettent à la tête, armés d'un arc, d'une fleche & d'une lance; mais comme le chaume dont les campagnes sont couvertes, excède
pour

pour l'ordinaire la hauteur d'un homme, ils ont soin de s'écarter de part & d'autre, & de la fouler, pour que ceux qui viennent après puissent passer. Cette fonction est extrêmement pénible, car comme ils vont tous nus, ils se blessent & se mettent en sang, surtout depuis les genoux en bas, & pour lors ceux qui sont blessés se retirent à l'écart, pour faire place aux enfans, qui sont en grand nombre, & vont se mettre à la queue, où le chemin est déjà frayé, se relayant ainsi alternativement les uns les autres. Vient ensuite les hommes mariés avec leurs armes, dont quelques-uns portent leurs enfans sur les épaules. Suivent les Vieillards qui peuvent marcher avec leurs femmes. Les femmes mariées viennent après, portant sur leurs épaules des corbeilles où elles mettent les plats, les marmites & les autres ustenciles de cuisine. Elles ont pour l'ordinaire deux enfans, dont l'un est assis sur la corbeille, & l'autre pendu à leur sein. Les enfans qui peuvent marcher, suivent leurs meres à pied.

Leur hôpital ambulant.

L'arrière garde est composée des Indiens les plus robustes, dont chacun porte une forte corbeille dans laquelle est un malade, ce qui forme une espèce d'hôpital ambulant. Viennent enfin les Soldats & ceux qui ont quitté l'avant-garde faute de pouvoir marcher.

Les femmes accouchent sans discontinuer leur route.

Si quelqu'un des malades, qui sont dans les corbeilles, vient à mourir en chemin, le porteur se retire à l'écart, & avec le secours de ceux qui serrent la file, il l'enterre à moitié, ou il le laisse sans sépulture. J'ai souvent trouvé des têtes & des ossemens sur ma route, ce qui me fait croire qu'ils enterrent rarement leurs morts. Il arrive aussi quelque fois que ces Indiennes se trouvent en travail d'enfant, dans ce cas, elles se retirent à l'écart, elles accouchent, & continuent leur route, après avoir enveloppé l'enfant avec l'arrière faix, mais à la première Rivière qu'elles rencontrent, elles se baignent avec leurs enfans, & se portent aussi bien qu'auparavant.

Ces Peuples sont hardis & courageux. Ils n'ont pas plutôt posé leurs

T A B L E

diens en général & ancien sont ils
usent. 185

CHAP. VIII. Leur Gouverne-
ment civil, & domestique. ils ne don-
nent aucune éducation à leurs enfans.
204

CHAP. IX. Génie des Indiens
Guaraunos. Leur façon de vivre.
Palmier singulier qui leur fournit
tout ce dont ils ont besoin. 221

CHAP. X. Mœurs & coutumes
des autres Nations de l'Orénoque,
jusqu'aux bouches de la Rivière
Apure. 240

CHAP. XI. Mœurs & coutumes
inoüies des Indiens Othomacos & des
Indiens Guamos. 255

CHAP. XII. Suite du Chapi-
tre précédent : On rapporte quelques
coutumes & quelques usages des Otho-
macos, qu'on ne trouve chez aucune
autre Nation de l'Orénoque. 276

CHAP. XIII. Mœurs, usages
& coutumes de la Nation Saliva.
Honneurs extraordinaires que ces Peu-
ples rendent aux morts. 292

CHAP. XIV. Cérémonies funébres
des autres Nations de l'Orénoque.
314

T A B L E

CHAP. XV. Leur négligence
envers les malades. Manière absurde
dont ils se traitent. Tranquillité avec
laquelle ils meurent. 327

CHAP. XVI. Réfutation de ce
que M. Noblot a avancé dans le cin-
quième Tome de sa Géographie, &
de son Histoire Universelle. 345

CHAP. XVII. Suite du Cha-
pitre précédent. On examine plus à
fond la croyance des Indiens. 361

CHAP. XVIII. Mœurs & cou-
tumes des autres Nations de l'Oré-
noque, qu'on a découvertes jus-
qu'en l'année 1740. 375

Fin de la Table du premier Volume.





